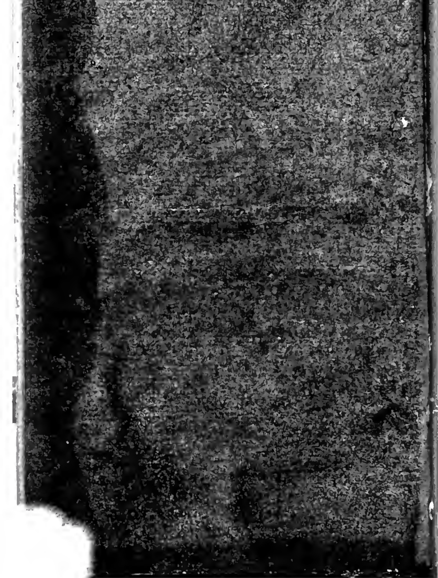




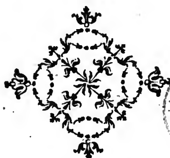


ES MILLE ET UNE
FOLIES,
CONTES FRANÇOIS,

PAR M. N***.

Des Chevaliers François tel est le caractere.
Voltaire, Zaïre, acte 2, scène 3.

TOME SIXIÈME.



A LONDRES,

AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.

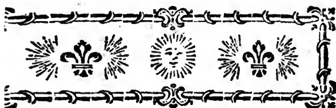
M. DCC. LXXXV.

TABLE

:s Hiſtoires & des Aventures contenues dans le ſixieme Volume.

Fin de la Table du ſixieme Volume.

LES



LES MILLE ET UNE FOLIES,

CONTES FRANÇOIS.

CONCLUSION

du Fatalisme, ou des Amans infortunés.

DCLXXe FOLIE.

LE lendemain nous reprîmes la route de notre village, nous hâtant de nous éloigner de Paris, tant nous redoutions la fureur de l'Orfevre, ou d'être accusés du crime qu'il avoit commis à nos yeux. Nous eûmes le bonheur d'arriver sans accident chacun chez nous, & nous en rendîmes graces au Ciel. Il y a plus de trois

mois que nous ſommes de retour; ſans avoir entendu parler de l'Orfevre : il a ſans doute ſubi la punition due au meurtre dont il s'eſt rendu coupable, s'il n'a été bien prompt à ſe ſauver. Mais s'il a terminé ſes jours ſur l'échafaud, on peut le mettre au rang des victimes de la fatalité. Car enfin a-t-il cherché à commettre le crime où l'a porté un mouvement irréfléchi de fureur dont il ne pouvoit ſe garantir, puiſque rien ne le lui faiſoit prévoir? Et la mort de Jacqueline n'eſt-elle pas encore une nouvelle preuve du fataliſme qui nous entraîne? Elle vivoit tranquille avec ſon mari; tout-à-coup le haſard nous la fait rencontrer; ſans le vouloir, nous armons le bras qui lui perce le ſein; nous rendons un honnête homme coupable d'un meurtre. Ces réflexions ne ſont point pour excuſer les criminels, mais pour engager au moins à les plaindre. Elles ne doivent point non plus faire murmurer contre les décrets de la Providence, mais nous réſoudre à ſupporter avec

:ourage les adverſités qu'elle nous
:nvoie, en conſidérant qu'elle peut
ıous en faire éprouver de plus ter-
ibles, ainſi qu'à tant d'infortunés.

Il n'y avoit que peu de jours que
ıous étions revenus de Paris, mes
leux compagnons de voyage & moi,
orſque nous nous trouvâmes devant
a chaumiere qu'habitoit autrefois le
ɔere de Jacqueline. Nous nous mî-
nes à parler alors des ſuites qu'avoit
ues notre indiſcrétion, en nous re-
etant la faute l'un à l'autre : la con-
'erſation s'échauffa par degrés ; nous
n vinmes aux injures, & les coups
'enſuivirent. Notre combat fut auſſi
piniâtre que celui dont monſeigneur
: Baron a été témoin. Enfin nous
e pouvons paſſer devant la chau-
ıiere dont Gros-Jean fut le maître
ınt qu'il vécut, ſans nous reſſou-
enir de notre imprudence de Paris,
:ule cauſe de la mort de l'infortunée
ıcqueline. Tant que nous ſommes
oignés d'ici tous les trois, on nous
oit les meilleurs amis du monde ;
ı ſeul aſpect de cette fatale chau-

miere, les reproches se renouvellent; nous nous querellons avec fureur, & nous en venons aux coups. C'eſt pour la quatrieme fois que la guerre ſe déclare entre nous : il y a toute apparence que ce ne ſera pas la derniere.

Le payſan ayant fini de raconter l'hiſtoire de Jacqueline, M. d'Urbin le remercia du plaiſir qu'elle lui avoit fait, & ſes larmes & celles de la plupart des auditeurs témoignerent combien ils étoient attendris. Le villageois narrateur alloit ſe retirer, quand le Baron l'arrêta, ſurpris de la maniere aiſée dont il s'étoit exprimé, & de quelques endroits de ſon diſcours qui lui ſembloient au-deſſus d'un ſimple payſan. — Apprends-moi, mon ami, lui dit-il, pourquoi tu t'exprimes quelquefois auſſi purement, & par quel prodige tu es capable des réflexions ſemées dans le récit que tu viens de nous faire. — Vraiment, Monſeigneur, reprend le ruſtre, vous ſerez moins ſurpris quand vous ſçaurez que je lis tout couramment com-

ne notre Curé : d'ailleurs je chante au lutrin depuis plusieurs années : rien ne forme tant l'esprit. Je vous dirai encore que je me mêle de coucher sur le papier ce qui me vient dans la fantaisie. Tout le monde actuellement se pique tellement d'être auteur, que cette manie-là gagne jusques dans les villages. Un temps viendra qu'on n'achetera plus de livres, parce que chacun voudra être en état d'en faire lui-même.

M. d'Urbin parut content de ses raisons : la foule des curieux s'écoula insensiblement, très-satisfaite de ce qu'elle venoit d'entendre, & le Baron ne fut pas des derniers à se retirer.



CONTINUATION

de l'Hiſtoire de la Marquiſe d'Illois.

DCLXXI^e FOLIE.

NOUS allons maintenant nous occuper de la Marquiſe d'Illois. Il y a trop long-temps que nous l'avons perdue de vue. Il eſt néceſſaire, je crois, de rappeller au lecteur qu'elle s'eſt apperçue qu'elle eſt groſſe, & que cette découverte l'a pénétrée de la plus vive douleur, parce qu'elle craint de voir gâter la fineſſe de ſa taille, & qu'il lui paroît trop bourgeois de faire des enfans. Il faut encore répéter qu'au lieu de ſe ménager dans ſa groſſeſſe, elle eſt loin de s'aſſujettir au régime, aux ſimagrées de bien des femmes : elle donne dans un ridicule tout oppoſé ; elle garde le ſecret ſur ſon état, & ſe divertit ſans autre réſerve.

A propos des plaiſirs de la Marquiſe, auroit-on oublié qu'un certain

eigneur, pétri de graces, enfant gâté e l'Amour & des belles, lui a fait n affront bien sensible à une jolie emme, & de quelle maniere il préendit s'en excuser? Peu contente de e que lui allégua cet Adonis, qui 'a quelquefois que le brillant des leurs, elle l'a congédié, pour écouer les soupirs d'un cavalier robuste, lont la physionomie lui promettoit u'elle ne seroit plus exposée à la nortification qu'elle a éprouvée. Elle 'a point été trompée en effet dans es douces espérances; mais elle a rouvé dans le Vicomte de l'Ecluse n indiscret, qui s'est fait une maligne joie de confier à tout Paris les aveurs qu'on daigne lui accorder. Elévé par sa naissance au-dessus des préjugés du vulgaire, le Marquis n'a ait que rire des indiscrétions du Vicomte, & Madame d'Illois en entend parler avec la derniere indifférence.

Après avoir retracé en peu de mots les dernieres folies de la Marquise d'Illois, voyons les nouvelles extravagances qui vont les suivre;

elles ne feront peut-être pas moins bizarres que la plupart de celles que nous avons rapportées.

Vers les quatre heures du matin, en hiver, la Marquife fort de chez Mademoifelle d'Orninville, cette fille qui voulut avoir un enfant fans fe foumettre aux liens du mariage, & dont l'hiftoire eft affez finguliere. Madame d'Illois avoit trouvé chez fon amie une compagnie délicieufe, compofée des agréables de la cour, gens d'un efprit, d'un mérite infini, fi l'on en croit certaines femmes. L'on avoit fait une chere délicate; l'on s'étoit régalé de différens vins, de diverfes fortes de liqueurs, & d'un grand nombre de glaces, obligeant ainfi l'eftomac à recevoir tout à-la-fois & le chaud & le froid. Notez encore que la Marquife foutenoit, en mangeant de tout, en buvant du tokai, de la crême des barbades, qu'elle étoit à la diette. Après le fouper, l'on s'étoit échauffé au jeu; & furieufe de fes pertes, Madame d'Illois fe retiroit d'affez mauvaife humeur:

elle se jette précipitamment dans sa voiture, & le cocher fouette aussitôt.

Il y avoit quelques instans que le carrosse de la Marquise rouloit rapidement, lorsqu'elle crut sentir quelque chose à ses côtés : elle tâte ce que ce pouvoit être, & frémit en s'appercevant que c'est un homme. La frayeur l'empêche de se récrier, & la rend immobile. Saisie d'effroi, elle ose pourtant encore avancer la main en tremblant, afin de s'assurer si elle ne se trompe point. Elle est certaine qu'il y a quelqu'un en effet dans son carrosse, & se tranquillise un peu en voyant que l'inconnu qui est assis auprès d'elle, est plongé dans un profond sommeil. — Mais par quel hasard cet homme se trouve-t-il dans ma voiture? disoit la Marquise en elle-même. Peut-être est-ce un voleur qui a formé le dessein de m'assassiner, & qui en m'attendant, se sera endormi. .... Je puis me tromper, continuoit-elle en se reprenant; il peut être fort

honnête, & s'être placé par mégarde dans mon carroſſe.... Je ne conçois rien à cette aventure ; je ne ſçais ſi je dois en rire ou m'en alarmer.

DCLXXII[e] FOLIE.

Tandis que Madame d'Illois étoit dans cette perplexité, & qu'elle devoit ſe tenir à peu près le diſcours que je viens de rapporter, ſa voiture eſt tout-à-coup environnée de pluſieurs *coupe-jarrets*, armés juſqu'aux dents, ſortis à l'improviſte de leurs embuſcades, dans une rue obſcure & ſolitaire. Le cocher, rendu docile à l'aſpect des armes à feu, eſt contraint d'arrêter ſes chevaux : pour les laquais, ils n'oſent deſcendre de l'endroit où ils ſont perchés, ni appeller au ſecours, dans la crainte d'être tués ſur-le-champ. L'on ouvre la portiere, & Madame d'Illois entrevoit des épées nues, & ſent qu'on lui appuie fort incivilement contre l'eſtomac le bout d'un piſtolet. Alors elle ne doute point qu'elle ſoit perdue, & que l'homme qui eſt à ſes

côtés ne soit un des voleurs de la bande. — Par la mort ! s'écrie un des *coupe-jarrets*, si vous dites un seul mot, Madame, vous êtes morte. Donnez-nous vîte votre bourse, vos bijoux & vos diamans : dépêchez-vous, car nous sommes pressés. — A ces paroles, prononcées d'une voix terrible, la Marquise s'évanouit. Elles firent un effet bien différent sur l'inconnu qui avoit causé tant de frayeur à la Marquise ; elles le réveillerent ; & lui apprenant tout de suite de quoi il s'agissoit, il n'en voulut pas sçavoir davantage pour prendre son parti. — Mettez-vous derriere moi, Madame, dit-il, & n'ayez aucune crainte ; je vais bientôt vous délivrer des coquins qui osent vous insulter. — Alors il tire son épée, & vous en alonge de terribles estocades à droite & à gauche, tantôt par une portiere, tantôt par l'autre. Les voleurs, qui croyoient n'avoir affaire qu'à une femme, s'étonnent de la trouver si bien accompagnée : une terreur pa-

nique les saisit ; ils ne doutent pas qu'il n'y ait plusieurs cavaliers dans la voiture qu'ils ont arrêtée imprudemment. Leur épouvante est encore augmentée par les gens de Madame d'Illois, qui, revenus de leur frayeur, appelloient au secours à grands cris. Ils reculent en désordre, & se sauvent sans regarder derriere eux. Le cocher n'ayant plus d'obstacle qui l'arrête, recommence à fouetter ses chevaux.

Le mouvement de la voiture fit revenir la Marquise à elle-même ; un soupir annonça que son évanouissement étoit dissipé. — Rassurez-vous, Madame, dit alors l'inconnu : vous ne courez aucun risque avec moi : je viens de faire prendre la fuite aux voleurs qui vous ont tant effrayée. Je suis charmé d'avoir trouvé l'occasion de vous être utile. Mais permettez-moi de vous dire avec franchise que je suis étonné qu'une Dame aussi jeune, aussi aimable que vous me paroissez être, se hasarde à se retirer à des heures si indues.

A quel danger ne vous exposez-vous pas, en courant les rues au milieu de la nuit ! Il me semble qu'il est de la bienséance qu'une personne de votre âge & de votre sexe soit rentrée chez elle à dix heures au plus tard : les voleurs ne sont pas toujours ce qu'elle a le plus à craindre.

DCLXXIII^e FOLIE.

Un grand éclat de rire est toute la réponse que la Marquise juge à propos de faire à cette sage remontrance ; & l'inconnu ne doute point qu'il ne vienne de dire une sottise.

— Par quel hasard vous trouvez-vous dans ce carrosse, monsieur le prédicateur ? demande Madame d'Illois, en reprenant un air sérieux. — J'allois vous faire la même question, Madame, réplique l'inconnu : mais je dois satisfaire votre curiosité avant de vous prier d'avoir quelques égards pour la mienne. Vous sçaurez donc que je suis un Gentilhomme qu'un procès tout-à-fait bizarre a contraint, depuis six mois, de quitter la pro-

vince, & de se rendre à Paris. Les courses prodigieuses qu'il me faut faire dans cette grande ville, m'ont obligé de louer un carrosse de remise. J'ai soupé ce soir chez un de mes amis : j'avois donné ordre à mon cocher de m'attendre à minuit au plus tard. Le drôle a sans doute perdu la mémoire au cabaret. En sortant de chez mon ami je ne l'ai point trouvé à sa porte ; j'ai pensé qu'il s'étoit arrêté un peu plus loin. Après avoir fait quelques pas, j'ai découvert en effet, dans l'obscurité, un carrosse, que j'ai cru reconnoître pour le mien. Las d'appeller le cocher, je suis entré dans la voiture, espérant qu'il ne tarderoit pas à venir. Tandis que je l'attendois avec impatience, le sommeil s'est emparé de mes sens, & j'ignore comment une si belle Dame se trouve placée à mes côtés.

Je vais vous expliquer ce mystere, dit la Marquise en souriant. Vous avez pris mon carrosse pour le vôtre. Ces mots pétrifient le Gen-

tilhomme de province ; il paroît extrêmement confus de ſa mépriſe, & croit qu'il a commis une faute impardonnable. Madame d'Illois s'efforce en vain de le conſoler. Il balbutioit encore de mauvaiſes excuſes, lorſqu'il s'apperçoit que le carroſſe vient d'entrer dans une cour ſpacieuſe, & de s'arrêter au pied d'un grand eſcalier. Il offre auſſi-tôt galamment ſa main à la Marquiſe, & la conduit à ſon appartement. A peine a-t-il rempli ce devoir preſcrit par la politeſſe, qu'il ſe prépare à ſe retirer, alléguant qu'il eſt heure indue. Les diſcours obligeans, les tendres regards de Madame d'Illois ne peuvent le retenir ; elle lui fait même violence pour l'engager à ſe laiſſer reconduire chez lui dans ſon équipage ; & ce n'eſt qu'en tremblant qu'il oſe demander la permiſſion de venir quelquefois faire ſa cour. Les mœurs de la province ſont moins libres que celles de la capitale.

Madame d'Illois n'eſt guère contente de la retenue & de la timidité

de notre Gentilhomme. Qu'il lui paroîtroit ridicule, s'il n'étoit bien fait, s'il n'étoit doué d'une phyſionomie intéreſſante, & par-deſſus tout cela, à la fleur de ſon âge ! Elle avoit eu tout le temps de l'examiner : un ſimple coup d'œil fait ſouvent appercevoir tous les charmes d'un objet aimable. Sans ſe donner le temps de connoître plus particuliérement le Gentilhomme provincial, elle le juge digne de ſa tendreſſe ; elle ſe promet déja de ne lui être point cruelle. Le ſervice qu'il lui a rendu en la délivrant des coquins qui ſe propoſoient de la voler, lui inſpire la plus grande reconnoiſſance. Elle paſſe le reſte de la nuit à rêver à la bonne mine de ſon cher libérateur.

DCLXXIV^e^ FOLIE.

Les charmes de la Marquiſe ont auſſi frappé le Noble provincial. Il bénit l'heureux haſard qui lui a procuré le moyen d'être utile à une Dame ſi charmante : il ne ſe poſſede pas de joie en ſongeant qu'il a ob-

tenu la permiſſion de lui rendre vi-ſite. Il ſe leve le lendemain, tranſ-porté d'avance du plaiſir qu'il va goûter : il n'épargne rien pour rele-ver ſa bonne mine, & vole chez Madame d'Illois.

Rempli d'impatience, il demande qu'on l'annonce. Quelle eſt ſa dou-leur d'apprendre qu'il eſt encore trop matin pour qu'il lui ſoit poſſible de voir la Marquiſe ! — L'envie extrême que j'ai de préſenter mes reſpects à votre maîtreſſe, dit-il au domeſtique, m'a ſans doute fait venir de trop bonne heure. — En achevant ces mots il tire ſa montre. — Vous n'y ſongez pas ! s'écrie-t-il : Madame la Marquiſe eſt ſûrement éveillée ; il eſt au moins midi. — Le laquais ne peut s'empêcher de ſourire de la ſim-plicité du bon Gentilhomme. — Igno-rez-vous, lui dit-il, qu'il n'eſt jour chez une jolie femme qu'à trois heu-res ſonnées ? — Le Noble provincial rougit de ſe montrer ſi peu inſtruit des uſages. Il conclut en lui-même que ce n'eſt qu'après avoir dîné qu'on

a coutume à Paris d'aller ſouhaiter le bonjour aux Dames.

DCLXXVe FOLIE.

Il devance de quelques minutes l'heure qu'on lui avoit indiquée. Madame d'Illois ne faiſoit que de ſe réveiller, lorſqu'il parut dans ſon appartement pour la ſeconde fois. Elle ne ſçait pas plutôt que le charmant provincial eſt ſi peu loin d'elle, qu'emportée par la force de ſa nouvelle paſſion, elle ordonne qu'on le faſſe bien vîte entrer. Jugez de la vivacité de ſon amour, puiſqu'elle ſe réſoud de paroître aux yeux d'un homme à qui elle veut plaire, avant d'avoir fait ſa toilette, contre l'uſage ordinaire du beau ſexe. Il eſt vrai (car il faut tout dire) qu'avant l'arrivée du Gentilhomme, elle a ſoin de demander à ſes femmes comment elles la trouvent; ſi elle eſt bien aujourd'hui.

Le laquais chargé d'introduire notre provincial, voyant qu'il n'eſt encore que petit jour, lui fait ſentir

de quel prix eſt la faveur qu'on lui accorde. Le Gentilhomme ne conçoit pas trop quelle grace on lui fait de le recevoir dans une chambre où l'on ne laiſſe pénétrer qu'à peine un foible rayon de lumiere. Il s'avance preſque à tâtons juſqu'au lit de la Marquiſe, & balbutie ſon compliment. On cherche à l'enhardir par une réponſe gracieuſe. Il commençoit à prendre un peu courage, lorſque la Marquiſe avertit ſes femmes qu'elle veut ſe lever. Alors on ouvre toutes les fenêtres, tous les rideaux ſont tirés, une vive clarté ſe répand dans la chambre. Madame d'Illois ſaute du lit, couverte d'une robe légere, & ſemble ſe plaire à étaler ſes attraits au grand jour. Le Noble provincial ſe trouble à cette vue. — Quel uſage bizarre! dit-il en lui-même. Il auroit été bien plus naturel d'ouvrir les fenêtres quand la Marquiſe étoit au lit, & de les fermer quand le jour pourroit découvrir des objets agréables, à la vérité, mais qui bleſſent la bienſéance.

Pendant que de pareilles idées roulent dans l'efprit du provincial, Madame d'Illois, qui le croit occupé de chofes moins férieufes, fe fait habiller devant lui fans façon. L'on chauffe d'un beau bas de foie une jambe plus blanche que la neige; une mule délicate vient preffer un pied d'une petiteffe extrême. La robe du matin qui enveloppoit Madame d'Illois, lui eft ôtée par des mains officieufes; alors la fineffe de fa taille n'eft plus voilée, ainfi que fa gorge raviffante. Le Gentilhomme fixe malgré lui fur tant d'appas des yeux enchantés. S'il eft furpris du peu de retenue avec lequel on lui dévoile des charmes dignes de fon hommage, il a bien lieu d'être plus étonné, quand il voit que Madame d'Illois change de chemife, fans s'inquiéter s'il la regarde. Il croit rêver, & fe feroit caché vingt fois, s'il ne craignoit de commettre encore quelque fottife.

L'on paffe dans les bras de la Marquife un peignoir, qu'on attache

aſſez négligemment, & l'on déploie les treſſes de ſes cheveux, qui tombent en groſſes boucles ſur ſes épaules. Elle ſe met à ſa toilette; & tandis qu'une main habile dreſſe l'édifice de ſa coiffure, elle prie le Gentilhomme provincial, dont elle remarque l'embarras, de lui conter ſon hiſtoire. — Je me reſſouviens, dit-elle, que vous m'avez donné à entendre la nuit paſſée que vous aviez à Paris un procès des plus bizarres; je ſerois charmée d'en ſçavoir le détail, ainſi que des particularités de votre vie les plus curieuſes. Le provincial, aſſis reſpectueuſement aſſez loin de la Marquiſe, n'oſant lever les yeux qu'à la dérobée, témoigne par une grande inclination qu'il eſt prêt d'obéir, & commence en ces termes:



LES SURPRISES,

ou le Provincial à Paris.

DCLXXVI^e FOLIE.

C'EST auprès d'une petite ville de Picardie que je reçus la naiſſance. Mon pere habitoit un vieux château, qu'on auroit plutôt pris pour la retraite des hiboux, que pour la demeure d'une créature humaine. Il étoit auſſi fier dans cette antique maſure, que s'il eût été le maître d'un ſuperbe palais. L'avantage d'être né gentilhomme le dédommageoit des rigueurs de la fortune. A le voir marcher la tête haute, le chapeau enfoncé ſur les yeux, paré de ſon large baudrier, d'où pendoit une épée qui lui battoit contre les jambes; à le voir, dis-je, dans un pareil équipage, & regardant tout le monde par-deſſus l'épaule, on auroit eu de la peine à s'empêcher de rire,

ou à se douter de son indigence. Il ne s'occupoit qu'à chasser, qu'à battre les paysans ; quelquefois il se désennuyoit à parler de politique avec le Bailli ou le Curé du village. Il faut avouer que ce Gentilhomme étoit fort utile à l'Etat, & que le moindre laboureur auroit eu grand tort de lui disputer la préférence.

J'héritai de l'orgueil de mon pere, & de la masure qu'il appelloit son château. Je me serois procuré peut-être une vie plus aisée, si j'avois pu me résoudre à vendre mes médiocres possessions, & à faire valoir l'argent que j'en aurois tiré. Mais un Gentilhomme tel que moi n'a garde de s'abaisser au travail. Toutes les professions, les métiers les plus honnêtes sont au-dessous de lui : il dérogeroit s'il osoit se livrer au commerce ; il aime mieux languir dans l'indigence, dans le désœuvrement. Je parle d'un Gentilhomme tout-à-fait misérable ; car pour ceux qui ont quelques foibles revenus, ils prennent le parti des armes. J'imitai l'exemple qui

m'étoit tracé de toutes parts; je vécus sans rien faire, sans me donner même la peine de penser que j'existois : il me suffisoit que mon fermier labourât mes champs, & que mon fusil tuât quelquefois du gibier.

DCLXXVII^{e} FOLIE.

Le Ciel sembla prendre le soin de travailler à ma fortune. Un jour que je me disposois à retourner à la chasse, selon ma coutume, je vis entrer dans la cour de ma masure un carrosse à quatre chevaux. Ne sçachant ce que signifioit une pareille nouveauté, j'attendis quelles en seroient les suites, sans me remuer de ma place. La portiere du carrosse s'ouvrit enfin; un gros homme, couvert d'un habit tout éclatant d'or, en sortit avec peine, & fut suivi d'un Ecclésiastique, que je reconnus pour le Curé d'un village prochain. Ces deux personnages, dont la visite me surprenoit également, s'avancerent vers moi, sans que je songeasse à les prévenir. — Vous allez sçavoir ce qui nous

nous amene ici, me dit l'homme couvert de larges galons d'or, en ſouriant ſans doute de mon air embarraſſé. Votre château tombe en ruine ; voudriez-vous qu'on le rebâtît à neuf? — Cette queſtion me révolta ; je m'imaginai qu'on me propoſoit de vendre mon domaine. — Les richeſſes ne me tentent point, répondis-je fiérement : je ſerai toujours le maître de ce château. — Eh ! qui vous propoſe de le quitter ? me répliqua le vieux richard. Il ſera toujours à vous, & cependant il ceſſera d'être une maſure. Il faut vous découvrir comment l'on peut opérer ce prodige. — Alors l'Eccléſiaſtique prit la parole : il m'apprit que ce Monſieur habillé ſi magnifiquement étoit un Receveur des finances, établi dans la petite ville dont mon château étoit voiſin ; qu'il avoit amaſſé de grands biens avec l'aide du Ciel, & que, pour comble de bénédictions, il étoit pere d'une fille unique, âgée de dix-huit ans, qu'il avoit deſſein de marier à

un bon Gentilhomme, dédaignant trop la roture pour s'allier avec elle; & que sur le bien qu'il avoit entendu dire de moi, il avoit jeté les yeux sur ma personne pour me faire son gendre; que je recevrois cinquante mille livres le jour même du mariage.

Je croyois rêver. Dans une espece d'extase, j'écoutois l'honnête Ecclésiastique sans avoir la force de l'interrompre. Monsieur le Receveur des finances lui donna la liberté de reprendre haleine, en m'adressant la parole à son tour. — J'aurois procuré à ma fille des partis considérables, me dit-il, si j'avois écouté les vœux de tous ceux qui ont prétendu à sa main: mais ils étoient roturiers, & je veux la voir l'épouse d'un Gentilhomme, n'eût-il pas un sou de bien. C'est mon envie, c'est mon plaisir que de m'allier à une famille noble. Je nage dans la joie lorsque je songe qu'on appellera ma fille Madame la Comtesse ou Madame la Marquise.

Je consentis sans peine au mariage qui m'étoit proposé; j'y trouvois de trop grands avantages, pour balancer un seul instant. J'aurois eu cependant de la répugnance à devenir le gendre d'un homme sorti de la lie du peuple, si l'argent n'avoit étouffé mes scrupules. Combien de Gentilshommes plus grands Seigneurs que moi ont encore été moins difficiles!

Je fus enchanté de ma femme dès la premiere fois que je la vis; l'air enfantin que lui donne sa jeunesse, ajoute un nouveau charme aux graces qui l'embellissent. Six mois s'écoulerent dans les douceurs d'une union parfaite. Jugez de mon bonheur. J'étois sûr d'être aimé de ma femme, & je voyois un grand nombre d'ouvriers travailler aux réparations de mon château.

Je jouirois encore de la félicité que j'ai perdue, sans le fâcheux voisinage d'un homme de la cour qui vint passer la belle saison dans une de ses terres, presque contiguë à la mienne. Il flatta l'orgueil de ma fem-

me ; elle répondit à l'amour qu'il conçut pour elle. Je ne m'apperçus que trop tard de leur liaison. Voulant sauver mon honneur du danger qui le menaçoit, s'il étoit encore temps, je défendis à ma tendre moitié d'entretenir aucun commerce avec son galant, & signifiai à celui-ci que ma porte lui étoit fermée. Ce coup d'éclat ne me rendit que plus malheureux. Ma criminelle épouse, au désespoir d'être privée de l'objet de sa tendresse, & cherchant les moyens de vivre avec lui, malgré mes efforts pour l'en empêcher, se retira un beau matin chez ses parens, & s'avisa de m'accuser d'impuissance.

DCLXXVIIIe FOLIE.

Un pareil procès fit beaucoup de bruit dans toute la province : j'eus la douleur de me voir aussi tourné en ridicule que si j'avois eu réellement quelque chose à me reprocher. Je devins l'objet des plaisanteries de tous ceux qui entendirent parler de mon affaire. Les femmes étoient les

plus acharnées contre moi ; je leur paroiſſois coupable d'un crime très-grave. Elles mirent ſans doute les Juges dans leur parti ; je perdis ma cauſe au tribunal de la petite ville auprès de laquelle étoit ſitué mon château. Mon mariage fut déclaré nul ; permis à ma femme de paſſer à de ſecondes noces, comme ſi elle étoit veuve ; & ce qui me fit le plus de peine, ordre à moi de reſtituer la dot, & de payer les dépens. Sans ces deux dernieres clauſes, je n'aurois point murmuré contre la ſentence.

J'en appellai au Parlement de Paris, & j'eus ſoin de me rendre en diligence dans cette fameuſe ville, afin de pourſuivre moi-même la déciſion d'un procès dont j'étois ſûr que le dénouement me feroit favorable. Mon épouſe ſe rendit auſſi dans la capitale, ſans doute avec les mêmes intentions qui m'y conduiſoient. L'on m'informa bientôt de ſon arrivée, & l'on m'apprit qu'en attendant l'arrêt qui devoit décider de ſon ſort & du mien, elle vivoit

publiquement avec l'homme de cour qu'elle chériſſoit. Je voulois me plaindre d'une pareille conduite ; mais l'on m'avertit qu'à Paris l'on étoit revenu des petiteſſes de la province ; qu'on ne s'y étonnoit nullement de voir les femmes tromper leurs maris, & que je me ferois ſiffler, ſi j'avois le ridicule de faire attention à une choſe toute ſimple.

En vérité la renommée a bien raiſon de publier tant de merveilles de la capitale de la France. Ce ne ſont pas ſeulement ſes édifices qui ſont dignes de la curioſité des voyageurs ; les mœurs de ſes habitans doivent ſur-tout attirer leur attention. Le luxe y confond tous les états ; le ſimple artiſan eſt auſſi bien mis que le riche bourgeois : il ſemble qu'on ne ſe plaiſe qu'à ſe montrer en habit de maſque. Un nouvel arrivé n'a pas peu de peine à diſtinguer l'homme couvert d'un faux éclat, d'avec celui qui ne cherche point à tromper par un brillant extérieur : il faut être grand phyſionomiſte, ou

bien instruit des métamorphoses qu'opere l'envie de briller, & de paroître plus riche qu'on ne l'est en effet. Pour moi, qui avois apporté à Paris toute la franchise, toute la bonne foi provinciale, & qui m'imaginois que les gens ne se donnoient jamais que pour ce qu'ils sont réellement, j'ai fait, les premiers mois de mon arrivée, des *quiproquo* tout-à-fait ridicules. Je vais vous en raconter quelques-uns, ils pourront vous réjouir.

DCLXXIX^e FOLIE.

J'ai eu grand soin de faire ma cour à mes Juges; ils ne m'en ont pas mieux traité : j'en conclus que les sollicitations sont fort inutiles. Un jour que j'étois dans l'antichambre d'un Président auquel on m'avoit particuliérement recommandé, je vis entrer un jeune homme en habit d'écarlate, couvert de larges galons d'or, qu'accompagnoient des manchettes à dentelle; une épée du dernier goût, décorée par un beau nœud de ru-

ban broché en or ; des boucles à pierres étincelantes comme des rubis ; ajoutez à tout cela une frisure singuliere, vous aurez une idée du personnage. Aussi-tôt qu'il parut, je ne doutai point, à sa maniere de se présenter, à son air fier & dédaigneux, au soin qu'il avoit de faire briller un gros diamant qu'il portoit au doigt, & d'agiter en marchant les nombreuses breloques qui pendoient au cordon de sa montre, dont le bruit importun se faisoit entendre de loin ; je ne doutai point, dis-je, que tant d'élégance n'annonçât un homme d'importance. Prévenu de cette idée, je me levai rempli de respect ; & comme il jeta par hasard les yeux de mon côté, je lui fis une profonde inclination, qu'il me rendit par un signe de tête. C'est pour le moins un Marquis, disois-je en moi-même. Voyez comment il répond à ma politesse : à peine daigne-t-il me regarder.

Tandis que je me tenois debout, n'osant m'asseoir en la présence de

celui que je croyois un grand Seigneur, le Préſident à qui je venois parler ſortit de ſon cabinet; & l'homme qui m'en impoſoit tant s'approcha d'abord de lui d'un air aſſez familier; ce qui me confirma davantage dans l'opinion que j'avois conçue. — Monſieur, dit-il au Préſident, veut-il que je lui apprête pour ſon ſouper quelques plats de plus qu'à l'ordinaire? — Jugez de ma ſurpriſe. Cet homme qu'à ſes manieres, qu'à ſon élégance, j'avois pris tout au moins pour un Marquis, n'étoit qu'un ſimple cuiſinier.

DCLXXX^e FOLIE.

Une autre fois que je me trouvai chez une Ducheſſe qui a la bonté de s'intéreſſer à moi, & que, ſelon la coutume des protégés, j'attendois dans l'antichambre qu'on daignât me donner audience, je vis paroître une femme habillée magnifiquement. Sa robe étoit d'une étoffe précieuſe, & traînoit trois pieds après elle; ſa coiffure attiroit autant les yeux par

la beauté des dentelles que par les rubans & les pompons dont elle étoit ornée : ses oreilles étoient fortement tirées par de larges boucles de diamans ; un collier de perles entouroit son cou, de riches bracelets enchaînoient mollement ses bras, & vous pensez bien qu'elle avoit à son côté une montre superbe. A l'aspect d'une Dame aussi bien mise, je me levai avec précipitation, afin de lui faire honneur, & me courbai presque jusqu'à terre pour la saluer profondément. Je me persuadai que c'étoit une Princesse, quoique j'eusse résolu de me tenir sur mes gardes, depuis que j'avois pris un cuisinier pour un grand Seigneur. Mes révérences attirerent l'attention de la Dame, & je m'imaginai qu'elles l'empêchoient d'entrer dans l'appartement de la Duchesse. Elle vint à moi, me demanda d'un air riant si je la connoissois. — Je n'ai point cet honneur-là, répondis-je en redoublant mes courbettes. — Si je puis vous être utile, me repliqua-t-elle, je m'emploierai vo-

lontiers pour vous. — Enchanté de la nouvelle protection que m'envoyoit mon heureuse étoile, je me perdois dans des remerciemens qui, je crois, dureroient encore, si elle ne m'avoit interrompu en me priant de l'instruire de mon affaire. Comme je me disposois à obéir, elle s'assit afin de m'entendre plus à son aise, & m'obligea honnêtement de me placer à côté d'elle. Alors je lui détaillai mon procès, & les raisons que j'avois de me plaindre de ma femme. J'allois finir mon discours, lorsqu'on vint nous avertir d'entrer tous les deux chez Madame la Duchesse.

Aussi-tôt que la Duchesse apperçut la Dame que je suivois respectueusement par derriere : — Je vous attendois avec impatience, lui dit-elle. A ces mots ma nouvelle protectrice s'approche, & se jette à genoux. — Seroit-ce pour solliciter en ma faveur, dis-je en moi-même, qu'elle se met dans une si humble posture ? — Je ne restai pas long-temps dans l'incertitude. Je lui vois tirer quelque

chofe de fa poche, je regarde; . . . . ô ciel ! quel fut mon étonnement! C'étoit une paire de fouliers qu'elle fe mit à chauffer à Madame la Ducheffe. Cette femme fi pimpante, que j'avois crue d'un fi haut rang, n'étoit qu'une cordonniere. Je me retirai fans ouvrir la bouche, extrêmement confus de ma méprife.

DCLXXXI^e FOLIE.

Quelque temps après j'éprouvai un étonnement d'un autre genre. Je fus un matin fur les neuf heures chez mon Huiffier, qui faifoit remettre à ma tendre époufe les exploits que la chicane multiplie jufqu'à l'infini. J'allois lui dire de faire fignifier au plutôt un arrêt qui m'étoit favorable, & fembloit me promettre gain de caufe. C'étoit la premiere fois que je me préfentois chez cet homme. Je traverfai plufieurs antichambres fuperbement meublées, fans rencontrer perfonne. J'allois pénétrer plus avant, lorfque je fus arrêté par une efpece de laquais. — Que demandez-

vous? me dit-il d'un ton très-brusque. — Je répondis que je voulois parler à mon Huissier. — Vous ne pouvez voir actuellement Monsieur, me répliqua-t-il. Repassez dans quelques heures ; il n'est pas encore jour.

Il n'est pas encore jour, signifie dans la bouche d'un domestique, que son maître se livre aux douceurs du sommeil, ou que la mollesse & l'oisiveté l'empêchent de quitter le lit. Je m'imaginois autrefois que cette phrase si précieuse, inventée sûrement par quelque petite-maîtresse, & qui dut paroître d'abord un peu énigmatique, n'étoit connue que dans la maison des grands Seigneurs ; je ne m'attendois point qu'elle fût en usage chez un simple Huissier. Comme je me suis apperçu depuis ce temps-là qu'elle est employée chez des gens d'un état encore plus bas, j'en ai conclu que les petits sont en tout les singes des grands, sans que la dépense dans laquelle ils se jettent, & le ridicule dont ils se couvrent,

ſoient capables de les arrêter. Le luxe eſt la manie du peuple la plus dangereuſe ; il le ruine inſenſiblement; au lieu qu'il n'en ſeroit guere plus pauvre, s'il n'imitoit que les vains cérémonials des gens dont il s'efforce d'être la copie. Il n'y a, par exemple, que de la folie au petit bourgeois qui laiſſe dire chez lui à midi, *il n'eſt pas encore jour.*

DCLXXXII[e] FOLIE.

J'aurois été trop heureux ſi je n'avois eu que de pareils ſujets de ſurpriſe : mais je viens d'avoir lieu de connoître que rien ne doit nous étonner dans Paris.

Réſolu de retourner à ma terre auſſi-tôt la décision de mon procès, j'ai cru devoir me loger dans un hôtel garni. Mon hôte eſt veuf depuis quelques années ; il ne lui reſte de ſon mariage qu'une fille âgée de vingt ans, aſſez gentille pour faire naître des tentations, & qui paroît trop farouche pour faire naître l'eſpérance. Je n'oſois douter de la vertu de

cette jeune perſónne : ſon air modeſte, ſon aimable innocence, ſes diſcours ingénus, ſes yeux baiſſés, le rouge qui coloroit ſes joues lorſqu'on oſoit ſeulement la regarder, tout me la faiſoit prendre pour une agnès ; & je n'étois point le ſeul qui eût auſſi bonne opinion de ſa ſageſſe. Je ne lui parlois qu'avec un profond reſpect, encore n'oſois-je que bien rarement lui adreſſer la parole.

Un matin, que je venois à peine de me lever, j'entendis une grande rumeur, des cris perçans frapperent mon oreille. J'écoutai d'où provenoit le bruit dont toute la maiſon retentiſſoit, & je connus qu'il partoit de la chambre de mon hôte. J'y courus tout épouvanté. Je le vis qui d'une main traînoit ſa fille par les cheveux, & lui diſtribuoit de l'autre une grêle de coups de poing. Pluſieurs perſonnes charitables s'efforçoient en vain de calmer ſa fureur. Eh pourquoi, m'écriai-je, maltraitez-vous de la ſorte cette aimable enfant ? — Je veux la tuer, me répon-

dit-il. La coquine me déshonore ; elle eſt groſſe de ſix mois. Enfin aujourd'hui je l'ai forcée de m'avouer ſon crime ; mais elle s'obſtine à me cacher l'objet de ſon indigne amour. —Elle eſt groſſe ! repris - je ; & je demeurai immobile, ne pouvant croire ce que je venois d'entendre.

— Apprends - moi donc, malheureuſe, continua mon hôte en redoublant ſes coups, quel eſt celui qui t'a fait cet enfant. Si tu differes encore l'aveu que je te demande, je le jure, c'eſt aujourd'hui ton dernier jour. —Eh bien, mon pere, je vais vous obéir, s'écria la beauté que je croyois une veſtale. C'eſt malgré moi que je puis me réſoudre à nommer l'amant qui triompha de ma ſageſſe. Alors elle jette les yeux autour d'elle, contemple en ſilence tous ceux qui l'environnent, ſoupire, & tout-à-coup élevant ſa voix : — Le voilà le pere de l'enfant que je porte dans mon ſein, dit-elle en me montrant au doigt.

DCLXXXIII^e FOLIE.

Une accuſation auſſi fauſſe parut d'abord me confondre : rappellant enſuite mes eſprits, je proteſtai que la belle n'étoit point ſincere, & que je n'étois nullement d'humeur à me charger de la faute d'autrui. — Béni ſoit le Ciel ! s'écria mon hôte après que j'eus fini de parler : ma coquine de fille a du moins eu aſſez de prudence pour ne céder qu'à un homme en état de payer ſes couches, & de prendre ſoin de l'enfant. Ainſi, Monſieur, continua-t-il, vous n'avez qu'à préparer une bonne ſomme. Vous êtes fort heureux que je me contente de vider votre bourſe : un autre que moi vous apprendroit d'une maniere plus ſenſible qu'on ne doit pas déshonorer des filles reſpectables. — C'eſt ainſi que me parla ce pere irrité. Mais ayant eu le temps de revenir tout-à-coup à moi-même, je ne fis que rire de ſes menaces.

Cependant il ne tarda pas à les effectuer : il m'intenta un grand pro-

cès. Je me flattai de prouver bientôt l'injuſtice de ſes chicanes, & me défendis quelque temps avec les mêmes armes dont il m'attaquoit. Après quelques exploits ſignifiés de part & d'autre, j'eus la douleur de m'appercevoir que je m'étois bercé de trompeuſes eſpérances. L'on ajoutoit foi aux ſermens de la fille de mon hôte, je me vis ſur le point d'être condamné. Dans cette fâcheuſe circonſtance, je crus trouver le moyen de changer la face de mon affaire. J'avois gardé le ſilence ſur le bizarre procès que je ſoutenois contre ma femme; je n'en parlois qu'à des gens à qui je ne pouvois abſolument le cacher. Il me parut que je ne devois plus en faire myſtere à mon hôte. Je l'informai donc du trouble qui régnoit dans mon ménage; je fis la même déclaration à mes Juges, & j'ajoutai qu'il étoit abſurde de prétendre que j'avois fait un enfant à une fille, puiſque ma propre femme m'accuſoit d'impuiſſance. Sans être frappé de la force de mes raiſons,

mon hôte continua ses pourſuites : les meſures que je venois de prendre ne me laiſſerent pas douter qu'il ne fût la dupe de ſon opiniâtreté.

Je repréſentai auſſi aux Juges qui devoient décider le procès que m'avoit intenté ma tendre épouſe, que j'étois ſi peu impuiſſant, qu'une jeune perſonne m'accuſoit de l'avoir rendue mere. C'eſt ainſi que chacun de mes deux procès me ſervoit de moyens de défenſe, & que j'employois à me diſculper ce qui ſembloit me rendre coupable d'un autre côté. Hélas ! quel avantage ai-je retiré de l'adreſſe avec laquelle je me ſuis conduit ? Pourrez-vous le croire, Madame ? Mes deux cauſes viennent d'être jugées dans le même jour, & je les ai perdues toutes les deux à-la-fois ; c'eſt-à-dire que mon mariage vient d'être caſſé, déclaré nul au Parlement, qu'il m'eſt enjoint de rendre la dot ; & que l'on m'a condamné comme impuiſſant, tandis qu'une ſentence du Châtelet me déclare le pere de l'enfant dont la fille de mon hôte eſt groſſe.

DCLXXXIV[e] FOLIE.

Combien de réflexions ne nous offre pas une telle bizarrerie dans la juſtice des hommes ! Si les plaintes de ma femme étoient fondées, l'accuſation de la jeune perſonne eſt donc détruite ; il faut néceſſairement que l'une des deux ait tort ; & cependant elles gagnent enſemble leurs cauſes, quand le ſuccès de l'une devoit amener la perte de l'autre. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que leurs plaintes mutuelles étant très-injuſtes, elles aient eu le ſecret de me faire condamner. Après un pareil exemple, ayez des procès, miſérables humains (1).

Accablé du poids de mon malheur, déſeſpéré que des Juges ſoient trop ſouvent ſujets à ſe tromper ainſi que le reſte des hommes, je voulois hier me pendre, ou me jeter dans la

(1) Les Juges ſe trompent quelquefois; mais ils n'en compoſent pas moins le corps le plus reſpectable qu'il y ait dans l'Etat.

riviere. Un de mes amis s'eſt efforcé de modérer mon affliction en me repréſentant qu'on ne m'avoit point ravi tout mon bien, & qu'il me reſteroit même quelque choſe de la dot de ma femme. Ses diſcours ont peu à peu diſſipé ma douleur; & afin d'eſſayer à me réjouir, il m'a contraint de ſouper chez lui, où j'ai trouvé une compagnie charmante. Les momens s'écoulent bien vîte à table. Il étoit plus de minuit lorſque j'ai parlé de me retirer. L'on s'eſt vainement efforcé de me retenir, en m'aſſurant qu'il n'étoit point du bon ton de ſe coucher *comme les poules.* J'ai répondu qu'en province l'on ſe divertiſſoit auſſi beaucoup, & que l'on ſe couchoit pourtant de bonne heure, & que j'ignorois d'ailleurs ſi le *bon ton* étoit quelque choſe de plus précieux que la ſanté. J'ai laiſſé mes gens le verre à la main, peu diſpoſés à quitter de ſitôt. Mon ami demeure apparemment auprès de la maiſon où vous avez ſoupé hier au ſoir; votre carroſſe vous attendoit, je le

pris pour le mien, qui devoit n'être qu'à quelques pas. Voilà ce qui m'a procuré le bonheur de connoître une Dame aussi aimable ; & je puis dire que si j'avois gagné mes deux procès, j'éprouverois un plaisir moins vif que celui que je goûte en ce moment.

N'allez pas conclure, Madame, de quelques endroits de mon discours, poursuivit en souriant le Gentilhomme, qu'on ait moins d'esprit en province que dans la capitale. Je sçais qu'on a la modestie de croire à Paris & à la cour que toutes les connoissances y sont reléguées, & que les pauvres provinciaux ont à peine le sens commun. Qui peut inspirer des idées si favorables ? & pourquoi s'imaginer que des millions de personnes soient moins bien organisées que les habitans des bords de la Seine ? Seroit-ce parce que ces derniers inventent toutes les bizarreries de la parure ? En ce cas-là quel respect ne devons-nous pas avoir pour une marchande de modes ? Mais l'avan-

tage qu'ils ont ſur nous eſt bien frivole. Je fais cette remarque dans la crainte qu'on n'attribue les ſurpriſes que m'ont cauſées les mœurs de la capitale, à la prétendue ſimplicité des habitans de la province. Que tout ce que je vous ai dit ne tire point à conſéquence.

SUITE

des ſurpriſes, ou du Provincial à Paris, & continuation de l'Hiſtoire de la Marquiſe d'Illois.

DCLXXXVe FOLIE.

NOTRE Gentilhomme prouve bientôt en effet qu'il a beaucoup d'eſprit pour un *provincial.* Il dit des choſes ſi galantes à la Marquiſe, il paroît ſi peu novice auprès des femmes, qu'il acheve de la charmer. Il eſt vrai qu'il eſt aſſez bel homme, que ſes yeux ſont vifs, que ſa phyſionomie eſt ntéreſſante, & qu'en le voyant plu-

ſieurs fois l'on oublie qu'il eſt provincial. Madame d'Illois ne le fait point languir long-temps : dès le troiſieme jour de leur connoiſſance elle lui accorde les dernieres & les plus douces faveurs de l'amour, ſoit qu'elle ait conçu une paſſion trop difficile à vaincre, ou ſoit qu'elle ſe pique d'être reconnoiſſante des ſervices qu'on lui a rendus. Il eſt vrai qu'un incident très-grave, très-ſérieux faillit à reculer le bonheur de ce nouvel amant, & penſa même le détruire tout-à-fait. Notre Gentilhomme s'étoit épris des charmes de la Marquiſe : la ſincérité de la paſſion qu'il exprimoit le rendant reſpectueux, timide, l'empêchoit de profiter des avances que lui faiſoit la ſenſible d'Illois. Elle fut vingt fois ſur le point de perdre patience. Enfin elle eut la bonté de lui faire un jour tant de careſſes, de le regarder ſi tendrement, qu'il s'enhardit, & eut la gloire de poſſéder une Marquiſe ; ajoutez, jeune & charmante ; ſans quoi ſon bonheur ſeroit bien

peu

peu de chose ; car ce n'eſt point la qualité qui plaît en amour, c'eſt la beauté. Notre Gentilhomme, toujours ſurpris de ce qui paroîtroit à d'autres fort naturel, ne conçoit pas comment une Dame d'un rang diſtingué peut céder au bout de trois jours.

La Marquiſe eſt ſi contente de notre Gentilhomme, qu'elle avoue que les gens de province ne ſont pas ſans mérite, & que ſur certains points ils peuvent le diſputer aux fiers habitans de la capitale, ainſi qu'aux talons rouges de la cour. Elle eſt à même de décider actuellement, bien mieux peut-être que ſes Juges, lequel de ſes deux procès il méritoit de perdre.

Charmée d'avoir un amant auſſi accompli, elle ne ſçauroit ſe réſoudre à s'en éloigner : elle l'oblige à reſter quatre jours de ſuite auprès d'elle, tant elle prend de plaiſir à lui entendre répéter qu'il l'adore. A chaque fois qu'il vient lui renouveller les aſſurances de ſa tendreſſe, il

faut qu'il paſſe pluſieurs jours renfermé avec elle. Afin que perſonne ne vienne les interrompre dans les choſes importantes qu'ils ont à ſe dire, & dans la crainte qu'on ne s'apperçoive de leur tête-à-tête, elle a ſoin que les volets ſoient toujours fermés comme ſi elle étoit abſente, & elle fait croire qu'elle eſt à la campagne. Ses gens mêmes y ſont trompés.

Ceci eſt un peu fort, s'écriera peut-être le lecteur. Eh ! de quoi vivent donc nos amans tandis qu'ils ſont renfermés enſemble ? Je vais répondre en peu de mots ; j'eſpere ſatisfaire à toutes les objections de la critique.

Oui, Madame d'Illois reſte tête à tête avec ſon amant quatre, cinq, même huit jours de ſuite, ſans que perſonne entre dans la chambre. Voici l'explication de l'énigme. Une de ſes femmes eſt dans la confidence. A l'heure ordinaire des repas elle deſcend par une ouverture pratiquée au plancher, tout ce qui eſt néceſſaire

à nos amans pour réparer leurs forces; & Madame d'Illois met elle-même le couvert. Quand la discrete femme-de-chambre présume que les plaisirs de la table sont finis, elle redescend sa corde, & remonte diligemment tout ce que la Marquise y attache. C'est de la sorte que Madame d'Illois passe des semaines entieres avec le Gentilhomme provincial, sans s'ennuyer un seul instant. Je ne crois pas qu'on se soit encore avisé de pousser si loin la fureur des tête-à-tête.

SUITE DE L'HISTOIRE

de la Marquise d'Illois, & conclusion des surprises, ou du Provincial à Paris.

DCLXXXVI[e] FOLIE.

Il y a toute apparence qu'une liaison aussi intime durera long-temps. La passion de la Marquise est trop forte, les preuves qu'elle donne de

ſa tendreſſe ſont trop vives & trop réitérées, pour qu'on puiſſe préſumer qu'elle va bientôt s'éteindre. Cependant il ne faut jurer de rien. Notre Gentilhomme a vu s'écouler un mois dans les délices que lui procure l'amour : il ne ſonge plus à une épouſe infidelle : ſon cœur & ſon amour propre ſont également ſatiſfaits. Il ſe rend un matin chez Madame d'Illois, dont il étoit éloigné depuis trois jours, & qui, à leur derniere ſéparation, ne s'étoit arrachée qu'avec peine de ſes bras, & qu'en lui prodiguant les noms les plus tendres. Il eſt perſuadé qu'il ſera bien reçu. Il entre dans cette douce idée. Mais quelle eſt ſa ſurpriſe de ſe voir accueilli avec la derniere froideur ! A peine Madame d'Illois daigne-t-elle le regarder. Elle prend un air boudeur, ſe plaint de la migraine, s'impatiente des careſſes que haſarde le pauvre Gentilhomme, gronde ſans ſujet, lui cherche querelle à propos de rien, & le prie enfin de ne plus l'importuner par ſes viſites. Notre

provincial ſtupéfait ſe retire la larme à l'œil. Les graves réflexions qu'il fait ſur la colere de la Marquiſe, dont il ne peut comprendre la cauſe, diſſipent en partie la douleur qu'il reſſent. Il s'imagine que ce n'eſt qu'un caprice, auquel les jolies femmes ne ſont que trop ſujettes, qu'un inſtant voit naître & mourir. Il ſe préſente le lendemain à la porte de ſon illuſtre conquête ; on lui dit qu'il n'y a perſonne, & qu'il eſt inutile qu'il ſe donne la peine de revenir, parce qu'on n'y ſera jamais pour lui. Notre Gentilhomme ne ſçait à quoi attribuer le traitement qu'il éprouve.

Le lecteur, pour peu qu'il ſoit intelligent, n'a pas de peine à deviner ce qui paroît une énigme inexplicable à notre provincial : il ſuffit d'avoir l'uſage du monde, pour ſe douter que la Marquiſe n'eſt qu'une petite infidelle, & qu'elle s'eſt engouée de quelque autre amant. Elle s'eſt aviſée en effet de faire attention au mérite du Duc de Wilcam, jeune Seigneur Allemand, que l'envie de s'inſ-

truire a conduit à Paris. Les charmes de la nouveauté séduisant son cœur, la dégoûterent du Gentilhomme de province, & lui firent naître tout-à-coup le dessein de le congédier.

Il étoit loin de s'attendre, comme on vient de le voir, à une rupture si prochaine. En province les femmes mettent un peu plus de décence dans la maniere de quitter leurs amans; elles alleguent du moins de bonnes raisons, & vous préparent à soutenir le changement qu'elles méditent. Le bon Gentilhomme eut bien un autre sujet de surprise. Quelques jours après avoir reçu son audience de congé de Madame d'Illois, il la rencontra dans une maison où il alloit faire sa partie. Quoiqu'elle feignît de ne point l'appercevoir, il lui parut tout simple d'aborder une femme avec laquelle il avoit eu le bonheur de coucher si souvent; il s'imagina même qu'il ne pouvoit s'en dispenser. Il s'approche donc de la Marquise, l'aborde d'un air très-familier. Elle répond à ses politesses par

de grandes révérences, lui adreſſe quelques mots d'un air diſtrait, comme à un homme qu'on n'a jamais vu, & qui nous eſt tout-à-fait indifférent. Le Gentilhomme déconcerté s'éloigne en faiſant une profonde inclination. A peine s'eſt-il éloigné de quelques pas, que la Marquiſe ſe met à parler à l'oreille de quelqu'un de la compagnie aſſez haut pour être entendue de tout le monde. — Quel eſt, dit-elle, cet homme-là qui vient de me ſaluer? — C'eſt, lui répond-on, ce Gentilhomme accuſé tout à-la-fois d'impuiſſance & d'avoir fait un enfant. — J'en ai, je crois, entendu parler, s'écrie-t-elle froidement : ſon aventure eſt unique. — Le provincial entendit ces mots ; ils le pétrifierent. Trop embarraſſé de ſa contenance pour pouvoir reſter plus long-temps, il prit le parti de ſe retirer. — Il eſt donc des femmes, ſe dit-il en lui-même, qui ſoutiennent ſans aucun trouble la préſence d'un homme qu'elles ont comblé de faveurs !

Comment ne ſont-elles point émues en voyant celui qu'elles adoroient, ou que du moins elles feignoient d'aimer, & avec qui elles ont vécu dans la liaiſon la plus intime? Je n'aurois jamais cru que ce ſexe ſi tendre, qui a la douceur en partage, ſoit capable de tant de déguiſement & de tant de cruauté.

Notre Gentilhomme, las de toutes les ſurpriſes qu'il éprouve à Paris, monte un beau matin dans ſa chaiſe de poſte, & retourne habiter ſa province, où il trouve que les choſes ſont plus dans l'ordre, & qu'on y a moins de ſujets d'étonnement.

LE HASARD DES LOTERIES.

DCLXXXVII^{e} FOLIE.

MADAME d'Illois n'a point de peine à ſe conſoler du départ de notre provincial. Le même jour qu'elle apprend par haſard qu'il s'eſt rap-

proché de ses dieux pénates, son antichambre retentit tout-à-coup de grands cris de joie ; elle entend plusieurs personnes rire & chanter en chœur. Etonnée d'un bruit si extraordinaire, elle a beau sonner à diverses reprises afin d'en sçavoir la cause, il semble que tous ses gens soient sourds. Elle va elle-même satisfaire sa curiosité. Elle voit ses laquais & ses femmes danser, s'agiter en tumulte, crier tous à-la-fois à pleine tête sans s'entendre. Un de ses domestiques attire sur-tout son attention : ses transports, ses exclamations le distinguent des autres ; il fait lui seul autant de bruit que tous ses camarades ensemble. On dit enfin à la Marquise de quoi il s'agit. Un de ses domestiques vient de gagner le gros lot de cinquante mille francs : on prend part à son bonheur ; & cet homme, qui se voit enrichi d'une maniere si imprévue, est dans une espece de délire : il rit & pleure à-la-fois ; la joie trouble ses sens. Sa femme n'est guere plus sage que lui.

Ils paroiſſent plutôt dignes des petites-maiſons que des faveurs de la fortune.

Mais à quoi leur ſervirent les bienfaits de cette déité volage, ou plutôt de l'aveugle deſtin ? Ils en éprouverent les caprices dans l'inſtant même qu'ils croyoient toucher au bonheur. Hélas ! ils ne firent que l'entrevoir. Avant de retirer la ſomme que le haſard venoit de leur envoyer, ils voulurent ſçavoir quel uſage ils en feroient. La queſtion n'étoit point facile à réſoudre. Le pauvre que le haſard enrichit, n'imagine pas tout-à-coup les moyens de dépenſer ſon argent, ainſi que le riche accoutumé aux douceurs de l'opulence. Auſſi nos époux furent-ils long-temps incertains. La diverſité de leurs opinions amenant des querelles très-vives, faillit à faire naître entre eux un terrible combat. Enfin la femme l'emporta, comme de raiſon, vu qu'elle étoit un peu plus opiniâtre que ſon mari. Elle ſe chargea de louer un vaſte appartement,

de le meubler avec magnificence ; d'acheter des robes, des étoffes précieuses, de beaux habits, des bijoux, & d'avoir, en un mot, non ce qui est nécessaire aux besoins de la vie, mais tout ce qui dénote une prodigieuse fortune. Impatiente de se voir au sein des grandeurs & du luxe, la pauvre femme se donna tant de mouvemens pour commander bien vîte tout ce qui pouvoit satisfaire sa vanité, qu'elle gagna une pleurésie dans les regles, & mourut au bout de trois jours, avec la douleur de n'avoir pas même eu le temps de se rendre maîtresse des cinquante mille livres.

Son mari l'auroit peut-être pleurée davantage, si la joie de se voir si riche n'avoit éteint en lui tout autre sentiment. A peine fut-elle enterrée, qu'il se hâta d'aller chercher la somme que lui devoit la loterie, craignant que la mort ne vînt aussi l'en priver. Pour épargner les frais du port, il se chargea d'une partie de sa somme, se proposant de venir

chercher le reste. Courbé sous le faix, suant à grosses gouttes, il arrive au pied de l'escalier qui conduisoit à sa chambre. Ravi de se voir sur le point de mettre ses richesses en sûreté, il repasse en lui-même l'aisance dont il va jouir; il considere que les sacs remplis d'écus dont il est chargé, lui appartiennent : transporté de joie, il sent renouveller ses forces; & sans se reposer, il monte précipitamment son escalier : mais il marche avec si peu de précaution, se dépêche tellement d'arriver chez lui, en sautant d'aise à chaque pas qu'il fait, que le pied lui manque, & qu'il roule deux étages. Dans sa malheureuse chute il lâche son précieux fardeau; les sacs dont il étoit chargé roulent sur lui, le meurtrissent, lui font à la tête plusieurs contusions; bref, il se casse une jambe, se disloque tout le corps. On accourt à ses cris, on le ramasse ainsi que son cher trésor, on le porte dans son lit sans connoissance. Les soins qu'on prend de lui sont inutiles; il meurt le len-

demain de ſa chute. Cette triſte aventure nous apprend qu'il faut ſe modérer dans les bonheurs imprévus qui nous arrivent.

CONCLUSION

du Haſard des Loteries.

DCLXXXVIIIe FOLIE.

Le malheureux laquais & ſa femme furent regrettés de tous les gens de Madame d'Illois, & de la Marquiſe elle-même. Leur fin tragique donna lieu à bien des réflexions. L'on conſidéra que s'ils s'étoient contentés de leur ſort, qui étoit aſſez fortuné, ils auroient eu des jours paiſibles & tranquilles, & qu'ils ſeroient peut-être parvenus à une heureuſe vieilleſſe. L'on s'apperçut que les loteries cauſent la ruine d'un nombre infini de perſonnes, & que la manie d'y mettre eſt tout-à-fait ridicule, & dangereuſe, lorſqu'elle eſt pouſſée

trop loin. Elle est sur-tout extrêmement fatale aux pauvres, qui, dévorés de l'envie de s'enrichir, se plongent dans la derniere indigence. Que doit-on penser de ceux qui, chaque mois, se privent du nécessaire pour tâcher d'attraper un lot, qu'il y a cent contre un à parier qu'ils n'auront point ? Mais qui peut s'empêcher de rire en voyant tant de gens qui jouissent d'une fortune honnête, aussi ardens à tenter le sort des loteries, que s'ils avoient à peine de quoi vivre ?

L'aventure du laquais de Madame d'Illois faisant conclure que le bonheur ne vient pas toujours lorsqu'on le cherche, rappelle la folie de cet homme qui mit dans un seul jour jusqu'à quarante mille francs à la loterie, ne gagna qu'un seul lot de trois cents livres, & se pendit de désespoir.



SUITE DE L'HISTOIRE

de la Marquise d'Illois.

DCLXXXIX^e FOLIE.

JE ne sçais qui est-ce qui fit les sages réflexions que je viens de rapporter ; tout ce que je puis dire, c'est que ce ne fut point Madame d'Illois. Elle a bien autre chose à faire qu'à réfléchir : elle songe à varier ses amusemens, à faire choix des soupers fins auxquels elle est priée, à saisir les modes nouvelles, à goûter les plaisirs de l'amour sans en éprouver les tendres sentimens qu'elle traite de fadeurs. Voilà quelles sont les occupations d'une jolie femme.

La Marquise est aussi contente du Seigneur Allemand qui a la gloire de posséder ses bonnes graces, qu'elle l'étoit du Gentilhomme provincial. Les momens qu'ils passent ensemble sont si délicieux, qu'elle voudroit

qu'ils ne s'écoulaſſent jamais. Une politeſſe extraordinaire l'engage ſouvent à reconduire le Duc de Wilcam, ſon nouvel amant, lorſqu'il veut ſe retirer après avoir été renfermé avec elle pluſieurs jours. Elle a ſans doute ſes raiſons pour ſe permettre des attentions ſi obligeantes ; car à chaque fois qu'elle veut abſolument l'accompagner, on les voit revenir enſemble, & ſe renfermer encore, ſoit qu'elle ait trouvé le ſecret de l'engager à ne point la quitter de ſitôt, ou ſoit que le Duc, de ſon côté, ſe pique auſſi d'être poli, & que ſa complaiſance ne puiſſe rien refuſer aux Dames.

Perſuadé que ſa docilité à s'inſtruire des manieres françoiſes lui avoit procuré la conquête de la Marquiſe, conquête qui flatte conſidérablement ſon amour propre, & voulant achever de ſe perfectionner dans nos uſages, le Duc de Wilcam s'aviſe auſſi d'avoir une petite maiſon. Peut-être que le lecteur ne ſçait pas au juſte ce que c'eſt que les *petites maiſons* des

grands Seigneurs, dont je dirai, par parenthese, que la mode commence à paſſer. Quoique les maîtres auxquels elles appartiennent ne ſoient guere ſages, elles ne ſont point deſtinées à ne renfermer que des fous, ainſi que leur nom pourroit le faire croire. Ce ſont des aſyles ſecrets, conſacrés aux plaiſirs de l'amour, aſſez loin de la ville pour qu'on n'y ſoit point embarraſſé du tumulte & du fracas, & aſſez proche pour qu'on puiſſe bientôt s'y rendre. On ne les habite que quelques heures. Une compagnie choiſie s'y rend avec gaieté, ſe livre aux plaiſirs que lui fait rechercher le caprice plutôt que le goût. L'ennui la ſaiſit inſenſiblement; l'on part: l'on regagne la ville avec autant d'impatience qu'on en avoit de la quitter.

La petite maiſon du Duc de Wilcam, ſituée près du rempart, ne lui ſert qu'à recevoir Madame d'Illois. Chaque ſemaine ils y vont paſſer pluſieurs jours ſans s'ennuyer un ſeul inſtant de la longueur du tête-à-tête;

ce qui n'étoit pas encore arrivé depuis l'établissement des petites maisons, & ce qui sûrement n'arrivera jamais.

Un soir que le Duc reconduisoit Madame d'Illois chez elle dans un carrosse de remise, & que ses gens étoient couverts de redingotes sans livrée, il s'apperçut qu'il lui restoit encore quelque chose à communiquer à son illustre maîtresse. Emporté par l'importance de ce qu'il avoit à lui dire, & craignant sans doute de l'oublier s'il différoit davantage, il commença son discours, se gênant aussi peu que si l'Amour seul avoit pu les voir & les entendre. Il auroit pourtant mieux fait d'attendre une meilleure occasion : car, outre qu'il est fort difficile de s'entretenir dans un carrosse qui roule sur le pavé, il est toujours dangereux de se compromettre en public. Comme le Duc parloit de près à la Marquise, des passans l'entrevirent à travers les glaces. Ils crurent remarquer entre eux trop de familiarité. La mauvaise hu-

meur naturelle aux gens de pied contre ceux qui ſont à leur aiſe dans une voiture brillante, les fait éclater en murmures. Ils inſultent les laquais du Duc, qui ne ſçavoient point ce qui ſe paſſoit dans le carroſſe de leur maître tandis qu'ils étoient perchés derriére. La populace s'aſſemble, le bruit augmente, on contraint le cocher d'arrêter, le guet arrive. C'en étoit fait de la réputation de Madame d'Illois, ſi la préſence d'eſprit du Duc ne l'avoit tirée de ce mauvais pas. Il cache les marques qui auroient pu le faire reconnoître, & ſous prétexte de parler à l'oreille du Sergent du guet, il lui gliſſe dix louis dans la main en lui diſant ſa qualité & ſon nom, & promet de lui donner deux fois davantage, s'il veut venir le trouver le lendemain à ſon hôtel. La garde, adoucie par l'éclat de l'or, écarte la populace, & le Duc arrive ſans obſtacle chez ſon illuſtre maîtreſſe. Le Sergent ne manque pas de ſe rendre à l'endroit qu'on lui a déſigné : mais il ne trouve

nullement ce qu'il cherche : le Duc s'étoit servi d'une fausse adresse & d'un nom supposé.

L'AMOUREUSE EXTRAVAGANTE,

ou la manie du Mariage.

DCXC^{e} FOLIE.

MADAME d'Illois n'est qu'à peine remise de la frayeur que lui a causée cette aventure, qu'elle entend tout-à-coup un grand bruit, & qu'elle voit entrer dans sa chambre une femme qu'on s'efforçoit en vain d'arrêter, & qui s'avançant vers elle les bras tendus, s'écria : — Je te retrouve donc enfin, idole de mon cœur ! Viens me sauter au cou : je suis toujours ta bien-aimée, & nous nous caresserons comme deux tendres tourtereaux. — A ces mots elle s'arrête, apperçoit la Marquise, paroît déconcertée, & jete autourde la chambre des regards inquiets. — Où donc s'est-il caché ce bel enfant ? pour-

ſuít-elle. O ciel ! l'aurai-je encore perdu ? Me l'auroit-on enlevé quand ma conſtance étoit ſur le point d'être couronnée ? Ah ! jamais il ne pourra vivre loin de mes charmes.

La Marquiſe auroit éclaté de rire, ſi elle n'avoit craint de fâcher la dame qui lui parloit. Notez que la figure du tendron qui vient de tenir des diſcours ſi paſſionnés, ſemble avoir été faite exprès pour la dementir. Repréſentez-vous un viſage maigre & livide, des yeux enfoncés au bas d'un front qui ne finit point, un nez de perroquet, qui en couvrant à moitié une bouche énorme, paroît en défendre l'entrée à un menton extrêmement pointu. Tout cela n'eſt point trop propre à inſpirer de l'amour, & l'on peut fort bien vivre éloigné de tant de charmes. C'eſt ce qu'il ſemble à Madame d'Illois. Mais elle prend le parti de diſſimuler, & de tâcher ſeulement de ſçavoir quelle eſt cette extravagante femme.

Cependant notre amoureuſe cherche par toute la chambre, & conti-

nue ſes tendres exclamations. Un homme qui étoit entré avec elle, voulant finir cette comédie, s'approche de la fenêtre, & s'écrie en regardant dans la rue : — Eh ! voilà monſieur le Chevalier d'Ornon qui paſſe. — A ces mots la dame ceſſe de fureter dans l'appartement de la Marquiſe, & ſort avec précipitation en diſant : — Quoi ! l'on vient de voir mon cher Chevalier ! Je vais courir après lui. — Auſſi-tôt qu'elle eſt diſparue, l'homme qui a eu le ſecret de l'obliger à ſe retirer, s'avance auprès de Madame d'Illois, lui fait des excuſes de la hardieſſe de cette femme, qui a oſé s'introduire juſques dans ſon appartement. — C'eſt une folle, ajoute-t-il, dont la manie eſt aſſez ſinguliere. Si je n'étois ſon proche parent, loin de m'affliger de ſes extravagances, il y a long-temps que je ne ferois qu'en rire, à l'exemple de ceux qui la connoiſſent. — Je lui pardonne volontiers, répond la Marquiſe, & je vous avoue que je ſuis très-curieuſe de ſçavoir quelle eſt ſa

folie. — Je vais vous satisfaire, replique le galant cavalier : les désirs d'une jolie femme doivent toujours être prévenus.

DCXCI[e] FOLIE.

Ma pauvre cousine, continue-t-il, a vieilli dans l'attente d'un époux. Je ne sçais pourquoi l'Hymen s'est s'est toujours éloigné d'elle, tandis que l'Amour sembloit la regarder d'un œil favorable. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a eu beaucoup d'amans, & qu'aucun d'eux n'a voulu rendre sa chaîne éternelle, puisqu'elle n'est point encore mariée, & que ce fut en tout temps sa plus forte envie. L'âge a fait disparoître ses charmes, &, ce qui ne l'a pas moins mortifiée, il a banni d'autour d'elle les soupirans. Mais elle n'a point perdu l'espérance d'unir son sort à celui de quelque homme aimable. En vain son miroir l'avertit de la décrépitude de ses attraits; en vain la froideur qu'on lui témoigne prouve que sa jeunesse est passée; elle

ſe flatte qu'elle eſt encore dans l'âge de plaire. Elle minaude lorſqu'on la regarde, ſe pince les levres avant de parler, & prend un petit air langoureux à chaque parole qu'on lui adreſſe. Rien de ſi comique (ſoit dit en paſſant) qu'une vieille femme coquette, qui, pour ſe donner des airs enfantins, s'étudie à faire maintes grimaces plus ridicules les unes que les autres. Ma chere couſine ne s'eſt jamais doutée que les manieres qu'elle affecte achevent de l'enlaidir, en même temps qu'elles apprêtent à rire à ſes dépens. Pour comble de folie, elle s'eſt aviſée de devenir ſérieuſement amoureuſe; comme ſi l'extrême paſſion qu'elle a d'être mariée, quoiqu'elle ait plus de cinquante ans, ne la rendoit point encore aſſez ridicule.

Il y a quelques années qu'elle eut occaſion de voir pour la premiere fois, à un grand ſouper, un jeune Officier, Lieutenant au Régiment de Picardie, beau comme l'Amour, frais comme la roſe qui vient d'éclor-

re, les yeux bleus, l'humeur enjouée, & qui cédoit ſouvent à une tendre mélancolie. Ma trop ſenſible parente ne put regarder avec indifférence un auſſi beau jeune homme : elle ſe mit à l'agacer, à le combler de politeſſes & d'attentions. Le militaire y répondit par honnêteté. Elle le pria de venir quelquefois chez elle ; il n'oſa la refuſer ; la ſeule complaiſance l'engagea de lui rendre de fréquentes viſites. Ma couſine prêta d'autres motifs à ſes aſſiduités ; elle s'imagina qu'elle en étoit adorée. Enfin un jour elle lui demanda s'il vouloit accepter ſa fortune, & devenir ſon époux. Toujours d'une politeſſe extrême, notre militaire craignit de faire un mauvais compliment à une Dame, s'il ſe piquoit d'être ſincere. Il répondit qu'il acceptoit la propoſition avec joie, & qu'il n'auroit jamais ſongé au bonheur qu'on venoit lui offrir. Repréſentez-vous les tranſports de ma vieille parente. Elle ſe crut pour le coup au printemps de ſon âge. Ses mines, ſes grimaces

redoublerent, & la rendirent encore plus ridicule. Elle courut apprendre à tout le monde son mariage, & qu'elle étoit aimée à la fureur. On eut autant de peine à croire l'un que l'autre. Quel dommage que la félicité dont elle s'enivroit n'ait duré qu'un moment!

L'honnête Officier n'avoit paru consentir à l'épouser que parce qu'il étoit à la veille de son départ. En effet, dès le lendemain qu'il eut promis de prendre pour sa légitime épouse notre vieille amoureuse, il monta dans sa chaise de poste, & se hâta de s'éloigner de Paris. On n'a plus entendu parler de lui depuis ce temps-là. Il y a toute apparence qu'il ne retournera jamais dans cette ville; il craindroit trop, en y revenant, d'être obligé de tenir sa parole.

Cependant ma pauvre cousine ne désespere point de le revoir: elle se flatte chaque jour qu'il va revenir se jeter à ses pieds, la presser de hâter l'instant qui doit les réunir pour toujours. Elle s'imagine même qu'il est

depuis long-temps à Paris, & que la ſeule difficulté de retrouver ſa demeure, qu'elle ſe perſuade qu'il a oubliée, l'empêche de voler auprès d'elle. Dans cette bizarre idée, il n'y a pas de mouvemens qu'elle ne ſe donne pour tâcher de le rejoindre. Elle eſt ſans ceſſe ſur pied, court toutes les promenades dans un même jour, fréquente affidument les ſpectacles, & ſe montre avec autant de ſoin que les actrices. Elle vous regarde tous les hommes ſous le nez, pour peu qu'ils aient les traits de ſon amant, & pouſſe de gros ſoupirs, qui doivent bien ſurprendre ceux qui en ignorent la cauſe.

DCXCII^e FOLIE.

Réſolue de le trouver à quelque prix que ce ſoit, elle ne ſe contente pas de le chercher elle-même; pluſieurs perſonnes la ſecondent, & ſçavent le ſecret de ſe bien faire payer de leurs peines. Les gens qu'elle a mis dans ſa confidence ſont des fripons qui flattent ſon foible par intérêt,

& feignent de faire beaucoup de démarches. Ma chere cousine possede une fortune honnête, & la prodigue à tous ceux qui donnent dans ses idées, & promettent de s'employer pour elle. Il suffit de la repaître d'espérances, de lui dire qu'on est sûr de déterrer son homme, qu'on croit l'avoir apperçu, qu'il ne s'agit plus que de le suivre & de sçavoir sa demeure; il suffit, dis-je, de la bercer de pareilles chimeres, pour en obtenir chaque jour de nouveaux présens. Si sa folie continue, comme il n'y a pas lieu d'en douter, elle achevera dans peu d'épuiser son bien. Ainsi ma parente se ruinera pour un amant qui n'existe que dans son imagination, tandis que la plupart des femmes du grand monde sont assez raisonnables pour ne se ruiner qu'en faveur d'amans présens & palpables.

Un des zélés serviteurs de ma bonne parente voulant sans doute éprouver sa générosité, vint lui dire un jour que son amant étoit aux Tuileries, & qu'il n'y avoit point de

temps à perdre si elle désiroit lui apprendre elle-même son adresse, & sçavoir la sienne. — Sitôt que je l'ai apperçu, ajouta-t-il, je me suis hâté de vous avertir, afin que ayiez la satisfaction d'être témoin des transports qu'il fera éclater en apprenant que vous l'aimez encore. — Jugez avec quel empressement elle courut à la promenade où elle se flattoit de trouver son cher Officier. L'homme adroit qui lui avoit promis un bonheur imaginaire, rioit en lui-même de la simplicité qu'elle avoit de le croire, & concluoit avec raison que sa tromperie réussiroit. Elle arrive au commencement de la grande allée, où tout le beau monde se rassemble les jours qu'il est du bon ton d'y paroître. L'homme qu'elle croit dans ses intérêts a soin de la retenir par sa robe, dans la crainte que la vîtesse de sa course ne dérange ses mesures. — Le voilà, lui dit-il en la forçant de s'arrêter tout court, & lui montrant de loin un jeune militaire à peu près de la taille de celui qu'elle ido-

lâtre. — O Ciel ! c'est lui-même, s'écrie ma vieille cousine : & la joie la trouble à tel point, qu'elle s'évanouit. On la porte dans un carrosse ; elle ne reprend connoissance qu'en arrivant chez elle. A peine a-t-elle repris l'usage de ses sens, qu'elle donne les marques de la plus vive douleur. — Que je suis malheureuse ! dit-elle. Sans l'évanouissement que m'a causé l'émotion qu'excite en nous la présence de l'objet qu'on aime, j'allois me faire connoître à mon cher Officier, j'allois le pénétrer de joie par les choses tendres que je me préparois à lui dire. — L'ami prétendu de ma pauvre cousine s'efforça de la consoler en lui promettant de rejoindre bientôt son amant, puisqu'il étoit dans Paris. Les belles paroles de cet homme lui rendirent sa premiere tranquillité. Afin de le remercier des soins qu'il avoit déja pris, & pour l'engager à continuer ses démarches, elle lui fit un présent considérable.

DCXCIII^e FOLIE.

C'eſt ainſi que ma bonne parente eſt le jouet de ceux qu'elle regarde comme ſes meilleurs amis. Une fois l'on vint lui cauſer la joie la plus vive ; elle parut pour le coup toucher à la fin de ſes peines. On lui annonça que ſon amant, conduit par l'amour, brûlant d'impatience de remplir ſes promeſſes, étoit arrivé à Paris ; qu'il logeoit à tel endroit, & qu'elle alloit inceſſamment le voir à ſes pieds. Quoiqu'il ne fallût attendre qu'un ſeul jour, elle ſentit que ſa patience ne pourroit jamais aller juſques-là. Elle ſe fit indiquer ſa demeure, & courut tout de ſuite jouir de la préſence de ſon bien-aimé.

Elle arrive à l'hôtel garni où l'on lui avoit dit que demeuroit ſon cher militaire : elle demande un Officier du régiment de Picardie : on lui indique ſon appartement : elle monte avec la rapidité d'une tendre amante qui va rejoindre le mortel qu'elle idolâtre, dont elle eſt depuis long-temps ſé-

parée. O cruel contre-temps ! Elle ne trouve qu'un laquais, qui lui dit que ſon maître eſt ſorti, & qu'on ne pourra lui parler que le lendemain matin. Ma chere couſine auroit paſſé la nuit à l'attendre, ſi elle ne s'étoit heureuſement imaginé qu'il falloit le préparer à recevoir ſa viſite, de crainte que la ſurpriſe, jointe au plaiſir qu'elle alloit éprouver, lui cauſant une émotion trop vive, ne le fît mourir de joie. Afin de prévenir un pareil malheur, elle s'arrêta à un expédient qui lui parut merveilleux. — C'eſt bien ici que demeure le Chevalier ? dit-elle au domeſtique. — Oui, Madame. — Officier au régiment de Picardie ? — Oui, Madame. —C'eſt un grand garçon, fait au tour, d'une figure tout-à-fait ſéduiſante ? Il chante à ravir ? Sa gaieté fait les délices de ceux qui le connoiſſent ? — A chaque queſtion on lui répond : *Oui, Madame.* — Eh bien ! s'écrie-t-elle en s'avançant vers la chambre où couchoit l'Officier, je puis agir auſſi librement que chez moi ; votre

maître ne le trouvera pas mauvais. Je veux écrire; approchez une table: apprenez à m'obéir, puiſque bientôt j'aurai droit de vous commander. — Le domeſtique, fort étonné, la ſert reſpectueuſement, & la laiſſe faire tout ce qu'il lui plaît. Elle écrit à ſon amant une lettre de quatre pages, dont les expreſſions tendres, emportées, témoignoient la liaiſon la plus intime, & les égaremens d'un cœur livré ſans réſerve à l'amour. L'éloquence ne brilloit point dans cette galante miſſive; c'étoit un galimatias à perte de vue, un vrai modele de ridicule. Après l'avoir ſoigneuſement cachetée, elle recommanda au laquais de la donner à ſon maître ſitôt qu'il arriveroit, & ſe retira l'ame ſatiſfaite & tranquille, perſuadée que la précaution qu'elle venoit de prendre, garantiroit ſon amant des dangers d'une joie trop ſubite.

DCXCIV^e FOLIE.

L'Officier relut pluſieurs fois cette épitre amoureuſe ſans y rien com-

prendre ; & ce que lui dit son laquais augmenta sa surprise. La singularité de l'aventure le plongea pendant quelques instans dans une profonde rêverie. Toutes réflexions faites, il s'imagina que l'erreur de quelque belle Dame lui procuroit une bonne fortune. Mais sans trop s'inquiéter si c'étoit lui ou bien un autre que l'on étoit venu chercher, il résolut d'avoir sa part des faveurs de l'inconnue. Trop de délicatesse en amour nous empêche souvent d'être heureux ; & puis un militaire ne cherche pas tant de façons. Il ordonne à son domestique de faire entrer la Dame dans sa chambre, à quelque heure qu'elle vienne le lendemain matin, & lui enjoint de tenir les volets & les rideaux des fenêtres exactement fermés, & de ne les ouvrir qu'à un certain signal. S'il s'étoit fait dépeindre la beauté en faveur de laquelle il prenoit tant de précautions, je doute qu'il se fût occupé des moyens de faire sa connoissance. Mais il l'oublia tout net, & en fut

puni. Peut-être se figura-t-il bonnement qu'il n'y a que les jolies femmes qui soient susceptibles des impressions amoureuses.

Ma tendre cousine se rendit dès six heures du matin chez l'Officier. Le domestique, selon les instructions qu'il avoit reçues, l'introduisit dans la chambre de son maître, où l'obscurité étoit si grande, qu'elle se seroit heurtée à chaque pas, s'il ne l'eût conduite par la main jusqu'à une chaise placée dans la ruelle du lit. L'on s'excusa d'ouvrir les fenêtres sur ce que le grand jour blessoit les yeux de l'Officier, auquel il étoit survenu, dit-on, une petite incommodité. — Eh quoi ! mon cher enfant, vous êtes malade ? s'écria ma cousine, en le serrant de toutes ses forces. C'est sans doute l'excès du plaisir qui trouble vos sens. Pour moi, je vous avouerai que je suis si transportée, que je ne me porte guere mieux que vous, & que je suis prête à m'évanouir. Allons, prenons courage ; nous voilà réunis. Je suis vo-

tre tourterelle, vous êtes mon tourtereau : nous passerons notre vie à *roucouler* nos amours. — Elle débita mille extravagances pareilles, dont je n'ai eu garde de charger ma mémoire, & qu'elle m'a fidellement rapportées ; car j'ai l'honneur d'être son confident.

Je ne sçais si l'Officier se contenta de former avec elle un tendre dialogue : l'obscurité qui régnoit dans l'appartement, l'heure, l'occasion, tout auroit pu le rendre téméraire. Quoi qu'il en soit, ma parente a passé légérement sur cet endroit de son aventure : je suivrai son exemple. Notre militaire, impatient de voir le tendron que la fortune avoit mis dans ses bras, & ne doutant point qu'il n'eût bien des charmes à admirer, fit le signal convenu. Son laquais ouvrit brusquement les rideaux & les volets, de sorte que les rayons du soleil vinrent éclairer le lieu de la scene. Comme éblouis de la vive lumiere qui se répandit tout-à-coup, nos amans parurent douter du témoi-

gnage de leurs yeux, & se regarderent quelques instans sans ouvrir la bouche, laissant lire seulement sur leurs visages tout l'étonnement & le chagrin qu'ils éprouvoient à leur aspect. Mais chacun d'eux étoit agité de sentimens bien opposés. Ma pauvre cousine étoit désespérée de sa méprise : le militaire ressentoit la derniere confusion d'avoir prodigué tant de caresses au squelette, à la vieille décharnée qu'il voyoit à côté de lui. Il revint le premier de sa consternation, & se mit à éclater de rire. — En vérité, Madame, dit-il enfin à ma parente, qu'il achevoit de déconcerter, il faut avouer que si nous nous sommes trompés tous les deux, mon erreur a été plus grande que la vôtre. Je vous demande pardon de la peine que vous avez prise : vous ne trouverez point ici ce que vous étiez venue chercher, & vos charmes sont trop rares, trop respectables, pour que j'ose prétendre à les posséder : ainsi bonjour, je vais dormir. — Ma vieille cousine, avant de se retirer,

lui repréſenta qu'elle ſeroit expoſée aux traits de la médiſance, ſi l'on ſçavoit qu'elle ſe fût rendue toute ſeule dans la chambre d'un jeune homme. Elle exigea qu'il lui remît ſa lettre, la déchira en mille pieces, & le pria d'avoir de la diſcrétion. Le militaire, en ſouriant de ſes craintes, l'aſſura qu'une femme comme elle étoit au-deſſus de la critique.

CONCLUSION

de l'Amoureuſe extravagante, ou de la manie du Mariage.

DCXCV[e] FOLIE.

LA honte que lui cauſa cette aventure ne l'a point guérie de ſon ridicule amour : elle ne ceſſe de parler de ſon cher militaire, de ſoutenir qu'il l'adore, & qu'un jour il viendra dégager ſa parole. Pour peu qu'elle vous connoiſſe, il faut eſſuyer le

récit de ſa ridicule paſſion, qu'elle recommence toujours, pour comble d'ennui. Êtes-vous quelques inſtans avec elle? vous l'entendez gémir, ſoupirer tout bas. En lui diſant que l'on croit avoir vu ſon amant à tel endroit, vous la feriez courir au bout de Paris; & il lui arrive aſſez ſouvent de faire de pareilles promenades. En honnête parent, j'ai fait mon poſſible pour la rendre plus raiſonnable, & juſqu'à préſent mes remontrances ont été en pure perte. Comme je paſſois avec elle devant votre porte, elle a cru voir entrer chez vous, Madame la Marquiſe, le militaire qu'elle chérit, & dont ſon imagination lui repréſente toujours l'image. J'ai eu beau vouloir la retenir; elle a couru plus vîte que moi: j'ai pris le parti de la ſuivre, afin de vous prier d'excuſer ſa hardieſſe en faveur de ſa folie.

Mais l'étrange amour que ma vieille couſine conſerve pour le Lieutenant de Picardie, ne l'empêche point de ſonger au mariage. Si elle trouvoit

quelqu'un qui voulût de sa personne décrépite, elle feroit bientôt inconstante. Par une bizarrerie tout-à-fait singuliere, elle se donne autant de peine pour trouver un mari, que pour déterrer son cher Officier. Je suis tenté d'en conclure que son amant prétendu ne lui tient tant au cœur que parce qu'il lui avoit promis d'en faire sa légitime épouse. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle tremble de mourir avec le nom de fille. On est sûr d'en être bien reçu dès que l'on parle de mariage; & rien de si plaisant que l'impatience qu'elle témoigne de terminer bien vîte, lorsqu'elle croit avoir trouvé un futur époux. Ce Chevalier d'Ornon, que j'ai feint de voir passer dans la rue afin de l'éloigner d'ici, est un de ceux qui se divertissent à la persuader qu'ils sont amoureux de ses charmes, & qu'ils soupirent après l'instant de s'unir à elle par des liens éternels.

SUITE DE L'HISTOIRE

du Marquis d'Illois.

DCXCVI^e FOLIE.

LE cousin de la vieille amoureuse ayant terminé sa narration, prit congé de Madame d'Illois. Nous allons aussi la quitter pour quelque temps, & retourner au Marquis, dont les ridicules ne sont pas moins dignes de curiosité que ceux que nous venons de passer en revue : ils peuvent corriger les fous, & réjouir les sages.

Nous avons laissé M. d'Illois excédé d'ennui dans le sein des plaisirs, écoutant l'histoire des voyages & des aventures de Milord Wartong, son intime ami. Il éprouve ce dégoût, cette satiété qui suivent ordinairement la paisible jouissance de tout ce qui nous flatte le plus, & qu'on veut nous donner comme un correctif cruel de la félicité des grands, sans songer

que ſi le bonheur ceſſe de leur paroître piquant, c'eſt à force de le goûter. Le récit de Milord diſſipe en effet la mélancolie du Marquis, & le rappelle aux plaiſirs. Son ennui ne provenoit que de l'embarras où il étoit d'imaginer des amuſemens pour paſſer une partie de la journée. La voilà écoulée dans des occupations qu'il n'avoit point prévues ; & c'eſt une grande obligation qu'il a aux ſoins de Milord ; car les gens déſœuvrés trouvent quelquefois les heures bien longues.

De trois maîtreſſes que M. d'Illois ſe propoſoit d'entretenir par air, par oſtentation, & qu'il a choiſies ſur les trois fameux théâtres de Paris, afin de ſe conformer à l'uſage, qui veut que nos jeunes Seigneurs à la mode ne ſe ruinent qu'en faveur des actrices ; des trois nymphes, dis-je, auxquelles on l'a vu prodiguer tant de richeſſes, il ne lui en reſte plus que deux, depuis qu'il a abandonné ſa divinité d'Opéra au coiffeur qui partageoit *gratis* les bonnes graces de la

belle, qu'on lui faiſoit payer ſi cher. Le voilà donc reſtreint à ſa fiere *Melpomene*, & à la mine friponne de ſa ſémillante cantatrice. Il ne va pas tarder à s'appercevoir qu'une comédienne eſt auſſi inconſtante que le ſont les demoiſelles de l'Opéra.

Après avoir remercié Milord Wartong du plaiſir que lui a procuré l'hiſtoire de ſes voyages, le Marquis vole aux François. L'on repréſente une tragédie célebre. Un Sultan amoureux d'une belle eſclave jouit de la douceur d'en être aimé : la jalouſie vient tout-à-coup troubler ſon bonheur ; & dans un tranſport furieux dont il n'eſt pas le maître, il tue le malheureux objet de ſa tendreſſe. Cette piece excellente, où l'Auteur a ſi bien dépeint les plaiſirs & les peines de l'amour, & les agitations d'une tendre amante, qui balance entre ſa religion & celui qu'elle aime ; ce drame admirable attire tous les jours un grand nombre de ſpectateurs, qui ne peuvent s'empêcher de répandre des larmes, comme s'ils

la voyoient pour la premiere fois. Mais ce n'eſt point la réputation de cet ouvrage immortel qui conduit M. d'Illois aux François ; il ne vient que pour voir jouer ſa Melpomene. La maniere dont elle s'acquitta de ſon rôle, fit ſoupçonner qu'elle avoit l'ame très-ſenſible, & lui mérita de nouveaux applaudiſſemens.

La piece finie, le Marquis, ſelon l'uſage, ſe montre dans les foyers, agace les actrices, fait le bel eſprit avec les acteurs à la mode, critique le talent des comédiens avec quelques Poëtes dramatiques. Las de la cohue, il cherche des yeux ſa Melpomene. Ne l'appercevant point, étonné qu'elle néglige de venir recevoir l'encens flatteur que les oiſifs des foyers prodiguent ordinairement aux divinités qui viennent de briller ſur la ſcene, il s'inquiete de cette nouveauté, juſqu'alors ſans exemple, & monte dans ſa loge. En arrivant près de la porte il entend parler à demi-bas, & pouſſer des ſoupirs entrecoupés. Il écoute, & par-

vient à saisir ces paroles : — Modérez votre amoureuse ardeur..... Quoi ! cruel, tu veux donc triompher de moi en tout lieu ?... Ah ! la réalité dont nous jouissons est cent fois au-dessus de l'illusion & du prestige du théâtre. — On répete peut-être quelque rôle, dit le Marquis en lui-même : j'en juge au ton de dignité avec lequel on a prononcé les mots que je viens d'entendre. — Dans cette persuasion il pousse la porte, qui n'étoit fermée qu'au loquet : elle s'ouvre ; & quel spectacle vient s'offrir à ses yeux ! Il voit sa Melpomene couchée sur un lit de repos, se débarrasser des bras d'un homme, que son habit de costume annonçoit pour un acteur. Il l'envisage, & le reconnoît pour le Sultan qui vient de poignarder la belle qu'il accabloit de caresses. — Excusez-moi, Princesse, dit M. d'Illois en contrefaisant la maniere de parler de sa Melpomene ; pardonnez si je porte dans ces lieux des regards téméraires. C'en est fait, je ne troublerai plus vos occupations

importantes. Le Sultan vous rappelle à la vie ; je vous félicite de votre résurrection. Continuez de jouer la piece que j'ai malheureusement interrompue ; elle vaut bien celle que vous représentiez en public. — Sans attendre que les deux acteurs soient revenus de leur trouble, il sort en éclatant de rire, bien résolu de ne jamais revoir l'auguste Melpomene.

DCXCVII^e FOLIE.

Un souper délicat auquel il étoit invité depuis long-temps, & qui le retient à table une partie de la nuit, l'empêche de rendre visite le soir même à sa jolie chanteuse, la seule de ses trois maîtresses qui lui reste. Il se leve sur les onze heures du matin, & forme le dessein d'aller lui souhaiter le bonjour. Ce n'étoit qu'à la sortie du spectacle, & certains jours de la semaine qu'il avoit coutume de se rendre chez la belle. Mais il change l'ordre des choses, persuadé qu'il ne peut manquer d'être bien reçu de la cantatrice, quelle que soit

l'heure qu'il prenne pour lui faire sa cour. D'ailleurs il a besoin de se consoler des deux infidélités qui l'ont accablé coup sur coup : car, sans aimer absolument une femme, l'on est toujours sensible à son inconstance ; elle humilie notre amour-propre.

M. d'Illois se repaissant d'avance des plaisirs qu'il va goûter dans les bras de la cantatrice, se peignant le sourire enchanteur qui embellit la friponne à l'aspect de son amant, se hâte d'arriver *incognito*. — Est-elle à sa toilette ? dit-il en entrant chez l'aimable nymphe. — Non ; elle est encore au lit, répond un homme qui se promenoit à grands pas dans l'antichambre. — Oh ! oh ! que faites-vous ici ? demande encore M. d'Illois en fixant celui qui vient de lui répondre, & le reconnoissant pour un chanteur. — Le virtuose se trouble, & cherche à s'esquiver. — Vous ne m'échapperez pas, s'écrie M. d'Illois en le saisissant au collet. Je veux sçavoir ce qui vous amene dans cette

maiſon, ou je vous jette par la fenêtre. — Hélas ! Monſieur le Marquis, chaque matin je viens chez Mademoiſelle *Aſora :* l'on me fait attendre ſouvent plus d'une heure avant de m'introduire près d'elle : je la trouve au lit, & cette beauté complaiſante daigne me permettre d'y prendre place. Mais je ne ſçais pour qui l'on réſerve ce conſommé, dont l'odeur frappe ſi délicieuſement l'odorat, & que vous voyez dans cette écuelle d'argent. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il n'eſt point deſtiné pour moi, & que l'écuelle eſt toujours vide lorſque je ſors d'auprès de ma maîtreſſe.

Ce diſcours inſpire à M. d'Illois une terrible jalouſie. Il court précipitamment au lit de la cantatrice, tire les rideaux, apperçoit quelqu'un qui s'efforce de ſe cacher ſous les couvertures. Saiſi de fureur à cette vue, il arrache les voiles dont l'on veut en vain s'envelopper : il diſtingue clairement les traits du premier chanteur de ce théâtre où brille l'infidelle.

fidelle. — Quoi ! s'écrie-t-il, trois amans à-la-fois ! Mademoiselle a de la prudence, & se précautionne en cas de veuvage. Je vois bien que je suis de trop aujourd'hui. Je vais céder ma place à mon second, qui attend patiemment son tour dans l'antichambre. Pour vous, Monsieur, ajoute-t-il avec un souris amer, vous pouvez vous lever; l'excellent consommé qui doit réparer vos forces est prêt depuis long-temps : vous en avez sans doute besoin. — A ces mots il se tetire, non en riant, mais de très-mauvaise humeur. Cette derniere infidélité achevant de mortifier son amour propre, le pénetre de douleur, que ses efforts & ses réflexions ne servent qu'à rendre plus cruelle... O sexe trop charmant, qui regnes impérieusement sur l'ame sensible d'un jeune homme que son penchant à t'adorer rend crédule & facile ! combien tes perfidies lui font-elles passer des jours douloureux ! C'est une folie de s'affliger des maux que tu causes : on le dit au moins lorsqu'on

eſt indifférent. Pour moi, que le feu de la jeuneſſe, & peut-être les plaiſirs de l'amour contraignent d'adorer les femmes, je vous connois, ſexe aimable & dangereux : déja victime de vos caprices & de votre légéreté, quel triſte avenir dois-je prévoir ? N'ai-je pas raiſon de m'écrier : Malheur à celui qui eſt né avec un cœur trop tendre !

DCXCVIII[e] FOLIE.

Que la félicité des riches & des grands eſt digne d'envie ! Ils peuvent ſe procurer les faveurs d'un jeune objet au minois ſéduiſant, à l'œil tendre & fripon ; ils goûtent la douceur de faire du bien à la beauté qu'ils aiment, & d'être ſûrs qu'elle s'attachera par reconnoiſſance, ſi ſon cœur eſt honnête ; tandis que l'indigent ſe conſume en ſoupirs aux pieds de ſa maîtreſſe, & ne parvient à être écouté qu'à force de ſoins pénibles & de perſévérances fatigantes. Le riche triomphe dès les premiers jours qu'il fait entendre ſes vœux ; il n'éprouve

que cette douce résistance qui rend le bonheur plus piquant. Ce n'est pas là que se borne sa félicité, considérée du côté des plaisirs de l'amour, les seuls vrais biens de la vie, selon tant de Philosophes. S'il est abandonné, trahi, trompé par la beauté qu'il chérit, il en trouve tout de suite une autre qui le console de la perte de l'infidelle; au lieu que celui dont la fortune est bornée, ne peut de sitôt calmer son cœur déchiré, lorsqu'il est certain de l'inconstance de l'objet qu'il adore, & dont il avoit eu tant de peine à triompher.

M. d'Illois est trop ennemi du chagrin, pour ne pas chercher à dissiper la mélancolie à laquelle il se livre malgré lui. Il voit bien qu'il lui faut une maîtresse : car n'avoir que sa femme, rien n'est si pitoyable, si bourgeois ; & le bon ton veut qu'on ait à ses gages quelque beauté complaisante. Mais il aimeroit mieux se couvrir du ridicule inoui de s'élever au-dessus de la mode & du bel usage, quelque soin

qu'il ait toujours pris de s'y conformer, plutôt que d'entretenir encore des demoiſelles de théâtre, dont l'expérience ne lui a que trop découvert l'humeur volage. Il ſe décide à choiſir parmi les *femmes du monde*, c'eſt-à-dire parmi ces divinités toujours propices aux grands & aux Créſus, à qui elles doivent l'or & les pierreries qui les couvrent. Ne ſe piquant plus d'une ſingularité ſans exemple, il ne veut s'attacher qu'une ſeule de ces brillantes idoles parées des dépouilles de leurs adorateurs. Mais il veut au moins que celle qu'il préférera jouiſſe d'une célébrité qui la mette de beaucoup au-deſſus de ſes rivales. Il ſçait que pour juger des biens & de la dignité de quelques-uns de nos jolis Seigneurs, on ſe contente ſouvent de demander quelle eſt la femme qui lui appartient.

En conſéquence de ſes lumieres, après avoir mûrement réfléchi, autant que l'exige l'importance du ſujet, il forme le deſſein de donner le

mouchoir à la séduisante Lisis, qui mérite d'autant mieux la préférence qu'il lui accorde, que sa réputation est faite depuis long-temps, & qu'elle coûtera beaucoup plus cher qu'aucune des demoiselles de son état.

DCXCIX^e FOLIE.

Tout autre que M. d'Illois trouveroit qu'il n'est point facile de se procurer la petite Lisis. Dans l'instant qu'il se proposoit de l'avoir, elle est entretenue par un riche Financier, qui lui prodigue les diamans, les voitures du dernier goût, les laquais, les fêtes, les bals. Or jugez de la difficulté de l'entreprise. Il semble que messieurs les Crésus aient découvert le secret de rendre moins légeres les belles qu'ils honorent de leurs faveurs. Pour qu'on puisse les résoudre à changer, il faut qu'on leur allegue des raisons bien solides.

Sans s'effrayer des obstacles à surmonter, le Marquis épie l'instant d'informer de ses desseins Mademoi-

ſelle Liſis. C'eſt à la comédie qu'il lui fait ſes propoſitions, & que le marché fut conclu. Nos ſpectacles ſont plus utiles qu'on ne le croit communément. Pour ne parler ici que d'un de leurs avantages, ils ſervent à produire dans le monde les filles charmantes qui viennent ſe montrer dans les loges, où elles ſont plus occupées à minauder, à prêter l'oreille aux offres qu'on leur fait, qu'à faire attention à ce qui ſe paſſe ſur le théâtre. Le Marquis ayant apperçu Mademoiſelle Liſis toute ſeule dans une loge, s'y préſente reſpectueuſement. La belle ſourit, ſe pince les levres, s'enfle dans ſon corps afin de faire monter ſa gorge, ſe penche nonchalamment ſur M. d'Illois en jouant de l'éventail. Pendant leur converſation elle éclate ſouvent de rire. Malheur à ceux qui ſont auprès d'elle, & qui veulent entendre ce que diſent les acteurs !

Je ne ſçais de quel taliſman ſe ſert M. d'Illois pour adoucir en ſa faveur cette belle qui voit à ſes pieds tous

les trésors de la finance : il ne la quitte qu'après qu'elle lui a promis de congédier son vieux Crésus ; & l'on prétend (mais je ne puis l'affirmer) que dès le soir même il jouit des droits & privileges du riche Midas. Peut-être que Mademoiselle Lisis est plus flattée d'appartenir à un grand Seigneur qu'à un homme d'une naissance obscure : ajoutons encore qu'elle va satisfaire tout à-la-fois & son intérêt & son ambition.

DCC^e FOLIE.

Aussi-tôt que ses arrangemens sont faits avec M. d'Illois, elle écrit au Financier que des raisons de la derniere importance l'obligent de le prier de ne plus songer à elle. Le Midas se doute bien qu'il est supplanté. Dans le dépit qu'il en conçoit, il alloit voler chez l'infidelle, briser ses glaces & ses porcelaines, ainsi que cela se pratique dans la plupart des ruptures. Le laquais qui lui a remis le billet fatal, l'arrête en lui confiant le nom du Seigneur qui le remplace.

Inſtruit du rang de ſon ſucceſſeur, notre Créſus n'oſe ſe venger de la perfide ; il prend le parti de lui témoigner plus de mépris que de colere, & de lui laiſſer même tous les meubles & les bijoux dont il lui a fait préſent.

Si Mademoiſelle Liſis a lieu d'être contente d'un procédé auſſi honnête, M. d'Illois n'en eſt nullement ſatisfait. Il s'attendoit que le Financier reprendroit tous ſes dons ; & c'eſt avec chagrin qu'il ſe voit trompé dans ſes eſpérances. L'avouerai-je ? Il s'eſt épris d'une forte paſſion pour ſa nouvelle maîtreſſe. Par une bizarrerie dont le cœur humain eſt ſeul capable, il voudroit ſe perſuader qu'il eſt le premier qui ait fait naître en elle les feux de l'amour ; qu'il eſt le premier qu'elle ait enivré de plaiſirs. A force de chercher à croire une choſe auſſi éloignée de la vraiſemblance, peu s'en faut qu'il ne parvienne à la regarder comme réelle ; ainſi que les menteurs de profeſſion, à force de débiter les mêmes

menſonges, s'imaginent enfin que ce ſont des vérités. M. d'Illois, au milieu des efforts qu'il fait pour ſe flatter de ſa chimere, voit avec peine les richeſſes que Mademoiſelle Liſis doit aux ſoins généreux de ſes adorateurs, & particuliérement à la prodigalité du Financier : ces richeſſes lui rappellent malgré lui des idées qu'il s'efforce de chaſſer de ſa mémoire.

Afin que rien ne trouble l'illuſion dont il ſe berce, il exige que Mademoiſelle Liſis vende ſes meubles, ſes diamans, ſes robes, ſon linge, ſes équipages, & généralement tout ce qu'elle poſſede, ſans réſerver la moindre bagatelle. Il conſent ſeulement, non ſans beaucoup de répugnance, qu'elle ſe faſſe des rentes des ſommes qui lui reviendront de la vente de ſes effets; encore eſt-ce à condition qu'on ne lui en parlera jamais. Ai-je beſoin de dire que pour obtenir ce ſacrifice, il commence par loger la belle auſſi ſuperbement qu'elle l'étoit, par la couvrir de pierreries

encore plus riches que celles dont il l'oblige de se défaire, & par lui prodiguer, en un mot, tout ce qui flatte le luxe & la vanité des femmes? Il est au comble de sa joie; l'objet qu'il idolâtre ne possede rien qui ne vienne de lui. Il s'imagine actuellement qu'il est le premier auquel Lisis ait accordé ses bonnes graces; & cette certitude, toute chimérique qu'elle est, met le comble à son bonheur.

AVENTURES

de la Femme au palais d'argent.

DCCIe FOLIE.

A la vue des extravagances que cette nouvelle maîtresse fait faire au Marquis d'Illois, on la croit peut-être digne d'enflammer tous les cœurs. Je présume qu'on se la représente au printemps de son âge, & qu'on lui prête tous les charmes dont l'ima-

gination eſt ſi libérale. Que va-t-on penſer du goût de M. d'Illois, quand j'aſſurerai que Mademoiſelle Liſis n'eſt ni jeune, ni abſolument jolie, & qu'elle fut autrefois les rebuts de la canaille ? Le Marquis eſt pourtant excuſable : car l'Amour eſt aveugle ainſi que la Fortune ; & lorſque nos Seigneurs portent leurs hommages aux *filles du monde*, à ces demoiſelles qui ſemblent être les égales des femmes de condition, ce n'eſt ni le mérite ni la beauté qu'ils préferent ; ils ne cherchent ordinairement que la célébrité. Je crois l'avoir déja dit ; mais une vérité vaut bien la peine qu'on la répete.

Si Liſis ne peut être miſe au rang des jolies femmes, on ne ſçauroit la placer non plus dans la claſſe des laides. Sa phyſionomie bouchonnée & mutine lui donne un air tout-à-fait piquant ; ſes grands yeux noirs brillent d'un feu dont on a peine à ſoutenir l'éclat. Quel malheur qu'ils ſoient cernés, & que ſes joues un peu tirées atteſtent que

les plaiſis terniſſent autant les charmes d'une belle perſonne, que les ravages du temps ! Sa taille eſt haute, fine & dégagée : elle a plus de trente-cinq ans, & paroît n'en avoir que vingt, graces aux ſecours de la toilette & de l'art, qui démentent la nature autant qu'ils l'embelliſſent.

Je penſe que le lecteur ne ſera pas fâché de connoître plus particuliérement Mademoiſelle Liſis. Je vais raconter les aventures ſingulieres & peu vraiſemblables qui lui ſont arrivées. L'épiſode que j'introduis ici pourra peut-être amuſer, & n'eſt point auſſi déplacé que la plupart de ceux de nos tragédies.

Cette beauté ſi fiere, ſi délicate, qui copie ſi bien les airs d'une Ducheſſe, n'eſt pourtant que la fille d'un de ces artiſans dont l'art utile ſçait rendre neuves de vieilles chauſſures. Afin de m'exprimer d'une maniere plus ſimple, je dirai ſans détour que le pere de Mademoiſelle Liſis eſt un honnête ſavetier, *bourgeois de Paris*, très-connu dans ſon

quartier ſous le nom de pere Lucas. Le bon homme perdit ſa femme lorſque la petite Liſis commençoit à devenir grande, & que ſes charmes naiſſans attiroient déja l'attention des jeunes gens du voiſinage; ce qui ne lui cauſa pas peu d'embarras. Que faire? Comment garder une fille, qui a tant de peine à ſe garder elle-même? Quoique pauvre, il aimoit l'honneur; il ſe réſolut à quitter ſa boutique du coin, & à venir battre ſes ſemelles dans ſon grenier, obligeant la petite Liſis à ravauder de vieux bas auprès de lui. C'étoit là le noble métier qu'on avoit fait apprendre à celle qui devoit un jour rouler carroſſe : tant il eſt vrai qu'on ne ſçauroit lire dans l'avenir!

Or Mademoiſelle Liſis étoit fort pareſſeuſe dans ſa jeuneſſe; ce qui ſembloit annoncer qu'elle ne s'occuperoit par la ſuite qu'à faire des nœuds. Le pere Lucas, qui ne ſe piquoit point de deviner, vouloit qu'elle eût toujours l'aiguille à la main, & juroit comme un dragon

lorſqu'il la ſurprenoit à ne rien faire. Pour lui perſuader qu'une fille devoit aimer le travail, & que l'honneur d'être née à Paris ne ſçauroit la diſpenſer de s'occuper à quelque choſe (1), il lui débitoit nombre de harangues pathétiques, compoſées à l'in-promptu, dans leſquelles dominoit au moins le bon ſens ; qualité qui ne ſe trouve pas toujours dans celles qui ſont les plus étudiées. Il n'étoit jamais ſi éloquent que lorſqu'il revenoit du cabaret ; & ce bonheur lui arrivoit cinq fois la ſemaine. Mais il avoit beau jurer, s'époumoner, s'épuiſer en longs diſcours, la petite opiniâtre n'en travailloit pas davantage. Las de voir ſes remontrances inutiles, il ſe mit à la battre d'importance. Ce moyen lui parut ſans doute plus commode pour faire entendre raiſon ; car dès qu'il l'eut mis en pratique, il ne

(1) L'Auteur veut apparemment donner à entendre que la plupart des Pariſiennes ont un grand penchant à l'oiſiveté.

ceſſa, du matin au ſoir, de rouer de coups la pauvre créature. Il faut avouer que Liſis étoit alors digne de pitié : le pere Lucas eſt un tant ſoit peu brutal ; & ſi le vin le rend éloquent, il lui échauffe auſſi trop la cervelle.

Qu'arriva-t-il ? La pauvre enfant s'impatienta d'être ſans ceſſe battue. Elle conſidéra que les procédés des jeunes gens qui lui contoient fleurettes étoient bien différens. La comparaiſon qu'elle fit de leurs manieres tendres & polies avec les mauvais traitemens de ſon pere, ne fut nullement à l'avantage de ce dernier. Elle en devint plus diſpoſée à écouter les jolies choſes qu'on lui diſoit : outre le trouble de ſon cœur, certains déſirs dont elle étoit agitée l'engageoient aſſez à ne rebuter perſonne. Un jeune grivois, fort libertin, par parentheſe, chez qui elle alloit quelquefois ſous prétexte de lui porter de l'ouvrage, s'apperçut de ſes diſpoſitions favorables, & ſçut en profiter. Il déroba les premieres fa-

veurs de l'innocence; & la brutalité du pere de Lisis fut la cause du déshonneur de sa fille.

DCCII^e FOLIE.

La pauvre enfant perdit dans le même jour le trésor le plus précieux des jeunes personnes, & gagna une maladie cruelle, dont le nom seul fait frémir. Le venin qui lui fut communiqué s'insinua lentement dans son sang, & n'en corrompit la masse que par des progrès insensibles. Elle conserva long-temps sa premiere fraîcheur, & les lis & les roses de son teint. Elle étoit loin de prévenir les maux qui la menaçoient; & ceux qui la voyoient si gentille, si vermeille, n'avoient garde de s'imaginer que le serpent étoit caché sous les fleurs.

La mine friponne & trompeuse de la petite Lisis enchanta un grave Notaire, qui la lorgnoit du coin de l'œil chaque fois qu'il la voyoit passer. A son maintien modeste il ne douta point que ce ne fût un Agnès;

& monſieur le Garde-notes, accoutumé à convoiter le bien du prochain, déſira dans ſon cœur de paſſer quelque acte entre la petite & lui. Il l'appelloit ſouvent, &, prenant un air patelin, il lui faiſoit doucement ſes propoſitions. — Si vous vouliez, belle enfant, diſoit-il, je vous mettrois dans une grande chambre, où rien ne vous manqueroit : j'en jure par mon étude. — Ces magnifiques promeſſes ne cauſoient aucune tentation à la jeune Liſis. Il lui reſtoit encore des ſentimens d'honneur, dont l'amour ſeul avoit pu triompher. Elle ſe défendoit des careſſes du Notaire en vrai lutin, & s'eſquivoit auſſi-tôt qu'elle en trouvoit l'occaſion. Une jeune beauté eſt ordinairement plus rétive, plus farouche, quand elle n'eſt en proie qu'à des déſirs naiſſans, que lorſque les paſſions ſe ſont tout-à-fait emparées de ſon tendre cœur.

Liſis auroit long-temps réſiſté aux vives inſtances du Notaire ; mais le pere Lucas, rentrant un ſoir plus ivre

que de coutume, s'emporta de nouveau contre sa fainéantise, & lui donna un si furieux coup de pied dans le ventre, qu'il la jeta par terre sans connoissance. Le lendemain la pauvre créature fit son paquet sans mot dire, & courut implorer la protection du Notaire, qui se vit au comble de ses vœux lorsqu'il s'y attendoit le moins.

DCCIII^e FOLIE.

Monsieur le Garde-notes crut posséder une vestale, & s'imagina que l'Amour lui avoit réservé un trésor bien rare dans nos villes, & après lequel l'Hymen court presque toujours en vain. Il logea la petite Lisis dans un bel appartement, pourvut abondamment à ses besoins, lui fit quitter ses habits trop simples, trop unis ; lui en donna d'autres plus magnifiques ; tellement qu'elle étoit méconnoissable. Combien voyons-nous tous les jours de pareielles métamorphoses ! L'amoureux Notaire rendoit *incognito* de fréquentes visi-

tes à sa bien-aimée, auprès de laquelle il avoit placé une vieille cuisiniere qui veilloit aux actions de la petite personne. S'il écartoit soigneusement tous les hommes de sa protégée, dans la crainte que l'on ne corrompît son innocence, il n'avoit pas le même scrupule à son égard. Sans éprouver aucun remords il se permettoit de jouir d'un bien qu'il avoit en sa disposition. Monsieur le Notaire regardoit peut-être la gentille Lisis comme un dépôt remis entre ses mains.

Si telle étoit son idée, il ne tarda pas d'être puni de manquer à la foi publique. Plût au Ciel que messieurs ses confreres fussent exposés aux mêmes châtimens lorsqu'ils étouffent la voix de leur conscience ! Ils seroient peut-être moins déloyals. Le garde-notes s'apperçut avec la derniere surprise, que Mademoiselle Lisis lui avoit fait plus d'un présent ; ou pour mieux dire, il eut lieu de connoître qu'il n'avoit reçu d'elle qu'un don très-peu gracieux, duquel il se

feroit bien paffé. Cependant l'amour ayant fait dans fon cœur autant de progrès que la maladie dans fon fang, il n'eut point la force d'abandonner l'objet de fa tendreffe, qui d'ailleurs paroiffoit avoir befoin des fecours les plus prompts. Le fçavant Efculape auquel il eut recours pour lui-même, employa auffi les fecrets de fon art en faveur de Mademoifelle Lifis.

Le Notaire fut plutôt guéri que fa jeune maîtreffe. La cure de cette belle fut très-longue & très-pénible. Le mal avoit jeté de trop profondes racines, faute d'être détruit de bonne heure, pour qu'il fût poffible de l'extirper en peu de temps. L'expérience du Docteur la tira enfin d'affaire. Mais dans le cours de fa cruelle maladie la voûte de fon palais fe détacha (1); de maniere que la pauvre Lifis, en recouvrant fa première fanté, parut avoir perdu l'ufage de

(1) C'eft-à-dire que les deux os palatins tomberent entiérement.

la parole ; malheur dont on prétend qu'une femme ne ſçauroit ſe conſo-ler. Le Docteur, touché du déſeſpoir de la convaleſcente, entreprit de mettre la derniere main à ſa guériſon : il fit faire un palais d'argent (1), & l'appliqua ſi habilement dans la bouche de Liſis, que l'uſage de la parole lui revint, à ſon grand contentement. Ce qui met le comble à la joie de la jeune perſonne, c'eſt que ſes charmes reprennent tout leur éclat, & qu'elle eſt certaine qu'on ne pourra jamais s'appercevoir de ce qu'elle a dans la bouche, hormis d'y regarder de bien près. Outre ces avantages, elle a la commodité de pouvoir retirer ſon palais afin de le nettoyer. Ce palais poſtiche, malgré tous les ſoins qu'elle a eus de le cacher, l'a rendue très-célebre dans le monde. Nous allons voir les aventures bizarres auxquelles il a donné lieu.

(1) En terme de chirurgie, obturateur.

DCCIV^e FOLIE.

Il faut avouer que notre Notaire eſt malheureux en amour. A peine ſa maîtreſſe eſt-elle comblée de ſes bienfaits, qu'elle ſonge à lui être infidelle. Qui le croiroit ? Le laquais du Garde-notes a trouvé le chemin de ſon cœur. Le drôle étoit beau garçon, bien découplé, hardi comme un page, ſur-tout auprès des femmes ; ce qui montre qu'il avoit l'uſage du monde. Il s'apperçut bientôt des tendres regards de Mademoiſelle Liſis; & les choſes flatteuſes qu'on lui adreſſoit, les petites attentions qu'on avoit pour lui à l'inſçu de ſon maître, le confirmerent dans ſes idées. Lorſqu'il fut bien ſûr que la belle n'avoit plus beſoin des ordonnances d'Eſculape, il lui fit effrontément une déclaration d'amour. Sa hardieſſe ne révolta point ; auſſi eut-il aſſez d'eſprit pour ſe rendre encore plus téméraire.

Monſieur le Garde-notes étoit loin de ſoupçonner qu'une jeune perſon-

ne qui lui avoit tant d'obligations, qu'il tiroit de la misere, que ses soins généreux arrachoient d'une mort cruelle où la conduisoit insensiblement la maladie qu'elle portoit dans son sein, & que la découverte & les suites fatales de sa premiere foiblesse devoient rendre plus circonspecte; il étoit, dis-je, loin de soupçonner que pour prix de ses bienfaits, & de l'extrême indulgence qu'il avoit témoignée, Mademoiselle Lisis eût en secret un nouvel amant, & qu'elle se fût abaissée à jeter les yeux sur son laquais. Profitant de sa sécurité, le rusé Champagne lui vola une somme considérable: l'honnête Lisis vendit ses meubles tandis que la vieille cuisiniere étoit allée faire des emplettes, & nos deux fripons partirent ensemble dans une bonne chaise de poste. Ils arriverent sans accident à Calais. Dans la crainte d'être poursuivis, ils s'embarquerent au plus vîte, & passerent à Londres, laissant le Garde-notes désespéré de perdre tout à-la-fois & son argent & sa maîtresse.

DCCV^e FOLIE.

M. Champagne ſe donna pour un François que le dérangement de ſes affaires avoit contraint de chercher avec ſa femme un aſyle dans les pays étrangers. Comme il paroiſſoit avoir deſſein de s'établir à Londres, on lui enſeigna une honnête veuve qui louoit des appartemens garnis, chez laquelle il alla loger. L'épouſe prétendue de M. Champagne ſe comporta avec tant de douceur & de modeſtie, qu'elle gagna bientôt l'amitié de ſon hôteſſe, qui, dans un âge à ne point renoncer aux plaiſirs, s'efforça de lui procurer tous les amuſemens qu'on peut goûter à Londres. Tantôt elle la menoit aux Waux-Halls, dont les nôtres, auſſi en vogue que l'opéra bouffon, ne ſont que des imitations en petit, & peuvent plutôt ſe comparer à des boîtes ornées de colifichets, deſtinées à contenir quelques marionettes, qu'à des lieux où doit s'aſſembler un grand peuple; ce qui prouve que dans la conſtruc-

tion

tion de nos édifices publics nous n'avons point la grandeur des nations anciennes, ni même celle de nos voisins. Tantôt l'aimable hôtesse de Mademoiselle Lisis la conduisoit au parc Saint-James, où l'on voit autant de coquettes, de petits-maîtres, de fats ridicules, que dans notre belle allée des Tuileries le vendredi. Une autre fois elle l'engageoit à la suivre au théâtre, où les Muses Angloises s'immortalisent en s'écartant des regles les plus indispensables du poëme dramatique (1) ; ou bien elle l'entraînoit à l'opéra italien, très-goûté à Londres, tandis qu'on a toujours chassé honteusement les Acteurs François, qui ont essayé d'y représenter les chefs-d'œuvre de nos Corneille & de nos Moliere.

---

(1) Ce reproche n'est pas tout-à-fait juste de nos jours. Les Poëtes Anglois sont actuellement plus sages dans la composition de leurs drames : mais, par un goût de terroir sans doute, ils se permettent encore d'étranges libertés, tout en nous assurant qu'ils suivent les regles à la rigueur.

Mademoiselle Lisis menoit donc une vie fort agréable, d'autant plus heureuse, que M. Champagne la laissoit maîtresse de ses actions, & l'accompagnoit rarement dans ses parties de plaisir. Pour comble de bonheur, elle fit connoissance avec une jeune Angloise, amie intime de la veuve chez qui elle logeoit, qui tâcha aussi de lui procurer toutes sortes d'amusemens, & de faire les honneurs de son pays. Elle lui proposa un jour une promenade aux environs de Londres; Lisis y consentit avec joie. Sçachant que son hôtesse étoit retenue pour des affaires importantes, elle ne lui parla de rien, & se rendit de grand matin chez la jeune Angloise, où tout le monde l'attendoit, après avoir seulement prévenu M. Champagne, qui l'assura que de son côté il alloit se divertir avec ses amis. Elle se livra sans inquiétude à la joie qui régnoit autour d'elle. La journée se passa dans les plaisirs. On fit un dîner champêtre, assaisonné de toute la gaieté villageoise. On se promena

dans des campagnes charmantes, dans des parcs délicieux où l'art ne faisoit qu'aider la nature ; & sur le minuit l'on regagna la ville en chantant.

Il faut avouer que si l'ame a des pressentimens des malheurs qui nous menacent, elle se trompe quelquefois ; ensorte qu'elle s'afflige lorsqu'elle devroit s'égayer, & se réjouit au lieu de se livrer à la tristesse. Mademoiselle Lisis arriva chez elle contente, satisfaite : elle étoit loin de s'attendre qu'elle alloit éprouver le plus cruel chagrin. En la voyant entrer, son hôtesse lui dit : — Je vous croyois déja bien loin : il faut que vous ayiez oublié quelque chose de grande conséquence, puisque vous voilà encore ici, après l'empressement qu'a marqué votre mari de retourner en France. — O ciel ! que que signifie un tel discours ? s'écria Lisis en courant dans l'appartement qu'elle occupoit. Mais quelle fut sa consternation de n'y plus trouver ses malles ni ses effets ! Afin que les choses se passassent en regle, elle com-

mença par s'évanouir ; ensuite elle se désespéra, s'arracha les cheveux, & finit par s'informer des causes de sa douleur.

— A peine étiez-vous partie ce matin, lui dit son hôtesse, que votre mari est venu m'apprendre qu'il étoit obligé de retourner à l'instant en France; que vous aviez pris les devants, & que vous l'attendiez sur la route de Douvres. Il ajouta qu'il vous avoit défendu de me parler d'un départ si prochain, parce que des raisons importantes l'obligeoient de le tenir secret. J'ajoutai foi à ses paroles. Il me paya, fit emporter vos effets & les siens, m'embrassa de bon cœur, & courut, dit-il, vous rejoindre. Le perfide ne vous a rien laissé, pas seulement une robe : tout votre bien consiste en ce que vous avez sur vous. — Ici la pauvre Lisis redoubla ses larmes & ses lamentations.

DCCVI[e] FOLIE.

Ce qui acheva de la désespérer ;

c'eſt qu'elle fut contrainte de quitter ſa bonne hôteſſe, qui l'engageoit foiblement à demeurer chez elle, tandis que ſes froideurs l'avertiſſoient de prendre ſon congé. Le changement de notre fortune en occaſionne d'étranges dans la façon d'agir de nos amis; comme ſi l'argent ſeul les attiroit auprès de nous. Mademoiſelle Liſis fut trop heureuſe de pouvoir ſe loger dans une petite chambre obſcure, où elle s'appliquoit à vivre d'économie. L'eſpoir la ſoutint pendant pluſieurs jours. Elle ſe flatta que le volage Champagne s'étoit caché dans Londres, & qu'il lui ſeroit poſſible de le retrouvrer. Cette idée adouciſſoit ſa douleur. Mais elle eut beau courir toutes les rues, faire d'exactes perquiſitions, & s'informer de M. Champagne dans toutes les tavernes, elle ne put en apprendre aucune nouvelle.

La certitude d'avoir perdu pour toujours ce qu'elle poſſédoit, lui cauſa plus de chagrin que la fuite de ſon amant; & n'étant plus ſoutenue

par l'eſpoir de le rattraper, elle ſentit vivement tout ce que ſon état avoit d'affreux. Se voyant plongée dans la derniere miſere, loin de ſa patrie, de ſes connoiſſances, elle en conclut qu'il ne lui reſtoit que la triſte reſſource de tirer parti de ſes charmes. Auſſi-tôt elle ſe montre dans les promenades, dans les quartiers les plus fréquentés de Londres, auſſi bien miſe que lui permet ſa mauvaiſe fortune. Ce qu'elle a ſouvent entendu dire de la généroſité des Seigneurs Anglois, du penchant qu'ils ont à ſe ruiner en faveur des beautés complaiſantes, lui fait eſpérer de trouver bientôt un Milord qui la conſole de tous ſes malheurs. Mais elle étale en vain ſes graces; elle a beau ſourire finement à tous ceux qu'elle voit décorés de la jarretiere; elle leur jette en vain, pour ainſi dire, ſa jolie perſonne à la tête; ils daignent à peine abaiſſer les yeux ſur elle; aucun d'eux ne ſe préſente pour être ſon protecteur. La pauvre Liſis connoît pas expérience que ce

n'eſt qu'à Paris que les Milords prodiguent leurs richeſſes aux femmes du monde ; & qu'à l'exception de deux ou trois actrices célebres de leurs théâtres, pour leſquelles ils ont la complaiſance de faire des dépenſes prodigieuſes, toutes les jolies prêtreſſes de Vénus qui fourmillent dans Londres, leur ſont fort indifférentes : ils les laiſſent au peuple. Mademoiſelle Liſis ne pouvoit concevoir que les Seigneurs Anglois euſſent à Londres des mœurs ſi oppoſées à celles qu'ils adoptent à Paris. Si les beſoins qu'elle éprouvoit lui euſſent permis de ſonger à toute autre choſe qu'à ſa miſere, elle auroit long-temps philoſophé ſur une pareille inconſéquence, qui lui paroiſſoit le comble de la déraiſon. Ses embarras augmentoient chaque jour ; elle commençoit à ſentir les approches de la faim, lorſqu'un malotru l'aborda ; lui fit ſes propoſitions, & la logea avec lui dans un grenier.

DCCVIIe FOLIE.

Quel triste sort pour celle qui se flattoit d'être la maîtresse des premiers Lords d'Angleterre ! Mademoiselle Lisis n'est pas encore au bout des mortifications qu'elle doit essuyer. Un jour que l'homme du peuple qui est devenu son amant, lui donnoit le bras, & qu'elle traversoit avec lui une des rues de Londres, un porte - faix vint effrontément la regarder sous le nez. — Morbleu ! s'écria-t-il, que celle-ci est jolie ! — A ces mots, prononcés avec transport, il releve ses cheveux sous son bonnet, retrousse les manches de sa veste jusqu'au coude, & regardant fiérement le cavalier de la belle : — Ecoute, lui dit-il, je vois bien que ce charmant tendron ne t'appartient que par hasard. Je veux sçavoir si tu es digne de le posséder. Je te propose un combat à coups de poing. Si je suis battu, je renonce à mes prétentions sur ce friand minois : si, au contraire, je suis ton

vainqueur, je m'empare de cette belle dame, & la mene où bon me ſemblera. — L'Anglois qui accompagne Mademoiſelle Liſis accepte ces conditions, & ſe prépare à vaincre ou à périr. Les deux champions s'attaquent avec fureur : les coups de poing ſont rendus, parés, ripoſtés d'un bras nerveux. Le prix qu'ils ſe propoſent de remporter augmente ſans doute leur valeur & leur force. La populace accourt en foule contempler ce nouveau combat, & faire des paris ſur les deux champions. Les uns gagent un ſchelling que le poſſeſſeur de Liſis ſera victorieux ; les autres mettent le double en faveur du portefaix. Quelques Milords viennent augmenter le nombre des ſpectateurs, & chacun d'eux, s'intéreſſant diverſement à la ſcène dont il eſt témoin, parie juſqu'à mille guinées pour le héros qu'il affecte le plus. Mademoiſelle Liſis, effrayée de la brutalité de ſes amans, auroit pris la fuite, ſi on ne l'avoit retenue pendant qu'ils ſe diſputoient ſa conquête. La force des

deux athletes paroiſſoit redoubler au lieu de s'affoiblir : l'on ne ſçavoit de quel côté ſe fixeroit la victoire, lorſque le porte-faix creva d'un coup de tête le ventre de ſon malheureux adverſaire. Le vainqueur ſaiſit la main de Liſis ſans faire attention à ſes larmes, & l'entraîne malgré ſa réſiſtance, au bruit des applaudiſſemens des ſpectateurs.

DCCVIII[e] FOLIE.

Le porte-faix conduiſit la pauvre Liſis au bout des fauxbourgs de Londres, dans une eſpece de cave où il faiſoit ſa demeure. La lumiere n'y pénétroit qu'à peine au travers d'une petite lucarne, qui ſervoit en même temps de fenêtre & de tuyau de cheminée. Les meubles de cet affreux aſyle n'en faiſoient point diſparoître l'horreur. Quelques groſſes pierres ſervoient de ſieges ; les toiles d'araignées tenoient lieu de tapiſſerie ; un monceau de paille compoſoit le lit. C'eſt ce beau lieu de délices que le porte-faix partagea généreuſement

avec Lisis. Elle ne lui auroit fait éprouver que ses rigueurs & sa haine, sans la maniere galante avec laquelle il s'insinua dans son cœur. Voyant qu'elle pleuroit toujours, & s'obstinoit à repousser ses caresses, il mit son bonnet de travers, fronça ses sourcils, & s'écria d'un ton capable de faire trembler la femme la plus résolue : — Par la mort ! si vous ne répondez à l'amour que je veux bien avoir pour vous, Mademoiselle la mijaurée, je jure que je vous enverrai tenir compagnie à votre galant. — Il fallut obéir. Lisis devint aussi douce qu'un mouton ; elle s'accoutuma même à la demeure malpropre & dégoûtante, à l'humeur farouche & grossiere du porte-faix.

DCCXI^e FOLIE.

Cette beauté délicate parvint à trouver des charmes dans la vie crapuleuse qu'elle menoit. Elle se seroit échappée vingt fois, si elle en avoit cherché l'occasion. — Eh ! pourquoi prendrai-je la fuite ? se disoit-elle

ſouvent. Je ſuis nourrie, logée, vêtue tant bien que mal, ſans avoir rien à faire ; & j'ai pour amant un homme vigoureux, qui me bat quelquefois, il eſt vrai ; mais qu'il ſçait bien me récompenſer des coups que je reçois ! — Mademoiſelle Liſis mettoit ſans doute au rang des avantages dont elle jouiſſoit, le plaiſir de s'enivrer chaque jour : car elle ſuivoit ſans ſcrupule ſon cher porte-faix à la taverne, où elle lui tenoit bravement tête, & vuidoit maintes raſades d'eau-de-vie, juſqu'à ce que les fumées de la liqueur la forçaſſent de tomber ſous la table.

Un ſoir qu'elle étoit dans une des plus obſcures tabagies avec l'objet de ſa tendreſſe, & que dans les tranſports d'une fête bachique, elle chantoit à gorge déployée, le porte-faix apperçut quelque choſe de brillant dans ſa bouche (c'étoit le palais d'argent, dont il n'avoit aucun ſoupçon). S'imaginant que c'étoit toute autre choſe, il y jette bruſquement la main, & l'arrache avec force, en s'é-

criant : — Ah ! ah ! coquine, tu caches donc ton argent ! Ignores-tu que tout doit être commun entre nous ?

Lisis veut en vain lui apprendre quelle est son erreur ; elle ne forme plus que des sons inarticulés. Pénétrée de la perte qu'elle vient de faire, elle crie, s'agite, se roule par terre de désespoir, en poussant des gémissemens sourds. Le porte-faix effrayé croit lui avoir fait quelque blessure mortelle. Dans la crainte d'être puni, il se sauve, & la laisse là, emportant le palais d'argent, qu'il vendit au premier Orfevre.

DCCX[e] FOLIE.

Peignez-vous l'état de la malheureuse Lisis. Elle perd tout-à-coup l'usage de la parole ; & faute de pouvoir s'exprimer, elle se voit dans l'impossibilité de trouver un remede à son infortune cruelle. Les gens de la tabagie furent touchés des marques de sa douleur, & la menerent chez un fameux Médecin, persuadés qu'elle étoit atteinte d'une maladie impré-

vue. Le grave Docteur auquel on la présenta avoit un grand foible pour les femmes : il étoit jovial & galant : moyen sûr de se mettre en réputation, à l'exemple de ses confreres de tous les pays. Il trouva la malade si jolie, qu'il la fit rester chez lui, en assurant ceux qui l'avoient conduite, qu'il étoit certain de la guérir ; mais que pour mieux travailler à la guérison dudit sujet, il étoit nécessaire qu'il l'eût toujours sous les yeux. Personne ne pénétra le motif qui faisoit agir le Docteur : on éleva jusqu'aux nues sa charité, qui l'engageoit à combler les pauvres de bienfaits, & particuliérement les jeunes filles.

Avant de songer aux remedes qu'il falloit appliquer à la maladie de Lisis, avant de se donner la peine de chercher les causes de son mal, il engagea la belle à partager son lit ; complaisance qu'elle eut volontiers pour un homme qui s'y prenoit plus poliment que le porte-faix auquel elle avoit appartenu. Notre Médecin Anglois passa plusieurs jours à se féli-

citer de sa bonne fortune. Mais il ne tarda guere à s'appercevoir que les plus grands Docteurs *en Hippocrate* avoient souvent besoin de lunettes plus claires que celles dont ils se servent. Des symptômes fâcheux vinrent lui annoncer que sans avoir été aussi loin qu'en Amérique, il avoit gagné un mal qu'on dit en être originaire, & qu'on auroit bien pu se passer d'aller chercher dans le Nouveau-monde. Sans doute que c'étoit un des présens dont Mademoiselle Lisis étoit redevable au porte-faix.

DCCXIe FOLIE.

Afin d'aller au plus pressé, le Docteur travaille à purifier son sang, ainsi que celui de la belle muette. Il s'est rendu célebre par les cures merveilleuses qu'il a opérées en ce genre. Mais il faut sçavoir qu'il emploie une méthode tout-à-fait bizarre, qui n'est connue que de lui seul. Afin de se mettre à la mode, & de gagner des sommes considérables, il n'a garde de pratiquer les remedes qui operent

la guérifon par les moyens les plus fimples. Il fçait trop qu'il faut fe fingularifer dans la médecine, fi l'on veut avoir la vogue, pour ne point chercher à fe rendre original. D'ailleurs la plupart de fes confreres imaginent des fyftêmes particuliers pour le traitement de la même maladie, fans confidérer qu'ils s'éloignent alors de la fimplicité des loix de la nature, & qu'une feule caufe dérangeant la bonne conftitution de notre corps, il n'y a non plus qu'un feul moyen de la rétablir. Ofons démafquer ces refpectables charlatans. Qui le croiroit? Les fecrets de la plupart d'entre eux font autant de feintes, d'impoftures : ils ne font que déguifer le remede dont l'efficacité eft avérée.

Voici quelle eft la méthode adoptée par notre Docteur Anglois, qui l'a rendu fi célebre dans la guérifon des maux produits par l'amour, ou plutôt par l'abus des plaifirs. Elle confifte à faire danfer, courir, fauter fes malades jufqu'à ce qu'ils foient tout en eau, & à les faire prodi-

gieuſement éternuer, au moyen d'une poudre qu'il les oblige de reſpirer. Mais ſous prétexte de leur donner des tablettes rafraîchiſſantes de ſa compoſition, il leur fait prendre pluſieurs doſes de mercure. Toute extravagante qu'eſt la méthode du Docteur, on ne ſçauroit croire quelle brillante réputation elle lui a faite dans le monde; & l'on avouera que s'il n'avoit jeté de la pouſſiere aux yeux, il feroit moins riche & moins célebre. Honneur, cent fois honneur aux Docteurs charlatans!

Celui dont je parle ſe reſſouvint du proverbe, *Médecin, guéris-toi toi-même*. Il eut l'art de rétablir ſa ſanté; & grace à ſes ſoins, Mademoiſelle Liſis eut auſſi la ſatisfaction de ſe porter à merveille. On ne peut plus la comparer à une roſe qui cache ſous ſes feuilles une épine cruelle.

DCCXII^e FOLIE.

Notre Médecin Anglois ne goûte point encore une joie parfaite; ſes inquiétudes ſe renouvellent, & pren-

nent ſeulement une forme différente. Il a promis de rendre la parole à ſa charmante muette, & il ne ſçait comment remplir ſes engagemens. C'eſt en vain qu'il feuillette tous ſes livres ; Eſculape, Hippocrate & Galien lui refuſent leurs ſecours ; ces oracles de la médecine ſont ſourds à ſa voix. Quel parti lui reſte-t-il à prendre ? On va donc penſer que ſa ſcience eſt en défaut. Quel échec à ſa réputation ! Pourra-t-il ſoutenir les mépris du public, & les mauvaiſes plaiſanteries de ſes confreres ? Il a beau rêver, ſe creuſer la tête, il n'imagine aucun expédient pour ſe tirer d'embarras. Mademoiſelle Liſis, de ſon côté, n'eſt guere plus tranquille; elle ſe confirme chaque jour dans l'idée qu'elle ſera muette toute ſa vie ; & quel malheur affreux pour une femme de ſon âge ! Il eſt vrai que toute eſpece de bonheur ne lui eſt pas interdite. Si elle ne peut exprimer tout haut ſes penſées, elle goûte au moins la douceur de ſe parler intérieurement. Elle s'applique même à

apprendre quelques mots d'anglois, & s'amuse à les repasser dans sa mémoire à mesure qu'elle les conçoit.

Un jour qu'assis à côté de Lisis, le Docteur se livroit à de tristes réflexions, il fut bien surpris de lui voir prendre la plume, & tracer sur un papier ces mots en anglois : « Je » portois autrefois un palais d'argent » dans la bouche : la perte que j'en » ai faite cause l'état où je suis. Fai- » tes-m'en faire un autre, l'usage de » la parole me sera rendu ». A peine le Médecin eut-il lu ces mots, qu'il parut au comble de la joie. — Quelle obligation ne vous ai-je pas, ma chere Lisis, s'écria-t-il, de dissiper la peine cruelle où j'étois ! Je vais promptement faire cesser la vôtre, & me couvrir de gloire.

Avant d'opérer cette cure si facile, le Docteur fit publier par toute l'Angleterre que ses travaux, ses études continuelles lui avoient procuré la connoissance d'un secret infaillible pour rendre la parole aux muets. Afin de prouver qu'il n'avançoit rien

que de véritable, il conduisit la belle muette dans les principales maisons de Londres, en assurant qu'elle parleroit avant qu'il fût peu. Lorsqu'il vit que les trois Royaumes attendoient avec impatience l'effet de ses promesses, & qu'il étoit temps de mettre le sceau à sa réputation, il plaça un nouveau palais d'argent dans la bouche de Lisis. Alors mille voix crierent à la merveille ; alors la science du rusé Docteur fut admirée de tout le monde.

DCCXIII[e] FOLIE.

Mademoiselle Lisis auroit pu mener une vie tranquille à Londres. Elle étoit adorée du Médecin Anglois, qui prévenoit ses moindres désirs ; elle trouvoit auprès de lui une honnête abondance. On la considéroit dans le quartier ; elle jouissoit des mêmes prérogatives que les gouvernantes de nos Curés, si habituées à confondre les actions de leurs maîtres avec les leurs, qu'elles vous disent fort tranquillement : Nous n'avons

point encore dit nôtre meſſe. Lorſqu'on venoit chercher le Docteur, & qu'il n'y étoit pas, Mademoiſelle Liſis répondoit : Nous irons viſiter ce malade, nous tâcherons de le guérir. Elle pouvoit donc être très-heureuſe en Angleterre. Mais tout-à-coup l'envie lui prit de repaſſer en France. Elle ſe laſſa de demeurer dans un pays où les jolies femmes ſont rarement fortune : elle ſe flatta qu'elle auroit à Paris une deſtinée plus brillante, & qu'elle n'y ſeroit plus dédaignée des Milords, comme elle elle l'étoit à Londres.

L'amour qu'elle conçut pour un jeune Marchand Anglois qui venoit ſouvent chez le Docteur, & qu'elle ſçavoit ſur le point d'aller voyager en France, contribua beaucoup auſſi à lui inſpirer le deſſein de retourner dans ſa patrie. Elle prêta l'oreille aux fleurettes qu'il lui débitoit, l'encourageant par de gracieux ſourires, par de tendres regards. Enfin un ſoir qu'il la preſſoit de lui accorder ce que tout amant déſire, quel que ſoit le reſpect

qu'il affecte, elle lui déclara sans façon que s'il vouloit l'emmener avec lui en France, il n'auroit qu'à se louer de sa douceur. Le jeune Marchand se trouva fort embarrassé ; il étoit, pour ses péchés, le mari d'une méchante femme, qui l'auroit étranglé, si elle l'eût sçu infidele. Après avoir rêvé quelques instans, il répondit à la belle qu'il se chargeoit volontiers de la conduire jusqu'à Paris, pourvu qu'elle consentît à s'habiller en garçon, afin qu'il pût l'accompagner avec décence. Lisis ne fut point rebutée d'avoir un amant si scrupuleux ; elle admira sa délicatesse, & se soumit à la condition qu'il lui imposoit. Son petit équipage fut bientôt préparé ; & sans dire adieu au Docteur, elle partit un beau matin avec le Marchand Anglois.

DCCXIV^e FOLIE.

Si Mademoiselle Lisis est une beauté assez piquante dans les habits de son sexe, il faut avouer qu'elle est en homme un cavalier charmant. Le

chapeau lui donne un air réſolu & tant ſoit peu effronté, qui la fait paroître un dangereux petit coquin auprès des Dames. Voyez pourtant comme les phyſionomies ſont trompeuſes ! Après être débarqué à Calais, le jeune Marchand loua des chevaux pour lui & pour ſon infante traveſtie. Elle ſe tenoit ſi bien ſur ſa monture, avec tant de grace, qu'on ne l'auroit jamais ſoupçonnée de n'être qu'un cavalier *en peinture*. Sa bonne mine lui attira en route certaine aventure que je n'ai garde d'oublier.

Le jeune Marchand s'arrêta pendant quelques jours dans une petite ville des environs de Paris. L'auberge où il ſe logea étoit une des plus fameuſes de l'endroit. L'hôteſſe eut le temps de faire attention aux graces du *prétendu Monſieur*, qui, pour mieux cacher ſon déguiſement, vous la lutinoit ſans ceſſe; maniere d'agir qui faiſoit préſumer à la bonne femme qu'on n'étoit point indifférent à ſes charmes. Or l'époux de cette galante hôteſſe étoit tourmenté d'une

extrême jalouſie, & partant inſpiroit chaque jour à ſa tendre moitié le deſſein de lui être infidelle : car qui dit mari jaloux, dit mari trompé, ou méritant de l'être. Il en eſt de même des amans. J'ignore ſi notre aubergiſte a eu le ſort auquel l'expoſoient ſes ſoupçons. Tout ce que je ſçais, c'eſt qu'il l'échappa belle, au moins une bonne fois, ainſi qu'on va le voir.

La galante hôteſſe déſiroit que l'aimable voyageur trouvât l'occaſion d'être plus téméraire. Elle voyoit qu'il n'y avoit point de temps à perdre, que les inſtans étoient précieux. Son mari l'obſervoit toute la journée. Le Marchand Anglois & ſon gentil compagnon alloient bientôt continuer leur route. Ces réflexions lui rouloient dans la tête. Un matin qu'elle étoit encore au lit, l'aubergiſte ſe leva d'auprès d'elle, en lui diſant qu'il étoit contraint de ſortir pour quelques affaires. A peine étoit-il éloigné, qu'elle entendit le jeune Marchand ſortir auſſi de ſa chambre, & prier

ſon

ſon compagnon de ſe repoſer juſqu'à ſon retour. Auſſi-tôt les ſens de la belle acheverent de ſe troubler ; de nouvelles idées vinrent occuper ſon imagination. Il faut remarquer que ſon lit n'étoit ſéparé que par une ſimple cloiſon de celui de l'aimable voyageur, & qu'une porte ſecrete pouvoit l'introduire auprès de l'objet de ſa tendreſſe. Belle qui ſonge à ſon amant entre deux draps, eſt à demi vaincue. L'hôteſſe réſolut de ſaiſir le moment propice, qui peut-être ne ſe retrouveroit jamais. Elle ſe leve tout en chemiſe, ouvre doucement la porte, & ſe gliſſe dans le lit du *prétendu Monſieur*, en feignant d'être fort épouvantée par l'approche d'un orage.

DCCXV[e] FOLIE.

Ce n'étoient pas là les bonnes fortunes qui convenoient à Mademoiſelle Liſis : aſſez embarraſſée de ſa perſonne, elle ſe retire au bord du lit, tient le moins de place qu'il lui eſt poſſible, & n'oſe même reſpirer.

L'hôteſſe, qui s'attendoit à une autre réception, prie le cavalier de la laiſſer tranquille, quoiqu'il ſoit fort ſage, & peſte tout bas contre ſa retenue. Impatientée ſans doute de ſa froideur, elle étend la main pour lutiner le beau dormeur; mais elle en ſçait plus qu'elle ne ſe l'étoit propoſé; elle connoît, avec la derniere ſurpriſe, que l'objet de ſa tendreſſe n'eſt qu'une femme. Toute autre à ſa place auroit peut-être été déconcertée; elle s'arme d'effronterie, & ſe met à éclater de rire. — Je me doutois bien, dit-elle en embraſſant Mademoiſelle Liſis, je me doutois bien que vous n'étiez qu'une jolie fille déguiſée. Afin de m'éclaircir, je me ſuis introduite dans votre lit. Vraiment! que j'étois bonne de craindre un téméraire tel que vous!

Alors un grand bruit ſe fait entendre, la porte ſe briſe, le mari jaloux paroît au milieu de la chambre, armé de deux piſtolets.

— Ah, coquine! s'écrie-t-il, c'eſt avec raiſon que je me ſuis toujours

défié de ta conduite. Je ne m'étonne plus que ceux qui logent chez moi ſoient ſi contens de mon auberge. Mais tu ne m'attireras plus de pratiques ; ma maiſon eſt aſſez achalandée ; je vais te tuer, toi & ton galant. Allons, préparez-vous à mourir. — Mademoiſelle Liſis, épouvantée d'une pareille harangue, ſe leve ſur ſon ſéant, & conjure le terrible aubergiſte de lui laiſſer la vie. En s'agitant elle découvre ſon ſein. A cet aſpect l'hôte ſemble être pétrifié par la tête de Méduſe ; les piſtolets lui tombent des mains. — Tu vois, s'écrie ſa femme en cet inſtant, tu vois combien tes indignes ſoupçons ont toujours été mal fondés. Si je ſuis venue trouver cette belle Dame, dont j'avois aiſément démêlé le ſexe malgré ſon déguiſement, c'eſt afin de te guérir de ta jalouſie. Après l'injuſtice affreuſe qu'elle a penſé te faire commettre, oſeras-tu encore te livrer à cette funeſte paſſion ? Va, tu ne mérites point une femme auſſi ſage, auſſi vertueuſe que moi. — Le

mari, honteux, convint de ses torts; promit de vivre tranquille à l'avenir, & de ne plus soupçonner la vertu de sa femme, puisque les apparences étoient si trompeuses. A peine se fut-il éloigné, que l'hôtesse combla de caresses Mademoiselle Lisis, en l'assurant qu'elle lui auroit une éternelle obligation, & qu'elle étoit beaucoup plus heureuse de n'avoir trouvé en elle qu'une fille, que si elle avoit été réellement ce qu'annonçoient les apparences.

DCCXVI^e FOLIE.

Cette aventure égaya pendant plusieurs jours Mademoiselle Lisis & le jeune Marchand Anglois; ils s'en amuserent jusqu'à leur arrivée dans la capitale de la France, où des idées plus sérieuses vinrent les occuper. Notre belle voyageuse y reprit les habits de son sexe, & le Marchand chercha à se défaire avec avantage des effets qu'il avoit apportés d'Angleterre. Mademoiselle Lisis s'étoit flattée de rencontrer le Notaire qui lui

avoit fait autrefois du bien : elle eſpéroit qu'il auroit encore du goût pour elle, & ſe promettoit de recevoir ſes bienfaits, juſqu'à ce qu'il ſe préſentât une fortune plus digne de ſes charmes. Les peines qu'elle prit pour retrouver le généreux Garde-notes furent inutiles. Elle n'oſa pas directement s'en informer dans la maiſon qu'il occupoit lorſqu'elle le quitta, ni dans l'appartement qu'il lui avoit donné ; mais elle en demanda des nouvelles dans les environs, & perſonne ne put lui dire ce qu'il étoit devenu.

Tandis que ces vaines recherches l'occupoient vivement, le jeune Anglois vendit ſes marchandiſes ; & n'ayant plus rien qui le retînt à Paris, il témoigna à la belle qu'il étoit contraint de lui dire peut-être un éternel adieu. Afin de la conſoler de ſa perte, il lui laiſſa une petite ſomme d'argent. Mademoiſelle Liſis répandit quelques larmes à l'inſtant de ſon départ, & l'oublia dès qu'elle l'eut perdu de vue.

Tant que ses fonds durerent, elle ne s'inquiéta nullement de l'avenir; elle les dépensa même avec autant de profusion que si elle avoit eu des rentes assurées. Son unique occupation étoit de se parer avec soin, & d'aller promener ses graces étudiées, son air enfantin & coquet, aux Tuileries, au Palais-royal & sur les boulevards. Elle ne s'avisa de songer qu'il falloit ménager son argent que lorsque sa bourse fut tout-à-fait vide. Alors la misere & toute sa suite se présenterent à son imagination. Que faire pour sortir d'embarras ? Elle n'imagina rien de mieux que de grossir le nombre de ces beautés malheureuses que l'indigence, & trop souvent le libertinage, réduisent à offrir aux passans des plaisirs faciles, qui n'ont rien que de rebutant, puisqu'ils ne sont point assaisonnés de la délicatesse du sentiment, de cette ivresse délicieuse qu'éprouvent deux cœurs qui s'aiment, & d'où naît la vraie volupté.

SUITE DES AVENTURES

de la Femme au palais d'argent, & Histoire du Laquais parvenu.

DCCXVII^e FOLIE.

MAIS comme il eſt des gens que les langueurs de l'amour rebutent, & qui vont au plutôt fait, de même que ſans attendre la délicateſſe d'un repas apprêté, on mange quelquefois les premiers mets qui ſe préſentent, Mademoiſelle Liſis ne manqua point de pratiques. Il y avoit plus d'un mois qu'elle faiſoit ce triſte métier, ſans en être plus riche, lorſqu'elle conduiſit un ſoir un petit homme dans ſon miſérable réduit. Ce nouveau perſonnage, après l'avoir conſidérée quelque temps, lui dit gravement : — Je te trouve gentille ; tu as le bonheur de me plaire. Je ne venois point ici pour acheter un repentir ; je cherche à remplacer une maîtreſſe

infidelle que certain jeune fat m'a enlevée. J'ai vu, examiné, parcouru sept mille quatre cent dix-neuf Demoiselles de ton état, renfermées dans la bonne ville de Paris, sans pouvoir me fixer. C'est à toi qu'étoit réservée la gloire de mériter la pomme. En un mot, tu me parois mon fait. Si tu veux être sage, j'aurai soin de toi.

Mademoiselle Lisis n'eut garde de refuser une proposition aussi flatteuse; car elle commençoit à se dégoûter des désagrémens attachés à la vie des filles du monde *de son espece.* Elle exprima sa reconnoissance au petit homme, qui tout de suite l'emmena chez lui, & l'installa dans sa maison sous le titre de gouvernante. On sent bien que madame la gouvernante avoit encore un autre emploi; mais elle n'entra pas dès les premiers jours en exercice de toutes ses charges: j'en dirai plus bas la raison. Je prie le lecteur de me permettre de lui faire connoître le nouveau possesseur des charmes de Mademoiselle Lisis. Je

vais encore faire une digreſſion, mais la moins longue qu'il me ſera poſſible. Si on la juge déplacée, je ne ſçaurois qu'y faire.

Repréſentez-vous un perſonnage gros & court, les épaules accablées du poids d'une tête énorme, & d'une perruque *in-folio;* toujours vêtu de noir, la mine commune & bourſouflée, les manieres groſſieres & ruſtiques, le ton bruſque, l'abord inſolent, & l'on ſe formera une idée du petit homme. Au reſte, quoiqu'avare, il eſt obligeant, par boutade, par caprice, à la vérité; mais lorſqu'on rencontre un de ſes bons momens, il n'y a point de ſervices qu'il ne vous rende. On achete un peu cher ſes bienfaits, il eſt vrai; ce n'eſt qu'en grondant, qu'en vous querellant qu'il s'intéreſſe à vous: mais chacun eſt humain à ſa maniere. Dès le lendemain que Liſis fut dans la maiſon, il lui raconta ſon hiſtoire, afin qu'elle en conclût qu'on ne doit jamais déſeſpérer de faire

fortune, quel que ſoit l'aviliſſement où le ſort nous ait placés.

DCCXVIII^e FOLIE.

— Rebuté de la vie rude & pénible qu'on mene à la campagne, lui dit-il, & débauché par l'exemple de quelques-uns de mes camarades, je dédaignai l'ancien métier de mes peres, & je vins à Paris dans le deſſein de me faire laquais. Je ne vous détaillerai point mes différentes conditions; il ne m'y arriva rien d'extraordinaire, & qu'on ne voie communément tous les jours. J'ai ſervi des femmes veſtales en public, & qui s'humaniſoient en ſecret avec leurs gens, lorſqu'ils étoient beaux garçons. J'ai ſervi de grands Seigneurs, dont on ne pouvoit obtenir audience qu'en graiſſant la patte du Suiſſe, des valets-de-chambre, & même du reſte de la valetaille. Tout cela n'a rien d'étonnant; je me hâte de paſſer à l'événement qui changea ma fortune, quoiqu'il ſoit encore

bien ſimple, bien commun pour ceux qui connoiſſent nos mœurs & nos ridicules.

J'entrai chez une vieille femme, dont je compoſai tout le domeſtique. Quoique ma maîtreſſe eût plus de ſoixante ans, je m'apperçus que ſon cœur en avoit la moitié moins. Dès les premiers jours que je fus à ſon ſervice, elle clignotoit ſes petits yeux afin de mieux me regarder ; ou bien, ſitôt que j'entrois dans ſa chambre, elle ne manquoit pas de mettre ſes lunettes, & de me parcourir de la tête aux pieds. Je ſçus profiter habilement de mes découvertes ; je redoublai de zele & d'attention ; je parus plus attaché par reſpect que par devoir auprès de la bonne vieille, qui remarqua mes ſoins, & me fit des mines plus tendres, c'eſt-à-dire, capables de me faire mourir de rire, ſi j'euſſe été moins ſur mes gardes. Des raiſons eſſencielles me donnoient la force de diſſimuler, & d'affecter beaucoup de tendreſſe. Ma précieuſe conquête jouiſſoit de douze mille li-

vres de rente, en mettoit chaque année les trois quarts de côté, & possédoit par conséquent un ample coffre fort. Que vous dirai-je ? La tête acheva de tourner à ma vieille amoureuse ; elle me proposa de l'épouser. Je ne résistai qu'autant qu'il falloit pour la persuader de mon désintéressement ; je consentis enfin à combler ses vœux. Dans les transports de sa joie, elle me reconnut riche de soixante mille francs par notre contrat de mariage, & voulut absolument y spécifier qu'après sa mort j'hériterois de tous ses biens.

DCCXIX^{e} FOLIE.

Mon air de douceur, mes manieres tendres & respectueuses avoient fait espérer à la bonne vieille que je serois le meilleur des époux. Mais à peine me vis-je en possession de ses richesses, que je cessai de me contrefaire : je la reléguai dans son appartement, où je ne lui rendois visite que le plus rarement qu'il m'étoit possible, encore n'étoit-ce que pour lui

témoigner le dégoût qu'elle m'inſpiroit. Tandis que je la traitois ſi rudement, j'employois la fortune que je lui devois à mener une vie délicieuſe ; j'achetois les faveurs des plus jolies filles, je les recevois chez moi, je paſſois les nuits avec elles. Mes galanteries ne furent point ignorées de ma vieille moitié ; elle en fut ſouvent témoin. La pauvre femme ne put tenir à mes mauvais traitemens & à mes infidélités ; elle en tomba malade, & ſuccomba bientôt à ſa douleur. Par une bizarrerie que je ne puis concevoir, elle fit ſon teſtament avant de mourir, & me déclara de nouveau ſon unique héritier. Peut-être voulut-elle me forcer d'avoir pour elle de tendres ſentimens après ſa mort ; & j'avoue qu'elle s'aviſa d'un excellent moyen. Au reſte, je n'excuſe point mes mauvais procédés ; je ne vous les rapporte avec tant de franchiſe, qu'afin de vous faire voir quel eſt le tendre retour qu'on a pour la paſſion des femmes d'un certain âge.

DCCXX^e FOLIE.

Je ſuis naturellement avare ; c'eſt une juſtice que j'aime à me rendre, parce que je crois faire par-là l'éloge de mes bonnes qualités. Mais dans les premiers temps de ma bonne fortune je me livrai au doux plaiſir de me voir riche, & je voulus goûter toutes les félicités qu'on peut ſe procurer avec de l'argent. Que de ſommes immenſes j'aurois conſervées, ſi j'avois été plus raiſonnable ! Heureuſement que mes goûts & mes caprices furent bientôt ſatisfaits, & que la ſageſſe diſſipa l'illuſion qui me faiſoit acheter ſi cher des amuſemens ſi paſſagers. Je frémis des dépenſes prodigieuſes que m'avoient occaſionnées mes folies, & je ſuis revenu, graces au Ciel, à mon humeur économe. Je ſuis vêtu très-ſimplement ; ma table eſt toujours frugale, comme vous pouvez en juger ; je ne me permets que le ſimple néceſſaire. Il n'y a que pour les femmes que j'ai conſervé un tendre penchant, & que

je me laisse aller quelquefois à de légeres dépenses. Par le moyen de la sage méthode que j'ai adoptée, je jouis de la douceur de conserver la meilleure partie de mes revenus, & d'être par conséquent doublement riche. Si j'avois eu toujours autant de prudence, je ne me serois point attiré les cruelles traverses dont il me reste à vous parler.

Les parens de ma défunte femme m'avoient vu de bien mauvais œil envahir une succession sur laquelle ils comptoient depuis long-temps. Le luxe que je me plus d'étaler à leurs yeux, dans le dessein de les narguer, acheva de les irriter contre moi : ils chercherent les moyens de m'enlever ma fortune, ou de me causer toutes les peines dont ils seroient capables. Peignez-vous mon étonnement & ma douleur, lorsque je me vis un matin arraché de mon lit, traité comme un criminel, & traîné dans une obscure prison. L'on ne tarda point à m'apprendre que j'étois accusé d'avoir avancé la fin des jours de ma vieille

épouſe, & d'avoir fabriqué le teſtament qui me déclaroit ſon héritier. L'on rappelloit mon premier état de laquais, la miſere où j'avois langui, & la maniere indigne avec laquelle j'avois traité une femme qui me tira de la pouſſiere, & me combla de bienfaits. Tout autre que moi ſe ſeroit peut-être cru perdu, perſuadé intimement qu'il étoit peu digne de la fortune qu'on lui diſputoit. Je parai avec courage les coups qu'on cherchoit à me porter. Je ne prêtai point l'oreille aux propoſitions de mes ennemis, qui m'offroient de m'aſſurer un fort honnête, ſi je conſentois à leur abandonner la ſucceſſion conteſtée ; je voulus tout ou rien. Je m'armai d'effronterie, & j'ai eu lieu de connoître combien elle eſt utile dans le monde. C'eſt un avis que je vous donne en paſſant.



CONCLUSION

de l'Hiſtoire du Laquais parvenu, & ſuite des Aventures de la Femme au palais d'argent.

DCCXXIe FOLIE.

JE m'enfonçai dans le labyrinthe de la chicane ; & je défendis ſi bien ma cauſe, qu'après ſix mois de dits & de redits, le teſtament fut confirmé, les parens de ma femme condamnés aux dépens, & à des dommages conſidérables : l'on me remit en liberté, & la Juſtice me déclara un très-honnête homme ; de ſorte que j'accrochai encore une partie des biens de ceux qui ſe flattoient de me dépouiller de ma fortune.

Mademoiſelle Liſis tira un grand profit de cette hiſtoire ; elle eſpéra qu'un jour elle auroit auſſi le bonheur de devenir très-riche. Pour commencer à lui témoigner l'intérêt qu'il pre-

noit à elle, M. Brusquot, son nouveau protecteur, exigea qu'elle passât aux remedes. Lisis auroit bien désiré qu'il eût une autre maniere de témoigner son amour : mais comme le grave personnage n'en connoissoit point d'autres, & qu'on ne devenoit sa maîtresse qu'en se soumettant à cette bizarre cérémonie, l'objet de sa tendresse possédât-il encore la premiere fleur de l'innocence, il fallut qu'elle imitât la docilité de celles qui l'avoient précédée. Aussi-tôt que l'habile Esculape qui la traita lui eut expédié une attestation en forme qu'elle jouissoit d'une santé parfaite, les craintes de Brusquot cesserent ; il la reçut dans son lit sans inquiétude. Voilà un homme qui rend quelquefois ridicules des précautions ordinairement fort sages : ajoutons encore qu'il n'a jamais bonne opinion de ses maîtresses, tandis que la plupart des amans s'extasient toujours sur le mérite, les graces & les vertus de la beauté qu'ils adorent.

DCCXXII^e FOLIE.

Il y avoit plusieurs mois que Mademoiselle Lisis étoit pendant le jour gouvernante du sieur Brusquot, & sa femme toutes les nuits; elle s'acquittoit à merveille de ses deux fonctions, lorsqu'un matin qu'elle étoit seule dans la petite chambre qu'elle paroissoit occuper pour la décence, elle entendit un carrosse s'arrêter à la porte de la rue, & quelqu'un monter pesamment, & venir frapper à la porte : elle se disposoit à ouvrir; mais le sieur Brusquot la prévint, & fit passer dans son cabinet l'homme qui venoit d'arriver. Lisis prêta alors l'oreille avec plus d'attention. Elle entendit compter beaucoup d'argent, & son cœur se troubla aux sons de la voix de l'inconnu. — Oui, disoit-il, nos fonds ont augmenté du triple. Continuez à les faire valoir en prêtant toujours secrétement : sur-tout ne diminuez jamais rien des intérêts.

Lisis, étonnée de ce qu'elle éprou-

voit, & d'apprendre que M. Brusquot se permettoit plus d'un métier pour continuer de s'enrichir; voulut sçavoir quel étoit son digne associé d'usure. La curiosité l'engagea à le considérer dans l'instant qu'il se retiroit. Mais à peine l'eut-elle envisagé, qu'elle poussa un grand cri, & lui sauta au cou, sans être retenue par la présence de M. Brusquot, qui fronça aussi-tôt les sourcils.

DCCXXIII^e FOLIE.

Le lecteur est peut-être impatient de sçavoir quel est ce grave personnage dont l'aspect imprévu causoit tant de plaisir à Mademoiselle Lisis. Eh bien, je vais satisfaire sa curiosité. C'étoit le galant Notaire qui avoit mis en chambre la belle au palais d'argent, & qu'elle quitta pour suivre son laquais à Londres. Mais ce n'est plus ce Garde-notes couvert d'un habit lugubre, & devant sa gravité à une perruque *in-folio*. C'est un personnage tout brillant d'or, chargé d'embonpoint, paroissant ne porter

qu'à peine un ventre énorme, faiſant craquer le parquet ſous le poids de ſa lourde maſſe, & ſoufflant avec bruit à chaque pas qu'il fait. En un mot, M. le Garde-notes eſt métamorphoſé en Financier.

Notre nouveau Créſus, enflé de ſes richeſſes, marchoit la tête haute; il n'avoit jeté qu'un regard dédaigneux ſur Mademoiſelle Liſis, arrêtée humblement ſur ſon paſſage. Mais les vives careſſes de cette belle l'obligeant de la fixer avec ſurpriſe, il ſe rappella bientôt des traits gravés encore dans ſon cœur, & lui fit l'accueil le plus gracieux. — Ah, ma chere enfant! s'écria-t-il, quel bonheur de te trouver! Le croiras-tu? je t'aime toujours, malgré la maniere indigne dont tu me quittas. Tu vois bien du changement en ma perſonne, n'eſt-ce pas? Va, ceſſe d'être étonnée. Il n'y a point tant de différence qu'on ſe l'imagine d'abord entre un Notaire & un homme de finance: ils s'accoutument ſouvent tous les deux à s'emparer des fonds qu'on leur confie,

Pour moi, me sentant toutes les qualités nécessaires, j'ai acheté un *bon*, & je me tire d'affaire tout aussi-bien qu'un autre. Tu es devenue, parbleu! tout-à-fait gentille. Viens, je suis prêt d'oublier le passé, & de partager ma fortune avec toi. Tu avoueras que le dernier période de la félicité humaine pour ton sexe est de se voir la maîtresse d'un Financier. — A la fin de cette espece de harangue, Mademoiselle Lisis donna sans façon la main au Crésus, qui la conduisit gravement à son carrosse, s'y plaça à côté d'elle, & fit fouetter à un hôtel qu'il venoit de meubler, & qu'il destinoit sans doute à quelque beauté complaisante.

M. Brusquot n'eut pas la force d'arrêter sa volage maîtresse; l'étonnement ou la douleur lui ôta l'usage de la parole. Il suivit le Financier jusqu'à son carrosse sans prononcer un seul mot: on prétend même qu'il étoit si troublé, si hors de lui, qu'il aida Mademoiselle Lisis à monter dans la voiture.

DCCXXIV^e FOLIE.

Jamais cette belle ne s'étoit vue dans un état auſſi brillant, & jamais on ne ſoutint mieux les faveurs ſubites de la fortune. Les gens inſtruits de ſon origine, & du rôle ſubalterne qu'elle avoit joué ſur le théâtre du monde, avoient de la peine à reconnoître la fille du bon homme Lucas, le ſavetier du coin. A la voir ſi hautaine, ſi impertinente, ſi ſenſible aux moindres incommodités, il ſembloit qu'elle eût eu de tout temps dés laquais, des femmes-de-chambre, un bel hôtel, des meubles ſomptueux, & le reſte. Il eſt certain que le Financier n'avoit rien épargné pour lui faire un *ſort honnête.* Son cuiſinier étoit un des meilleurs de Paris, ce qui la faiſoit beaucoup conſidérer: ſa table étoit ſervie avec profuſion & avec délicateſſe, ce qui ne ſe voit pas toujours. Quand Mademoiſelle Liſis ſe montroit en public, elle ſortoit avec toute la pompe, toute la gravité d'une Ducheſſe; les rivieres;

les girandoles de diamans, & les autres ornemens en pierreries relevoient, ſelon l'uſage, la magnificence de ſa parure. Il étoit juſte qu'une Demoiſelle de ſon importance eût une loge à chacun des trois ſpectacles, afin qu'elle y parût les jours qu'on peut y venir décemment. Notre Créſus, en ſurpaſſant les ſouhaits de ſa maîtreſſe, s'imaginoit que la reconnoiſſance la rendroit d'une fidélité à toute épreuve.

Ceſſons de nous étonner de la fierté, des airs vains & mépriſables des gens du peuple parvenus tout-à-coup à une prodigieuſe fortune. Ils peuvent alléguer que la tête leur tourne dans l'opulence : au lieu que les grands Seigneurs que nous voyons quelquefois ſuſceptibles des mêmes hauteurs, ne ſçauroient aucunement les excuſer, puiſqu'ils devroient être accoutumés au luxe & aux richeſſes, & moins s'enorgueillir par conſéquent d'un avantage que l'habitude de le poſſéder devroit diminuer à leurs yeux. Cette longue

période,

période, cette morale, qui déplaira peut-être à quelques-uns de mes lecteurs, a pour but de pallier, s'il est possible, les travers de Mademoiselle Lisis. Sans doute qu'elle se méconnut au sein de l'abondance & des plaisirs, & qu'elle se crut transformée en femme de condition. Elle se donna tous les airs d'une Duchesse qui dégrade son rang par des manieres impérieuses & d'étiquette. Dès qu'elle fut comblée des dons du Financier, elle se trouva sujette aux migraines, aux vapeurs, ne marcha plus qu'en regardant tout le monde par-dessus l'épaule, se fit un plaisir d'afficher l'impertinence & les caprices les plus extravagans. Elle sembloit vous dire : Je suis une femme de quelque chose ; voyez ma personne avec transport, avec enthousiasme ; ayez pour moi du respect, de la considération ; je le mérite. Les prodigalités du Marquis d'Illois redoublent encore sa vanité, ses prétentions. Il est vrai que les flatteries qu'on lui adresse, les fades madrigaux composés à sa louan-

ge par des petits rimeurs, contribuent à nourrir ſon orgueil & ſon amour propre.

SUITE DES AVENTURES

de la Femme au palais d'argent, & continuation de l'Hiſtoire du Marquis d'Illois.

DCCXXVᵉ FOLIE.

On a vu de quelle conſtance elle ſe piquoit pour le généreux Financier, & la bizarre délicateſſe de M. d'Illois, qui l'obligea de vendre tout ce qu'elle tenoit de ſon Créſus, afin qu'elle n'eût rien qui lui rappellât ſon premier amant. Reprenons le fil de nôtre diſcours, interrompu trop long-temps par l'hiſtoire de cette fille célebre.

En s'attachant la petite Liſis, il ſemble que M. d'Illois vienne de faire une précieuſe conquête. Il ceſſe d'être inconſtant; il déclare même qu'il eſt

ſixé pour toujours. La docilité avec laquelle on s'eſt ſoumis à tous ſes caprices, a ſans doute vivement touché ſon cœur, en le perſuadant qu'il eſt ſincérement aimé. Chaque jour augmente ſes tranſports ; & ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'il a autant d'égards, autant d'eſtime pour la petite Liſis, qu'il en auroit pour une femme honnête qui ne ſe ſeroit rendue qu'après une longue réſiſtance, & qu'en cédant à l'ivreſſe de l'amour & des ſens, dans un de ces momens délicieux où la ſageſſe s'égare. Il en eſt encore aux petits ſoins, aux tendres attentions vis-à-vis de la nymphe dont il porte les chaînes. Il l'aborde timidement, ſemble craindre d'effaroucher la vertu de quelque innocente beauté. Ses manieres ſont tout à-la-fois careſſantes & reſpectueuſes. Devenu docile à ſon tour, il exécute promptement les ordres de ſa divinité, tâche de prévenir ſes vœux, & tremble toujours de lui déplaire. O Amour ! Amour ! que tu te joues des hommes au gré de tes

caprices ! Par toi les vieillards ne ſont plus que des enfans ; tu transformes le ſage en étourdi, & tu plonges le fou dans un nouveau délire.

La paſſion qui s'eſt emparée de M. d'Illois le rend peut-être excuſable. Mais que penſerons-nous des grands Seigneurs que les richeſſes de Mademoiſelle Liſis attirent autour d'elle ? Oubliant leurs titres, l'orgueil de leur naiſſance, ils rampent, pour ainſi dire, aux pieds d'une fille entretenue ; ils la traitent avec autant de reſpect qu'une Dame du premier rang. Le moyen qu'une jolie-fille du monde, *de la premiere claſſe*, n'ait point de vanité, quand elle ſe voit l'idole des principaux Seigneurs de la cour ? Il eſt tout ſimple que la tête lui tourne.

DCCXXVI^e FOLIE.

Au milieu de ſes plaiſirs & de ſa gloire, Mademoiſelle Liſis éprouve une grande mortification. Le Chevalier de Mornique, vieux libertin, dont la fortune eſt auſſi délabrée que

la ſanté, & qui achève de ruiner l'une & l'autre avec la blonde Roſette, engage le Marquis & ſa maîtreſſe à groſſir le nombre des aimables convives d'un ſouper fin qu'il doit donner chez ſon infante. Cette partie ne plaît pas trop à Mademoiſelle Liſis; mais elle craint de chagriner par un refus le Marquis d'Illois, qui ne ceſſe de décrire les plaiſirs qu'il ſe promet de goûter. L'heure du rendez-vous eſt fixée à onze heures : mais comme il eſt du bon ton de ſe faire attendre, & de n'arriver que long-temps après les autres, il étoit plus de minuit lorſque la fiere Liſis & M. d'Illois ſe rendent à l'endroit indiqué. Plus d'un convive avoit peſté tout bas contre eux. Les femmes ſentent redoubler leur humeur en ſe voyant effacées par la maîtreſſe du Marquis. Sa robe eſt d'une étoffe plus précieuſe que la leur; ſa coiffure eſt du meilleur goût; elle eſt toute couverte de diamans. La blonde Roſette ſur-tout en conçoit un ſecret dépit. Mais chacun

diſſimule ſes ſentimens, & compoſe l'air de ſon viſage. On ſe met à table. La joie & l'amitié paroiſſent régner au milieu des convives, tandis qu'ils ſe mépriſent & s'ennuient mutuellement ; image de ce qui ſe paſſe à la plupart des ſoupers. Cependant les choſes alloient aſſez bien, lorſqu'au deſſert la blonde Roſette ne put ſe contenir davantage. Mademoiſelle Liſis ne lui parloit qu'avec dédain, & ne daignoit même qu'à peine lui répondre. Impatientée de ſes hauteurs, elle lui dit tout-à-coup d'un ton aigre : — En vérité, Mademoiſelle, vous êtes bien fiere ! Voilà ce que c'eſt que d'avoir pour amans des Marquis d'Illois. Mais plutôt que de faire ainſi la grande dame, vous feriez mieux de retirer votre pere de la *ſaveterie.* — A cette terrible apoſtrophe, Liſis, déconcertée & couverte de confuſion, ſe met à pleurer, en s'écriant qu'il eſt affreux qu'on oſe inſulter une femme comme elle. Le Marquis tâche en vain de la conſoler, & l'engage enfin à ſortir ſur-

le-champ d'une maison où elle ne s'attendoit guere que son origine étoit connue.

DCCXXVII^e FOLIE.

Cette mortification la fait ressouvenir de son pere, qu'elle avoit oublié depuis long-temps. La premiere chose qu'elle fait le lendemain, c'est d'ordonner qu'on mette les chevaux à son carrosse le plus superbe, & de se faire conduire dans la rue où demeuroit le bon homme Lucas quand il lui appliqua un si terrible coup de pied. Elle arrive à la porte de la maison où elle avoit demeuré autrefois avec son pere ; elle la reconnoît encore. Les premieres impressions de la jeunesse ne s'effacent jamais. Un de ses gens demande le bon Savetier. Il accourt aussi-tôt, après avoir fait à la hâte une petite toilette, fort surpris qu'une grande Dame daignât lui rendre visite. Il s'approche du carrosse tout essoufflé, son chapeau à la main ; car il avoit voulu mettre sa perruque, & se présenter en habit

décent : il s'approche donc, n'osant lever les yeux, & faisant à chaque pas de profondes révérences. — Avancez-vous, lui dit la fiere Lisis d'un ton ferme, & regardez-moi. — Le bon homme l'envisage alors, & demeure stupéfait en reconnoissant sa fille, toute couverte de diamans. — Ah, ma chere fille ! s'écrie-t-il en pleurant de joie, que j'ai de plaisir... — Arrêtez, interrompt Mademoiselle Lisis. J'ai désiré cette entrevue pour vous apprendre qu'on ne doit pas trop maltraiter ses enfans. Reprochez-vous les coups que vous m'avez donnés ; songez sur-tout au coup de pied dans le ventre que vous m'appliquâtes si brutalement. Adieu ; vous ne me reverrez jamais. — A ces mots elle ordonne au cocher de fouetter, & s'éloigne rapidement du bon homme Lucas, qu'une des roues du brillant équipage de sa fille couvre d'un déluge de boue.

DCCXXVIII^e FOLIE.

Satisfaite de la leçon qu'elle vient

de faire à l'auteur de ses jours, elle cesse de s'en occuper, & parvient dans peu à l'oublier parfaitement, ainsi que l'affront que lui a fait la maîtresse du Chevalier de Mornique, en découvrant la bassesse de sa naissance, qui la forceroit souvent de rougir, si elle avoit la foiblesse d'y songer. Elle continue de copier les grands airs de quelques femmes titrées : elle saisit fort bien le ridicule de ses modeles, & sçait même les surpasser. Elle est d'autant plus contente, que les suites de la terrible maladie qu'elle éprouva dans sa jeunesse sont ignorées de tout le monde : les femmes qui la servent n'en sont pas même instruites. A quelles plaisanteries ne seroit-elle pas exposée, si l'on venoit à sçavoir qu'elle ne peut parler qu'au moyen d'un palais d'argent ? O cruel revers ! Ce malheur qu'elle a tant redouté, lui arrive par sa faute ; elle a la douleur de le voir divulguer, & d'être surnommée *la belle au palais d'argent.*

Voici comment elle s'attira une célébrité qui la désespere.

Elle est souvent obligée de sortir son palais de sa bouche, afin de le nettoyer. Lorsqu'elle va s'acquitter de ce soin indispensable, elle se retire dans la piece la plus reculée de son appartement, & ferme exactement la porte, de crainte d'être surprise dans une pareille occupation.

Elle a toujours pris ces sages précautions depuis qu'elle a quitté l'Angleterre. Mais un matin, qu'avec des amis choisis & M. d'Illois elle doit aller à la campagne ; elle se hâte de nettoyer son palais, & néglige d'empêcher qu'on ne puisse la surprendre. Dans l'instant qu'elle le tient à la main, une de ses femmes vient l'avertir que toute la compagnie est rassemblée, & qu'on la demande. La pauvre Lisis est si troublée, qu'elle n'a point la présence d'esprit de remettre promptement son palais dans sa bouche. Elle veut dire qu'on s'éloigne, & ne pousse que des sons

confus. La femme-de-chambre, effrayée, s'empresse de la secourir, & s'écrie de toutes ses forces : — Ah, mon Dieu ! ma maîtresse est muette.

DCCXXIX^e FOLIE.

Cette exclamation acheve encore de troubler la pauvre Lisis : elle croit déja voir accourir toute la maison ; & peut-elle douter que son malheur ne devienne public ? Elle n'imagine pas d'autres moyens de prévenir la honte qui la menace, que de se réfugier dans quelque endroit écarté, où elle pourra, sans être apperçue, remettre à sa place le palais d'argent : elle court donc à travers les appartemens, toute en désordre, l'air égaré, semblable à une biche poursuivie par les chasseurs. Elle étoit prête à se jèter dans un petit cabinet, lorsqu'elle se trouve face à face d'un jeune Marquis, homme d'une indiscrétion inouïe, que sa malice naturelle rend très-fertile en bons mots. C'est un des agréables Seigneurs qui doivent l'accompagner à la campagne.

— Qu'avez-vous, mon ange? s'écria-t-il. Vous voilà dans un état horrible; les graces de votre visage sont terriblement en désordre. — Mademoiselle Lisis, tout-à-fait hors d'elle-même, se seroit évanouie, si elle en avoit eu la force : elle joint les mains, & fait signe au petit-maître de se retirer. Voyant qu'il reste impitoyablement, elle prononce quelques mots entrecoupés, afin de joindre les prieres aux signes. — Bonté du Ciel! s'écrie le jeune fat en reculant de deux pas, vous êtes muette! Mais voilà qui est unique. Quel étrange malheur vous a privée de cette jolie langue dont vous vous serviez si bien? Cette partie-là, toujours agitée, toujours en mouvement chez les femmes, seroit-elle sujette à la paralysie? Ce seroit une chose criante, épouvantable. — Pendant ce discours, Mademoiselle Lisis revient un peu de son trouble; elle fait un effort sur elle-même, se tourne brusquement de côté, & veut replacer dans sa bouche ce qui peut seul

lui rendre la parole. Mais sa trop grande précipitation est cause que le fatal palais lui échappe des mains ; il tombe à terre. Le jeune fat s'en saisit, & court en riant rejoindre la compagnie, vivement poursuivi par notre belle infortunée, qui pousse des cris affreux.

DCCXXX^e FOLIE.

— Tenez, s'écrie-t-il en entrant, voilà l'ame de Mademoiselle Lisis, c'est-à-dire ce qui lui donne l'usage de la parole. Je me doute.... — Il n'eut point le temps d'en dire davantage ; Lisis fond sur lui, arrache de ses mains un trésor qui lui est si précieux ; & sans perdre de temps, le place dans sa bouche. — Elle vient d'avaler ce morceau de métal ! s'écrient ceux qui furent témoins de son action. — Non, répliqua tranquillement la maîtresse de M. d'Illois ; je me précautionne seulement contre les entreprises de cet étourdi. — Miracle ! dit en riant le petit-maître qu'elle apostrophe : la parole vous

revient ! Parbléu, la découverte eſt ſinguliere ! L'argent opere de grands prodiges ſans doute ; mais l'on ne s'étoit point encore aviſé de lui attribuer la vertu de faire parler les femmes. Il faut avouer que ce métal eſt merveilleux pour agir de toutes les manieres ſur le beau ſexe. — Liſis tâche de faire paſſer pour des plaiſanteries les diſcours du malin petit-maître. Cet incident redouble la joie de la compagnie ; l'on vole à la campagne achever de ſe livrer à la plus folle gaieté.

Cependant le bruit ſe répand que Mademoiſelle Liſis a un palais d'argent dans la bouche. Une telle ſingularité donne lieu à mille diſcours plus impertinens les uns que les autres. Chacun ſe pique de ſçavoir la vérité du fait, & il n'y a point de ſottiſes qu'on ne ſe permette de débiter. M. d'Illois eſt le ſeul qui garde un reſpectueux ſilence. Loin de prêter l'oreille aux propos de la malice & de la calomnie, il ne peut ſouffrir qu'on oſe plaiſanter au ſujet de ſa

maîtresse; il est prêt à soutenir envers & contre tous, que la vertu de la belle s'est rarement démentie. Ainsi Don Quichotte vouloit toujours se battre pour les charmes de sa Dulcinée chimérique.

CONTINUATION

de l'Histoire de la Marquise d'Illois.

DCCXXXI^e FOLIE.

LA Marquise d'Illois, de laquelle il est bien temps que nous parlions, continue d'aimer à la fureur le Duc de Wilcam. Le lecteur se rappellera, s'il lui plaît, que c'est un grand Seigneur Allemand, venu à Paris pour prendre les manieres françoises, & que la Marquise daigne instruire. Elle trouve son éleve docile à ses leçons. S'il ne s'applique point à faire une étude particuliere de nos mœurs, de la grandeur de notre monarchie, il cherche au moins à sçavoir comment

on fait l'amour à une jolie Françoise; & c'est tout ce que Madame d'Illois désire qu'il apprenne. Elle seroit tout-à-fait heureuse, si la satisfaction que lui cause la conduite de son amant, n'étoit troublée par sa grossesse, dont j'ai eu soin d'avertir le lecteur, & qui est la suite des caresses de son mari: je le répete, dans la crainte qu'on ne s'imagine que l'Amour seul a fait l'ouvrage de l'Hymen, ainsi que nous voyons tous les jours. La grossesse de la Marquise rend donc ses plaisirs moins vifs. Elle a la douleur de s'appercevoir que son petit ventre s'arrondit de plus en plus, qu'il acquiert un embonpoint qu'il est impossible de cacher. Ce qui redouble son chagrin, c'est peut-être parce qu'il lui paroît ignoble & du dernier bourgeois d'être grosse de son mari. Préférant la finesse de sa taille à la douceur de devenir mere, elle n'a garde de prendre les précautions qu'exige son état, & que certaines femmes poussent si loin. Au lieu de n'oser faire un pas, d'être couchée

toute la journée dans ſa chaiſe longue, d'avoir des dégoûts, des fantaiſies bizarres, elle mange de tout ce qu'on lui ſert ; elle eſt toujours ſur pied, & paſſe la plupart des nuits à table. Il eſt vrai qu'à force de ſe régaler de mets ſucculens, de vins étrangers, ſon palais s'eſt émouſſé ; l'habitude l'empêche de ſentir tout ce qu'ils ont d'agréable. Les liqueurs les plus fortes lui font à peine impreſſion. Pour qu'ils aient des ſels aſſez piquans, il faut que ſes meilleurs ragoûts ſoient à l'eau-de-vie, au vin de Champagne.

DCCXXXII^e FOLIE.

Il ſemble que Madame d'Illois veuille toujours avoir la gloire de ſe ſingulariſer : ſi l'étourderie & les travers devenoient généralement à la mode, je crois qu'elle ſe piqueroit alors d'être raiſonnable. Il ſuffit qu'il faille ſe ménager dans la groſſeſſe, pour qu'elle ſe plaiſe à ſauter du ſoir au matin. Lorſqu'elle eſt toute rondelette, elle s'aviſe de s'appercevoir,

qu'elle a un grand penchant pour la danſe. Charmée de découvrir en elle une qualité auſſi précieuſe, elle devient une des principales danſeuſes des bals de ſociété. Quel crêve-cœur de ne pouvoir ſatisfaire ſon goût dans ceux de Saint-Cloud, d'Auteuil & du bois de Boulogne ! Qu'il lui eſt triſte ſur-tout de n'être que ſpectatrice aux Wauxhalls ! Une femme de ſon rang n'oſeroit danſer dans de pareils endroits ; l'on n'y admire guere que la légéreté des filles de l'Opéra, & des autres demoiſelles d'une vertu mourante. Mais elle goûte au moins la ſatisfaction de s'y montrer, & de contempler avec des yeux d'envie les beautés qui ne ſont point gênées ſur la bienſéance. D'ailleurs elle ſe dédommage amplement de la contrainte où elle ſe trouve dans ces lieux, qui n'offrent à la plupart des femmes que l'apparence des bals, ſans en avoir la réalité. Quand quelque grand Seigneur donne un bal chez lui, (ce qui arrive aſſez ſouvent depuis que la manie de la danſe s'eſt

emparée de nous, ainsi que le démon de la musique) elle ne manque pas de tout mettre en usage pour s'en faire prier, si l'on n'a point songé d'abord à elle : pendant toute la nuit elle s'acquitte de plusieurs contre-danses de suite avec une ardeur étonnante. Il est assez singulier de voir sauter, s'agiter une espece de poupée dont l'embonpoint énorme fait craindre à tout moment qu'elle n'ait plutôt besoin d'un accoucheur que du menuet de Cupis.

DCCXXXIII[e] FOLIE.

Le bal chéri de la Marquise c'est celui de l'Opéra. La liberté qu'on y trouve produit les vrais plaisirs : il rapproche & confond tous les états, afin qu'ils concourent tous ensemble à rendre la joie universelle. L'aimable désordre qu'il occasionne est la source des amusemens les plus vifs. La gaieté n'est jamais si charmante que lorsqu'elle est la plus folle ; & le masque contribue à la faire naître en même temps qu'il excuse les trans-

ports de fon joyeux délire. Là le grand Seigneur oublie fes titres & fes richeffes, & rit avec l'honnête bourgeois ; là l'orgueilleufe Ducheffe folâtre ainfi que la fimple grifette, tandis que celle-ci eft refpectée comme la Dame du premier rang. A voir le mêlange & la variété de tant de perfonnages bizarres, couverts d'habits grotefques, & la joie qu'expriment leurs geftes & leurs actions, l'on diroit que la folie a raffemblé tous fes fujets, & qu'ils fe livrent fans contrainte aux tranfports qu'elle infpire.

Madame d'Illois va donc affidument au bal depuis que fa groffeffe eft avancée, comme fi elle vouloit braver la nature avant même qu'elle l'ait rendue mere. Elle fait une nuit la partie d'y aller avec le Duc de Wilcam, tous les deux habillés en *chauve-fouris*. Après avoir danfé jufqu'à n'en pouvoir plus, toujours fous les yeux du Duc, qui n'a garde de s'en éloigner, de crainte de la perdre dans la foule, elle juge à propos

de se reposer, & va s'asseoir, avec son compagnon, dans une loge écartée. Le Seigneur Germanique, enflammé par la vue des jolis objets dont la salle du bal est ordinairement remplie, tient à la Marquise les discours les plus tendres, & croit n'être entendu que de l'Amour seulement.

DCCXXXIV^e FOLIE.

Il se trompe; en voici la preuve. Certain Seigneur a reconnu Madame d'Illois, quoiqu'elle n'ait point ôté son masque. Il se doute bien qu'elle est dans la compagnie d'un amant chéri; & se faisant un plaisir d'entendre quelque chose de leur amoureux entretien, il la suit par derriere, & se place à la porte de la loge où elle s'est retirée. Nôtre écouteur, appliqué à saisir les mots qui parviennent jusqu'à son oreille, se dégoûte bientôt de faire le personnage d'espion. Il réfléchit que Madame d'Illois est une très-jolie femme, & qu'il seroit peut-être possible, à la faveur du désordre du bal, de la séparer de son

amant, & de profiter de l'erreur où elle seroit. Aussi-tôt notre homme, fort malin de son naturel, & qui se plaît à tourmenter son prochain, surtout le beau sexe, se met l'esprit à la torture afin d'imaginer quelque ruse qui puisse le conduire au but qu'il se propose. Il est trop fécond en malices, pour être long-temps embarrassé. Il court s'affubler d'un équipage pareil à celui du masque qui accompagne Madame d'Illois, & revient se mettre en sentinelle, écouter les discours du rival qu'il veut supplanter, afin de mieux sçavoir ce qu'il doit dire, s'il se procure à son tour un doux tête-à-tête. Notez que notre espiegle se persuade qu'il fait la meilleure action du monde.

DCCXXXV^e^. FOLIE.

— En vérité, s'écrie tout-à-coup la Marquise en parlant au Duc de Wilcam, je suis trop échauffée; je n'y sçaurois tenir. Allez me faire apporter des rafraîchissemens. — Le Duc obéit; & à peine s'est-il éloigné de

quelques pas, que le masque qui est aux aguets vient prendre sa place. — Vous voilà déja de retour ! lui dit Madame d'Illois, trompée par la ressemblance des habits. — J'ai rencontré un des garçons limonadiers, répond le masque, en contrefaisant sa voix ; il m'a dit que nous ferions mieux d'aller au café même. — Le rusé matois ne cherche qu'à séparer la Marquise de son tendre cavalier, de maniere qu'il lui soit impossible de la rejoindre. Il la conduit insensiblement au milieu de la salle, & s'enfonce avec elle dans la foule des masques. — Je n'ai plus soif, lui dit Madame d'Illois, appuyée nonchalamment sur son bras : j'ai voulu rompre une conversation qui commençoit à devenir trop tendre. Ne vous souvient - il plus de l'aventure du carrosse ? — Lorsqu'on est auprès de ce qu'on aime, le cœur ne sçauroit être tranquille, répond le feint Duc de Wilcam, qui entend à demi-mot. — Il est quelquefois de la prudence de modérer ses trans-

ports, réplique la Marquiſe en ſe laiſſant preſque aller ſur ſon amant prétendu. Quand on eſt certain de trouver l'occaſion de s'expliquer ſans témoin, l'on doit différer un entretien que des importuns peuvent troubler.— Ah, Madame! s'écrie le maſque (en parlant pourtant très-bas) croyez-vous que vos charmes permettent de ſuivre de pareilles maximes? Détrompez-vous; l'impatience que l'amour fait naître eſt bien excuſable. — La Marquiſe ne ſçait que répliquer à des raiſons qui lui paroiſſent auſſi fortes. Elle garde un inſtant le ſilence, comme pour réfléchir à ce qu'elle doit répondre. — Que vous êtes fou, mon cher Duc! dit-elle enfin. Je vois bien que vous ſerez toujours un étourdi..... Mais l'on étouffe ici; il n'y a pas moyen d'y tenir: retirons-nous; je vous rendrai peut-être plus raiſonnable. — C'eſt ce que demandoit le prétendu de Wilcam: il la conduit à ſon carroſſe, y monte avec elle en remerciant le Ciel de ſa bonne fortune.

DCCXXXVI^e.

DCCXXXVIe FOLIE.

Le rusé compagnon se doute bien que celui qu'il représente est du dernier mieux avec Madame d'Illois ; il agit en conséquence de ses conjectures. La Marquise, qui croit être avec le Duc de Wilcam, ne s'oppose point absolument aux libertés qu'on ose prendre ; elle résiste d'une maniere qui annonce qu'elle se défend contre quelqu'un à qui elle est accoutumée de céder. Enfin, quand le carrosse s'arrête, le masque est certain d'avoir joué à merveille le rôle de celui qu'il a supplanté. Il donne la main à Madame d'Illois, & l'accompagne jusqu'à son appartement. Il croit alors qu'il est de la prudence de se retirer : mais la Marquise le retient par le bras, & l'oblige de s'asseoir. — Eh quoi, lui dit-elle en folâtrant, toujours avec ce masque ! C'est trop voiler des traits que je chéris. Je n'aime ni les amans ni les visages en peinture. — Le Seigneur déguisé se trouve dans un grand embarras. Il

veut en vain s'esquiver, sous prétexte qu'il est tard, & que le sommeil l'accable; les caresses de la Marquise le troublent; il soupire, s'attendrit, & son masque se détache.... O ciel! que vois-je? s'écrie-t-elle.... & la chambre retentit de ses éclats de rire. Le jeune Seigneur s'attendoit qu'on alloit lui arracher les yeux; il se rassure; & se jetant aux pieds de la Dame qu'il craignoit d'avoir offensée, il s'excuse sur la vivacité de son amour. L'aventure paroît trop comique à Madame d'Illois, pour qu'elle ait la force d'être en colere: elle fait grace à la témérité de ce nouvel amant, en faveur du stratagème qu'il a mis en usage: elle permet même qu'il lui tienne compagnie le reste de la nuit.

DCCXXXVII[e] FOLIE.

C'est ainsi que le hasard procure souvent des adorateurs aux jolies femmes, & que leur vertu fait naufrage de nouveau lorsqu'elles s'y attendent le moins. Madame d'Illois ne

ſe reproche aucunement cette infidélité; elle ne s'en regarde pas même comme coupable ; elle ne l'attribue qu'à la fatalité du ſort. En effet, vouloit-elle manquer à ſon premier amant ? Pouvoit-elle ſe garantir d'une ruſe tout-à-fait ingénieuſe ? Ce raiſonnement la tranquilliſe, & ſa conſcience eſt fort en repos.

La manie de courir les bals, qui s'eſt emparée de la Marquiſe, la rend témoin de pluſieurs aventures bizarres. En voici une, entre autres, beaucoup plus ſinguliere que la ſienne, qui va ſe paſſer ſous ſes yeux, & dont le lecteur voudra bien permettre que je lui faſſe part.

Certain grand Seigneur, voulant ſe couvrir de gloire, forme le deſſein de donner dans ſon hôtel un bal ſuperbe. Auſſi-tôt un nombre infini d'ouvriers travaillent à décorer ſes ſalles : l'on s'agite, l'on s'empreſſe : le Monſeigneur donne par-tout ſes ordres, & réfléchit en grave politique, comme s'il s'agiſſoit d'accomplir le projet de la paix perpétuelle.

La renommée répand dans Paris la magnifique fête qui se prépare : les femmes *d'un certain monde* s'intriguent pour en être priées, & mettent toutes les ouvrieres en campagne afin de se faire faire des dominos du dernier goût. La Marquise d'Illois obtient un billet, qu'elle ne rougit point d'aller demander elle-même, tant elle craignoit d'être oubliée ; & quel affront, si elle eût éprouvé ce cruel malheur ! La nuit du bal arrive enfin, au grand contentement de ceux qui se flattent d'y briller. Jamais l'on ne vit une telle confusion. Les masques remplissent jusqu'aux escaliers. La Marquise est vingt fois sur le point d'être étouffée dans la foule, & se trouve trop heureuse de sauver la moitié de son domino. La chaleur excessive des appartemens est encore augmentée par la prodigieuse quantité de bougies ; & les rafraîchissemens viennent à manquer au beau milieu du bal. Cette fête si magnifique & si mal ordonnée coûte au moins cent mille francs ;

& le Monſeigneur croit avoir par-là bien prouvé ſa grandeur & l'excellence de ſon goût.

AVENTURES ET QUIPROQUO

DE BAL.

DCCXXXVIII^e FOLIE.

ON commence à danſer vers les cinq heures du matin, c'eſt-à-dire lorſque les Muſiciens, ivres, s'endorment en faiſant jurer leurs violons ſous l'archet, qu'ils tiennent d'une main mal aſſurée. Tout-à-coup de grands cris ſe font entendre ; quatre maſques ſe jettent au milieu des danſes, & ſortent en ſe menaçant : chacun les ſuit afin d'apprendre le ſujet de leur trouble & de leur colere. Voici quelle eſt la cauſe de tout ce déſordre.

La jeune Baronne d'Inſac, que la jalouſie de ſon mari a preſque ſéqueſtrée du commerce des vivans, im-

portuna tant le vieux jaloux afin qu'il lui permît d'aller à un bal dont les apprêts faiſoient tant de bruit, qu'il fut forcé d'y conſentir : mais il exigea deux conditions ; la premiere, qu'il feroit lui-même le cavalier de ſa gentille moitié ; la ſeconde, qu'il la tiendroit toute la nuit ſous le bras, ſans qu'elle pût le quitter un ſeul inſtant.

DCCXXXIXe FOLIE.

Notre Baron tout eſſouflé, tenant fortement la main de ſa jeune épouſe, bien ſûr qu'elle ne ſçauroit lui échapper, & que ſon honneur ne court aucun riſque, parvient à pénétrer dans une des ſalles du bal. Mais il y avoit à peine mis le pied, qu'une foule de maſques pouſſés par d'autres, comme des flots tumultueux, ſe jettent ſur lui, le font pirouetter, le portent ſucceſſivement d'un bout de la ſalle à l'autre. Ne pouvant plus réſiſter au torrent qui l'entraîne, le Baron lâche le bras de ſa femme, & la perd tout de ſuite de vue. C'eſt en

vain qu'il s'efforce de la rejoindre en gagnant le côté par où elle est disparue ; de nouvelles troupes de masques l'entraînent, le repoussent, lui font prendre un chemin tout opposé. Qu'on se représente les inquiétudes, les alarmes de notre jaloux. Il seroit mort, je crois, de douleur, si, quelques instans après avoir été séparé de sa jolie moitié, il n'avoit eu le bonheur de la reconnoître à la couleur & à la garniture de son domino. Sitôt qu'il l'apperçoit, il lui saisit vivement le bras, & se promet bien que toutes les forces humaines réunies ne seront plus capables de lui faire lâcher prise. — J'étois au désespoir de notre séparation, lui dit la belle. — Et moi, répond le mari, croyez-vous que j'en étois content ? — Vous déguisez les sentimens de votre cœur, réplique la jeune moitié ; ma présence met obstacle à vos plaisirs. — Sans se donner la peine de répliquer à un discours dont il ne conçoit pas trop la justesse, notre jaloux vouloit se retirer ; mais

fa compagne l'engage à rester jusqu'au jour. Ses alarmes se dissipent : il traverse les salles en s'applaudissant de sa vigilance, & se moque tout bas de la sottise des maris qu'on trouve le moyen de tromper dans la plupart des bals.

DCCXL^e FOLIE.

Le couple conjugal, ne voulant point être reconnu, déguisoit sa voix en s'entretenant. Le jaloux Baron n'avoit garde de permettre que sa femme ôtât son masque ; il craignoit trop que la vue du trésor qu'il possédoit ne fît naître l'envie de le lui enlever. Pour lui, persuadé qu'il ne couroit aucun risque, il se disposa plusieurs fois à détacher son masque, afin de prendre l'air : sa compagne l'empêcha de se satisfaire, en lui disant qu'elle ne vouloit point que ses maîtresses eussent le plaisir de le voir. Notre vieux jaloux crut que ce compliment n'étoit qu'une plaisanterie, & ne fit qu'en rire.

Cependant à force de se promener,

les deux époux commencent à se sentir fatigués. La foule s'étant un peu éclaircie, & le jour étant sur le point de paroître, ils présument qu'il leur sera plus facile de trouver à s'asseoir. Les recherches qu'ils font pour découvrir une place sur quelque banquette, les conduisent dans une piece écartée, dont les bougies tirant sur la fin, ne jetoient plus qu'une foible lueur. Ils apperçoivent dans un coin deux personnes couvertes de dominos pareils aux leurs, qui paroissoient s'entretenir avec beaucoup d'attention, & qui tenoient leurs masques à la main, prêtes à les remettre lorsqu'on s'approcheroit d'eux. Ils entendirent, en arrivant, que l'une de ces deux personnes disoit d'un ton fort enjoué : — Ah ! que ma femme est attrapée ! — & que l'autre s'écrioit : — Ah ! que mon mari est dupe !

DCCXLI^e FOLIE.

Aussi-tôt que les deux masques dont la conversation étoit si gaie &

ſi animée, apperçurent ceux qui venoient d'entrer, ils garderent un profond ſilence, & parurent inquiets. Sans y faire trop d'attention, le couple conjugal va s'aſſeoir à quelque diſtance d'eux. Le maſque féminin auquel le Baron donne le bras, ſe plaint alors que la chaleur l'étouffe, & détache ſon maſque; le vieil époux en fait de même, & ils s'enviſagent tous les deux à-la-fois. . . . O Dieu! quelle ſurpriſe inattendue! Le jaloux voit que ce n'eſt point ſa femme qu'il conduit depuis ſi long-temps; & celle qu'il prenoit pour ſa moitié connoît qu'elle n'eſt point avec ſon mari. L'objet le plus effrayant leur auroit cauſé moins d'effroi. Ils ſentent glacer leurs ſens à l'aſpect l'un de l'autre, & ne peuvent retenir un grand cri. Ce cri porte l'alarme dans l'ame des deux dominos qui s'entretenoient dans un coin. Ils ſe hâtent de rattacher leurs maſques. Mais ſouvent plus l'on ſe preſſe, moins l'on avance. Les viſages de carton s'échappent de leurs mains; le jaloux

Baron reconnoît sa femme, & qu'elle se moquoit de lui ; & sa compagne reconnoît son mari, & qu'elle étoit l'objet de ses railleries. Chacun des époux trompés, trahis, veut s'emparer de son bien, mais l'on cherche encore à leur échapper.

C'est alors que le bal du grand Seigneur fut interrompu, & que les quatre masques troublerent les danses, traverserent rapidement les salles, les uns en fuyant, les autres en poursuivant.

CONCLUSION

de l'Aventure & des quiproquo de Bal.

DCCXLII^e FOLIE.

Il me reste à rendre raison de tous les *quiproquo* dont je viens de parler. Il faut sçavoir que la gentille moitié du jaloux Baron aimoit depuis longtemps un de ses voisins, qu'elle entretenoit souvent de ses fenêtres, soit

par ſignes, ſoit à l'aide du langage des yeux. Ils étoient enſemble de la derniere intelligence, & leurs tendres converſations ne pouvoient faire grand bruit, ni frapper les oreilles des ſurveillans. Il eſt encore néceſſaire que j'apprenne au lecteur que l'amoureux de la charmante Baronne a le malheur d'être uni à une femme dont la jalouſie ne le cede en rien à celle du mari le plus défiant, le plus ſoupçonneux. Son ombre même lui cauſe des alarmes. Si elle dort, c'eſt pour rêver que ſon cher époux lui eſt infidele. Quand elle veille, ce qui lui arrive ordinairement, elle n'eſt occupée qu'à épier ſes actions, qu'à le quereller ſur des démarches tout-à-fait innocentes, qu'à ſe tourmenter afin de lui prouver qu'il eſt bien avec toutes les femmes de ſa connoiſſance. Une telle conformité dans la deſtinée des deux amans, acheve ſans doute de reſſerrer les nœuds commencés par la ſympathie. Ils étoient heureux du plaiſir de ſe voir. Mais, n'en déplaiſe au docte Platon,

ainsi qu'aux prudes répandues par le monde, l'amour veut une nourriture solide : il maigrit, & court risque de périr d'inanition lorsqu'on prétend le faire subsister par l'union des ames ; belle chimere, qui n'est en vogue que dans les romans, & dont la nature a rendu fort sagement les cœurs sensés ennemis invincibles.

Mais le moyen que nos amans puissent tromper les Argus attachés sur leurs pas ? Le bal qu'ils entendent dire qu'on prépare, leur offre l'occasion tant désirée. Voici le stratagème qu'ils imaginerent pour se procurer un secret entretien, & dont ils se firent part par un billet qu'ils eurent l'adresse de se faire tenir.

Le mari de la femme jalouse l'engage à l'accompagner au bal tant désiré, & l'aimable Baronne obtient, à force de prieres, la même grace de son vieux jaloux. Les amans ont soin que la couleur & la garniture des dominos qu'ils doivent porter ainsi que leurs Argus, soient tout-à-fait semblables ; & cette uniformité n'est

pas ſans deſſein. Ils préſument que la foule des maſques peut les ſéparer de leurs ſurveillans, qui, dans l'empreſſement qu'ils auront de les rejoindre, venant à ſe rencontrer, ſe prendront eux-mêmes pour les triſtes victimes de leur jalouſie. L'ingénieux ſtratagème réuſſit à merveille. Nos deux jaloux s'accrochent fortement enſemble, tandis que ceux qu'ils s'imaginent garder, goûtent en liberté les douceurs de l'amour, & le plaiſir piquant d'être heureux à la dérobée. Ils ſe flattoient que la foule ſépareroit encore les deux jaloux, & qu'ils pourroient les rejoindre de la même maniere qu'ils les avoient quittés. Mais les heures ſont des minutes auprès de ce qu'on aime. Ils tarderent trop à venir retrouver leurs tyrans, & toute l'intrigue fut découverte. Peut-être qu'une autre fois ils auront mieux pris leurs meſures.

CONTINUATION

de l'Histoire du Marquis d'Illois, & de celle de Madame d'Illois.

DCCXLIII^e FOLIE.

NOUS allons voir encore une aventure de bal, de laquelle la Marquise d'Illois sera l'héroïne. Je crois avoir dit ailleurs que ses galanteries sont grand bruit dans le monde, & que M. d'Illois se contente d'en rire, ou qu'il y fait aussi peu d'attention que s'il n'avoit jamais connu celle dont il entend conter tous les jours mille histoires plaisantes, & sur-tout bien malignes. Je n'ai rien avancé qui ne soit très-véritable, & dans le caractere de mon héros. Mais comme l'inconstance des petits-maîtres & la variété de leurs idées les entraînent souvent dans d'étranges contradictions, il est tout simple de voir le Marquis s'écarter de ses principes,

& démentir tout-à-coup la conduite qu'il a tenue jusqu'à présent.

Ce long préambule, que j'aurois peut-être dû supprimer, puisqu'il est inutile aux lecteurs éclairés, & encore plus inutile à ceux qui n'entendent pas tant de finesse ; ce long préambule, dis-je, est pour avertir que M. d'Illois va regarder son honneur comme dépendant de celui de sa femme. Une telle nouveauté surprendra certainement mes lecteurs. Mais ce qui leur paroîtra plus digne du Marquis, c'est qu'il s'avise fort ridiculement d'être jaloux de sa tendre moitié, puisqu'elle n'étoit point connue dans l'endroit où il la rencontre, & qu'il étoit lui-même avec sa maîtresse.

DCCXLIVe FOLIE.

C'est au bal de l'Opéra que se passa la scène bizarre que je vais décrire. Je ne sçais si la Marquise perdit dans la foule le cavalier qui l'accompagnoit ; tout ce que je puis assurer, c'est qu'elle se promenoit toute seule

dans la salle, après avoir dansé plusieurs contredanses de suite, lorsque M. d'Illois la reconnut, quoiqu'elle fût masquée. Mais la rondeur de sa taille la rendoit assez remarquable, pour qu'il lui fût très-difficile de se déguiser de maniere à pouvoir garder l'*incognito*. M. d'Illois n'avoit point voulu se masquer. Il étoit alors d'une humeur charmante; il venoit de souper tête à tête avec sa douce amie, & la tenoit sous le bras: les diamans dont la belle étoit couverte l'empêchoient d'avoir besoin de masque. Il étoit impossible à ceux qui l'avoient vue chez son pere, de reconnoître la petite Lisis sous le brillant équipage d'une grande Dame.

Il parut plaisant au Marquis de lutiner sa femme, en feignant de la prendre pour une autre femme. Il l'aborde donc, & lui débite de ces lieux communs qu'on prodigue à tous les masques. La Marquise, enchantée d'être méconnue même de son mari, le lutine à son tour, en l'assurant qu'il se trompe, qu'il ne l'a jamais

vue, mais qu'elle ſçait les anecdotes ſecretes de ſa vie.

Dans l'inſtant que M. d'Illois ſe réjouit le plus des propos qu'il tient à ſa moitié, il eſt interrompu par un maſque en domino noir, qui venant, tête baiſſée, troubler leur converſation, ſaiſit familiérement la Marquiſe au travers du corps, & s'écrie aſſez haut : — Je te devine, beau maſque ; tu es la Marquiſe d'Illois.

DCCXLV^e FOLIE.

L'inſolence du maſque déplut au Marquis, & mit Madame d'Illois de mauvaiſe humeur. Elle voulut le prendre ſur un certain ton, & lui dit avec aigreur qu'il ſe méprenoit, & qu'elle le prioit de ſe retirer. Le maſque ne s'effraya point de l'air avec lequel on lui parloit. — Je ſuis ſûr, répliqua-t-il en riant de toutes ſes forces, que ſi vous ſçaviez qui je ſuis, vous me recevriez avec plus d'égards ; je parie même que ſans garder aucun ménagement, vous me donneriez les noms les plus tendres,

& que vous me ſauteriez au cou. Vous paroiſſez étonnée du diſcours que je vous tiens, divine Marquiſe. Je veux bien vous dire que je vous aime de tout mon cœur. Je vous ai ſouvent déclaré les ſentimens que votre aimable perſonne m'inſpire. Cet aveu vous a pénétrée de joie; & je puis me flatter que vous m'avez payé d'un tendre retour. Là, là, ne vous fâchez point: je ſuis votre plus ancienne connoiſſance. Je vous avouerai même, continue le maſque en s'approchant de l'oreille de la Marquiſe comme pour parler plus bas, mais en criant encore plus haut; je vous avouerai même que j'ai ſouvent eu le bonheur de vous tenir entre mes bras.

DCCXLVI^e FOLIE.

La Marquiſe ne doute pas, à ces paroles, qu'elle n'ait affaire à un de ſes amans, piqué d'avoir reçu trop bruſquement ſon congé: elle frémit de colere de la piece ſanglante qu'on lui joue. Elle ſeroit moins piquée,

ſi le Marquis n'étoit témoin de l'effronterie de cet inconnu, qui ne peut être qu'un des amans auxquels elle s'eſt aviſée d'être cruelle après leur avoir donné lieu de ſe louer de ſa complaiſance. Elle conſidere qu'elle va être perdue de réputation, & qu'elle doit craindre la fureur du Marquis, qui peut trouver mauvais que l'on ait l'audace d'afficher les intrigues de ſa femme. Son courage l'abandonne : d'une voix baſſe & émue, qui décele ſon trouble, elle conjure le maſque indiſcret de ſe taire. — Eh, mon dieu! lui dit-elle à l'oreille, en lui ſerrant myſtérieuſement la main, voulez-vous donc me perdre ? Ne voyez-vous pas mon mari ?

Au lieu de ſe corriger, le maſque ne devient que plus inſolent. Il la prend ſous le bras, oſe lever le taffetas de ſon maſque, & la promene par toute la ſalle d'un air folâtre, en lui faiſant des careſſes très-familieres.

DCCXLVII^e Folie.

Madame d'Illois respiroit un peu ; elle se flattoit qu'elle étoit débarrassée du Marquis, & les discours du domino noir lui causoient moins d'alarmes. Mais M. d'Illois, qui n'avoit paru nullement en rire, quitte brusquement le bras de Lisis, & marche sur les pas de sa femme, afin d'entendre le reste de la conversation. Voyant que le masque ne cesse point de tenir à la Marquise les propos les plus impertinens, & de l'accabler de cruelles plaisanteries, cet époux, jusqu'alors si raisonnable, ou plutôt si exact à suivre les usages du grand monde, s'avise tout-à-coup de s'imaginer qu'il est de son devoir d'empêcher qu'on ne déshonore sa tendre épouse. — Que pensera-t-on de moi, se dit-il à lui-même, si je souffre qu'en ma présence on tienne des discours qui ternissent mon honneur, ou celui de ma femme ? car c'est la même chose. Il faut que je punisse cet inconnu, ou qu'au moins je l'oblige à se taire. —

Après avoir pris cette belle réſolution, il frappe ſur l'épaule du domino noir : — Ignorez-vous qui je ſuis? lui demande-t-il d'un ton furieux. — Parbleu ! mon cher Marquis, répond le maſque ſans ſe déconcerter, je ſçais que vous êtes l'époux de cette belle Dame, & que vous auriez mieux fait de n'en rien dire.

DCCXLVIII^e FOLIE.

Mademoiſelle Liſis remontre en vain au Marquis qu'il va ſe couvrir de ridicule, & qu'il fait une action du dernier bourgeois : il refuſe de la ſuivre, & perſiſte dans le deſſein de rétablir ſon honneur attaqué dans celui de ſa femme. En vérité je n'aurois jamais cru M. d'Illois capable d'une pareille foibleſſe, à peine excuſable chez les gens du peuple. J'en rougis pour lui, & je prie le lecteur de lui pardonner ; peut-être que par la ſuite il rétablira ſa réputation par des folies plus dignes d'un homme de ſon rang.

L'impitoyable domino noir conti-

nue de poursuivre Madame d'Illois. Le Marquis, outré de plus en plus, le regarde fixement, & lui demande pourquoi il est si familier avec une Dame qu'il devroit traiter avec respect. — Il m'est très-permis d'agir de la sorte, répond le masque; & vous êtes le seul dont l'humeur soit assez bizarre pour y trouver à redire.

DCCXLIX^e FOLIE.

L'audace du domino noir confondoit M. d'Illois, & jetoit la Marquise dans de grandes perplexités. Elle ne sçavoit si elle devoit se fâcher, ou paroître entendre raillerie. Dans l'incertitude du parti qu'elle doit prendre, elle garde le silence, & tâche de se débarrasser du maudit importun qui semble se plaire à la désespérer. Mais elle a beau se glisser dans la foule; elle voit toujours à ses côtés le cruel domino noir, & le Marquis d'Illois, qui tantôt sourit amèrement, & tantôt lui jette des regards furieux. Quoique cette fuite semble annoncer qu'elle ait peine à

ſoutenir les mauvaiſes plaiſanteries du maſque, elle n'a pourtant pas perdu tout-à-fait la préſence d'eſprit qu'il faut avoir dans les revers de la vie. Elle imite ces fameux Généraux, dont la retraite leur fait ſouvent autant d'honneur que la victoire même. Elle feint toujours de ne point connoître M. d'Illois ; ce n'eſt qu'en parlant à l'oreille du domino noir, qu'elle eſt convenue qu'il étoit ſon mari ; encore peut-elle prétendre ne l'avoir dit qu'en plaiſantant, ſi le terrible maſque avoit la noirceur de trahir ſon ſecret. Il réſulte de la politique de Madame d'Illois, qu'elle peut ſe flatter que le Marquis eſt incertain ſi c'eſt à elle ou à une autre femme qu'on oſe tenir d'auſſi ſinguliers propos que ceux qu'il vient d'entendre. Elle s'imagine encore que dans le doute où elle croit jeter ſon mari, il penſera que ſi c'étoit la Marquiſe elle-même qu'on inſultât de la ſorte, elle ſçauroit bien mieux que la perſonne maſquée impoſer ſilence à quiconque chercheroit à noircir ſa vertu. Elle conclut

conclut de ſa maniere de s'être comportée dans une occaſion auſſi délicate, qu'il ne lui reſtoit plus qu'à ſe retirer prudemment. Mais le maſque qui prend plaiſir à la tourmenter, s'appercevant qu'elle ſe bat en retraite, redouble de malice, & lui dit en l'arrêtant par le bras : — Eh quoi, Madame, vous voulez déja vous éloigner de moi ? Ah, petite ingrate ! vous n'avez pas toujours été ſi empreſſée à me quitter.

DCCL^e FOLIE.

Ce tendre reproche acheve de troubler la Marquiſe, & de lui prouver que le maſque n'eſt qu'un amant déguiſé, dont elle a tout lieu de craindre la noirceur. Au lieu de chercher à le rendre plus raiſonnable par des manieres douces & polies, elle ceſſe de ſe contraindre, & lui dit avec hauteur : — Qui que je ſois, apprenez que je ſçaurai vous faire repentir de votre audace. Je ne ſuis point la Dame à qui vous croyez parler ; mais vos pourſuites, vos inſolens

discours m'ont remplie d'une juste indignation. Je me mets à la place de celle que vous insultez. Il vous sied bien de vouloir ternir une vertu sans doute sans reproche ! Je le vois, les devoirs de l'honnête homme ne vous furent jamais connus. Retirez-vous, & craignez tout d'une femme outragée.

DCCLI^e FOLIE.

La voix de la Marquise n'éclate point dans la salle du bal ; elle n'est entendue que de ceux qui se trouvent auprès d'elle. Le masque ne fait que rire de sa colere ; & loin de se corriger, il tient encore des propos plus hardis. — Je puis faire le détail de vos beautés les plus secretes, lui dit-il froidement. N'est-il pas vrai, par exemple, que vous avez un signe au bas de l'épaule droite, qui par sa noirceur, releve la blancheur de votre peau ? — A ces mots la Marquise est frappée comme d'un coup de foudre, & M. d'Illois demeure anéanti. Le masque, craignant que l'un

ou l'autre ne lui saute aux yeux, s'éloigne en éclatant de rire. Le Marquis, revenant à lui-même, ordonne à un garde de suivre le domino noir, & de le faire arrêter lorsqu'il sera près de sortir. — Je suis curieux, ajoute-t-il, de sçavoir quel est l'insolent qui est si indiscret en public.

Madame d'Illois saisit le premier instant pour s'évader. Elle rentre chez elle toute consolée de cette désagréable aventure, parce qu'elle se flatte que M. d'Illois ne l'a point reconnue : aussi se promet-elle bien de ne jamais raconter son histoire du bal, quelque envie qu'elle ait d'en rire avec ses bonnes amies.



CONTINUATION

de l'Histoire du Marquis d'Illois, & de celle du Baron d'Urbin.

DCCLIIe FOLIE.

LE Marquis d'Illois se reprochoit d'avoir perdu sa femme de vue, lorsqu'on vint lui dire que le domino noir étoit arrêté. Il court au corps-de-garde, se faisant d'avance un plaisir de jouir de la consternation de celui dont il avoit admiré l'insolence. Mais quel est son étonnement d'entendre, en approchant, de grands éclats de rire, & de voir qu'ils viennent du domino noir, qui ose encore plaisanter au milieu des soldats qui l'entourent. Furieux de cet excès de bonne humeur, le Marquis arrache le masque de l'inconnu qui le brave, & reste immobile de surprise & de honte. L'audacieux domino noir, celui qu'il croyoit un ancien amant

de ſa femme, n'eſt autre choſe que le vieux Baron d'Urbin ſon beau-pere.

— Parbleu ! Monſieur le Baron, s'écrie le Marquis, vous me jouez une piece bien ſanglante ! Je ne me ſerois jamais aviſé de ſonger à vous ; je vous croyois enterré pour tout l'hiver au moins dans votre antique château. Vous auriez mieux fait de reſter encore dans le fond de la province où vous vous étiez confiné, que de venir ici déshonorer votre fille, & me rendre la fable de la ville. — Eh ! de quoi diable vous aviſez-vous, mon très-cher Marquis, répond le vieux d'Urbin, de devenir jaloux de votre femme ? Deviez-vous vous alarmer pour *les miſeres* que j'ai dites ? Quoi ! vous adoptez les préjugés du peuple ! Fi donc ! une telle foibleſſe eſt indigne de mon gendre. Mais n'en parlons plus. Que Madame d'Illois ignore toujours quel eſt celui qui l'a tant lutinée : elle ſe défiera des indiſcrets ; c'eſt un ſervice que je vous rends.

DCCLIII^e FOLIE.

Le lecteur est peut-être aussi surpris que M. d'Illois de rencontrer M. d'Urbin au bal de l'Opéra ; lorsqu'il le croyoit éloigné de plus de trente lieues de Paris. Notre vieux Baron, aussi étourdi, aussi capricieux qu'un jeune homme de vingt ans, a formé & si brusquement exécuté le dessein de quitter la campagne, que je n'ai point eu le temps d'en avertir mes lecteurs ; de sorte qu'il m'a fallu le faire tomber comme des nues ; ce qui a produit un très-beau coup de théâtre, qui figureroit à merveille sur la scène, si la mode des situations intéressantes, des catastrophes imprévues n'étoit entiérement bannie des drames modernes.

Voici les raisons qui ont occasionné le départ précipité de M. d'Urbin. Il s'étoit imaginé que les jolies villageoises avoient plus de complaisance pour les adorateurs de leurs charmes, que les beautés qui peuplent la capitale. Il n'avoit pas tardé

à connoître ſon erreur. Piqué de voir que les nymphes champêtres ſont encore moins traitables que les dames de la ville, il ſe jette un beau jour dans ſa chaiſe, & fait fouetter vers Paris. Il ſe flatte, en retournant à la ville, que les belles qu'il y va courtiſer le dédommageront des cruautés des bergeres, qu'il accuſe de n'être farouches que parce qu'elles ignorent le monde & ſes uſages. C'eſt ainſi que l'eſprit humain ſe contredit toujours, & que nos idées ne ſont bien ſouvent que l'ouvrage de nos paſſions. M. d'Urbin ſe perſuadoit, en allant à la campagne, qu'il n'auroit qu'à ſe louer de la douceur des jeunes payſannes, parce qu'elles ſont, diſoit-il, trop naïves & trop innocentes pour être ſéveres ; & maintenant il croit n'avoir éprouvé leurs rigueurs que parce qu'elles ne ſont point aſſez inſtruites. Il quitte ſans regret la cruelle Roſette, devenue la femme de M. Colin, & s'éloigne de ſon château, qui n'eſt encore qu'à moitié bâti.

En arrivant à Paris, ſon premier ſoin fut de voler chez ſa fille, la Marquiſe d'Illois, de la groſſeſſe de laquelle il étoit informé. On lui dit qu'elle étoit au bal de l'Opéra, & l'on ne crut pas devoir lui faire myſtere de ſon déguiſement. Le vieux Baron venoit de voyager trop commodément, pour reſſentir beaucoup de fatigue. Bien ſûr qu'on ne ſe doutoit nullement de ſon retour, & ſe trouvant auſſi diſpos que s'il ſortoit de ſa chambre, il forma le deſſein de ſe maſquer & de ſe rendre au bal, afin d'intriguer la Marquiſe, s'il avoit le bonheur de la rencontrer. Tout lui réuſſit au-delà de ſes eſpérances, comme on vient de le voir. Au plaiſir de tourmenter la Marquiſe, qui étoit loin de le ſoupçonner d'être l'impitoyable domino noir, il joignit encore la douceur de faire enrager M. d'Illois ; ce qui ne fut pas une médiocre ſatisfaction pour le malin vieillard.

LE CHEVALIER D'INDUSTRIE.

DCCLIV^e FOLIE.

NOTRE vieux Baron avoit fait un voyage fort agréable en retournant de ſa terre à Paris. Le haſard lui procura la rencontre d'une ancienne connoiſſance, qui l'empêcha de s'ennuyer dans la route.

Il commençoit à peine à s'éloigner de ſon château, moitié neuf & moitié vieux; ſa chaiſe voloit preſque auſſi vîte que le vent, lorſqu'un poſtillon mal-adroit qui conduiſoit une eſpece de cabriolet, voulant ſans doute avoir l'honneur du pas, heurta ſi rudement la voiture de M. d'Urbin, qu'il briſa, renverſa le petit équipage dont il étoit le Phaéton. Les cris qui s'en éleverent auſſi-tôt obligerent le Baron de faire arrêter, & d'ordonner à ſes gens de ſecourir les perſonnes qui pouvoient être dans la voiture culbutée. On en tira un homme

& une femme plus effrayés que bleſſés de leur chute. Mais quelle fut la ſurpriſe de M. d'Urbin, en conſidérant le cavalier, dont l'habit de campagne étoit un frac très-élégant, de le reconnoître pour un Abbé qu'il avoit vu quelquefois à la Cour ! — Eh quoi, mon cher Abbé ! s'écria-t-il, quelle ſinguliere métamorphoſe ! Eſt-ce bien vous que j'ai vu en manteau court, & le chef couvert d'une calotte ? — Vraiment, répondit le cavalier en riant de l'air étonné du Baron, j'ai bien joué d'autres rôles. — Quelle eſt cette Dame qui vous accompagne ? reprit M. d'Urbin. Seroit-ce quelque nymphe déguiſée, & ſeroit-il queſtion d'un tendre enlevement ? — C'eſt ma femme, repliqua le cavalier d'un air myſtérieux. Il faut faire une fin, & mon roman ſe dénoue comme toutes vos comédies. — En ce cas, reprend le vieux Baron, il ſeroit inhumain de vous laiſſer pourſuivre votre route à pied ; je vous prie d'accepter une place dans

ma chaise, à condition que vous me raconterez vos aventures.

On remercia M. d'Urbin en acceptant ses offres. Les deux époux s'arrangerent dans la nouvelle voiture, laissant la leur en fort mauvais état; & sitôt qu'elle commença de rouler, le cavalier prit la parole, & conta l'histoire de sa vie; récit qu'il interrompit souvent, & qui sçut amuser agréablement M. le Baron jusqu'à Paris.

Les provinces, & sur-tout la capitale, dit-il, fourmillent de chevaliers d'industrie. J'ai eu long-temps l'honneur d'en grossir le nombre. Sans avoir un sou de revenu, j'ai eu le secret de vivre dans l'aisance. Les différens moyens qu'il m'a fallu employer pour me tirer d'affaire, prouvent que je suis un homme d'esprit. J'ait fait, il est vrai des dupes: mais pourquoi avoient-ils la simplicité d'ajouter foi à mes discours? Tant pis pour ceux qui s'avisent d'oublier que la défiance est une vertu nécessaire dans ce monde pervers. D'ail-

leurs ſi je ſuis coupable de quelques fredaines, j'eſpere qu'un bon repentir effacera toutes mes fautes. Je veux que la fin de ma vie faſſe excuſer les tours de paſſe-paſſe de ma jeuneſſe. Je me ſuis fourvoyé du droit chemin ; j'y rentre actuellement ; il n'y a rien à dire. Mon hiſtoire eſt celle d'un grand nombre de cavaliers de tout état, tant convertis, que livrés encore au démon de la ruſe.

J'avouerai que je ne puis guere me glorifier de ma naiſſance. La cuiſiniere d'un riche Bénéficier me donna le jour. Elle étoit la femme d'un pauvre manœuvre, qui daigna me reconnoître pour ſon fils, quoiqu'il fût ſéparé d'avec elle depuis pluſieurs années. Dieu ſçait les préſens que lui valut ſa complaiſance.

DCCLV^e FOLIE.

Je ſuis bien fâché de n'avoir jamais vu ce pere ſi obligeant ; je lui aurois fait un ſort digne de ſa façon de penſer ; je l'aurois propoſé pour exemple à tant d'honnêtes maris qui

marchent ſur ſes traçes ſans oſer ſe flatter qu'ils ont des modeles. Je fus élevé juſqu'à l'âge de huit ans dans la maiſon du Bénéficier. Ne recevant des ſoins que de lui ſeul, je m'accoutumai à l'appeller mon *papa* ; ce qui prouve que l'inſtinct de la premiere jeuneſſe nous fait ſouvent deviner ce qui ſeroit un myſtere impénétrable dans un âge plus avancé.

Lorſque je commençois à grandir, ma mere ne ſe ſouciant point d'avoir auprès d'elle une preuve parlante de ſa mauvaiſe conduite, & le Bénéficier ayant auſſi ſes raiſons pour m'éloigner, ils me mirent en apprentiſſage chez un Graveur. Mais cachant l'intérêt qu'ils prenoient à moi, ils me préſenterent comme un pauvre orphelin, auquel ils s'intéreſſoient par charité. Ils ſçurent ſi bien émouvoir l'ame ſenſible de l'honnête Graveur, qu'il s'obligea de m'enſeigner *gratis* ſa profeſſion. Il eſt vrai que cet homme ſi généreux trouvoit le moyen de ſe payer de ſes bienfaits par les différens ſervices qu'il tiroit

de ma perſonne. J'étois le galopin ; je faiſois toutes les commiſſions ; je trottois tellement tant que le jour duroit, qu'au lieu de devenir expert dans l'art de la gravure, je n'appris qu'à avoir le pied léger.

On a bien raiſon de dire qu'on s'inſtruit à force de voir le monde ; mes courſes continuelles m'ouvrirent ſans doute l'eſprit. Quelque temps après que j'eus été reçu chez le Graveur, je fis admirer mes diſpoſitions naturelles. Au reſte, je dois vous avertir que tous mes talens ſe portent à la malice. J'étois un petit compere plus ruſé qu'un renard ; je ne me plaiſois qu'à jouer des tours d'adreſſe, quand toutefois j'y trouvois mon profit. Malheur à ceux que ſéduiſoit mon air hypocrite. Voici une des eſpiégleries de mon jeune temps.

J'avois remarqué qu'une fruitiere du voiſinage comptoit tous les jours ſon argent, qu'elle étaloit ſa monnoie, & qu'elle étoit fort occupée à faire ſes calculs. Cette obſerva-

tion répétée plusieurs fois, non sans dessein, me fit imaginer un singulier stratagème, afin de m'approprier quelques-unes des pieces de monnoie que je dévorois des yeux. Je m'avisai de frotter de glu le dessous d'une assiette, & je la posai brusquement au beau milieu du trésor de la bonne femme, en lui disant de se dépêcher de me vendre ce que je lui demandois. En relevant l'assiette j'emportai je ne sçais combien de sous marqués, & je fus au comble de la joie.

DCCLVI^e FOLIE.

Cette espiéglerie, pour ne rien dire de plus, me réussit pendant assez long-temps. Mais un soir la fortune cessa de me favoriser. Une piece de douze sous se détacha, & découvrit tout le manege à la fruitiere. Aussitôt elle me saisit au collet, crie *au voleur* de toute la force de ses poumons. Les voisins s'assemblent, & mon Graveur vient grossir la foule des curieux. Il eut la complaisance d'indemniser la bonne femme des vols

que je pouvois lui avoir faits ; & n'étant nullement flatté de posséder un apprenti de mon mérite, il me chassa fort incivilement de chez lui.

Admirez la fatalité du sort qui me poursuivoit ! Ma mere & le Bénéficier, instruits de mon aventure, m'étrillerent d'importance. Je n'aurois point absolument à me plaindre de leur procédé, s'ils n'avoient jugé à propos de présenter requête au Magistrat, & de me faire renfermer à *Bicêtre*.

Il faut avouer qu'on ne sçauroit trop s'élever contre les parens qui recourent à l'autorité des Magistrats pour confiner leurs enfans dans des prisons publiques. Est-ce là leur infliger des châtimens paternels ? Les lieux destinés pour les scélérats ne doivent servir qu'à punir le crime. En y reléguant des fils qui doivent nous être chers, n'est-ce pas vouloir leur faire un tort irréparable ? Outre qu'ils sont notés par la Justice, la société qu'ils fréquentent dans les prisons les rend encore plus vicieux ;

ils deviennent souvent de hardis coquins, de timides fripons qu'ils étoient auparavant.

Je ne fis point tout de suite ces graves réflexions; elles ne se sont développées qu'insensiblement dans mon esprit. Je ne me vis point avec docilité au nombre des malheureux habitans d'une demeure redoutable au libertinage. Je cherchai dans ma tête les moyens d'en sortir. A force de me creuser la cervelle, j'imaginai un expédient qui me parut admirable. J'avois entendu dire que les malades de Bicêtre étoient conduits à l'hôtel-Dieu, & qu'il leur étoit quelquefois facile de s'en évader. Il ne m'en fallut pas davantage. Je feignis d'être atteint d'une fluxion de poitrine. Les Médecins semblerent s'entendre avec moi; ils eurent la complaisance de déclarer ma maladie très-sérieuse.

DCCLVII^e FOLIE.

On me mit dans une charrette avec quelques-uns de mes confreres, qui jouoient peut-être aussi les malades,

& l'on nous débarqua devant l'hôtel-Dieu, où l'on nous arrangea six dans un même lit, afin sans doute de nous tenir plus chaudement. Tandis que je paroissois avoir besoin des ordonnances d'Hippocrate, & que j'avois la précaution de jeter fort adroitement les médecines qui m'étoient prescrites, la plupart de mes compagnons de couche se laisserent mourir à mes côtés. Je trouvai peu agréable d'être couché auprès d'un mort; & je m'étonnai qu'on fût aussi peu humain dans un lieu consacré à l'amour de l'humanité. L'horreur qui m'environnoit m'auroit forcé de partir pour l'autre monde, si j'avois été réellement malade. Je pris le parti d'annoncer de bonne heure que je me portois mieux. Ma guérison fut attribuée aux excellens remedes qu'on m'avoit administrés. Je fus déclaré convalescent; j'eus la liberté de me promener par la salle, enveloppé dans une longue jaquette en forme de robe de chambre, & la tête couverte d'un bonnet gras.

J'épiai, sans faire semblant de rien, le moment où je pourrois me sauver : il arriva, je le mis à profit. Je m'apperçus un soir que tout le monde étoit fort occupé dans la salle, & qu'on n'avoit plus les yeux sur moi ; j'ouvris aussi-tôt la porte & me hâtai de sortir. J'eus le bonheur de traverser plusieurs salles sans qu'on se doutât que je voulusse m'échapper, & j'eus la satisfaction de me trouver dans la rue sans avoir rencontré d'obstacles. A peine me vis-je hors d'un lieu qui semble n'être que le séjour de la mort, que je me mis à courir de toutes mes forces par la premiere rue que le hasard me présenta.

Fin du Tome sixieme.

